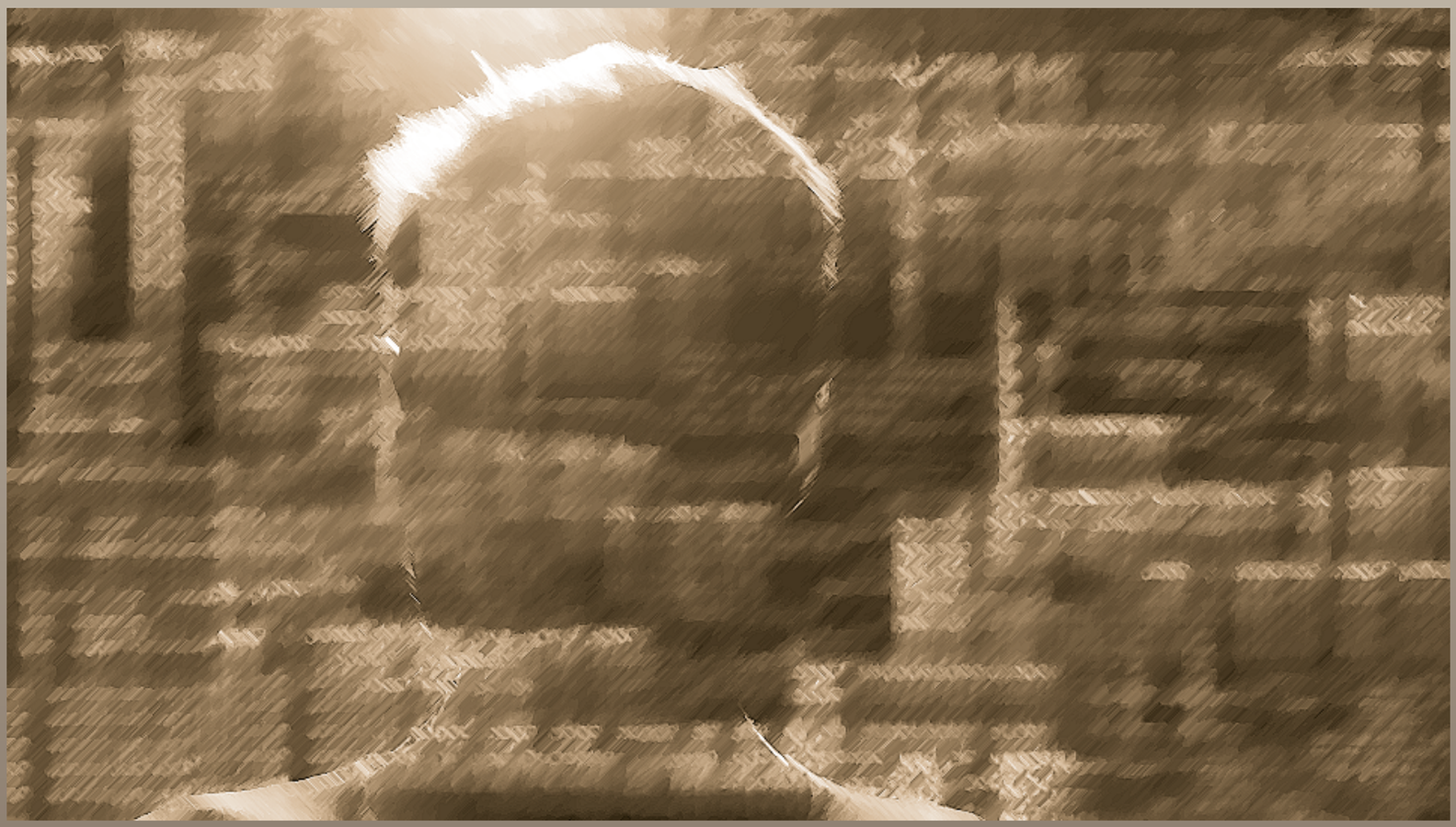
François Tétreau

En solo
dans l'appareil d'État

ROMAN



Vertiges
JEAN YVES COLLETTE ÉDITEUR

François Tétreau (1953-2019).
Photo : Philippe Tétreau (2008).

EN SOLO DANS L'APPAREIL D'ÉTAT

Hypocrisie : Pour votre sécurité.

Qiu Ang

yyy.mo@.8mars.22 h — Si vous pensiez que j'allais commencer par une critique en règle, c'est loupé. Ça viendra, sans doute, mais pour l'instant je suis ravie. Ravie de cette tournée, ravie de prendre le large, enchantée de bout en bout. D'accord, le vol est un peu longuet. On fait plus court. Vingt-trois heures depuis Shanghai, des escales, des correspondances à n'en plus finir, un décalage contre nature, qui me plonge dans une stupidité de l'âme et de l'esprit, on se demande pourquoi Pékin ne commande pas de supersoniques. Vrai. Pour quelle raison le Comité central n'achète pas d'avions dignes de notre époque, nous ne sommes pas Japonais que je sache, nous n'avons nul compte à rendre aux Américains. Avec les Anglais, c'est une autre histoire, je sais, on a des différends. Je n'épiloguerai pas là-dessus, la question ne m'a pas quittée du voyage, je vous la refile. Qu'importe, ces délais n'ont pas sapé ma bonne humeur, je suis ravie. Hua, Chen et Zhang buvaient sans retenue comme on dit, piquant des sommes de loin en loin, pour mieux trinquer après. Vin, bière, faux champagne, tout ça dans le désordre. Ambiance animée, remontrances de l'hôtesse, l'absolue rigolade.

Sans plus attendre, je vous rassure. À l'arrivée les choses se sont déroulées comme vous l'aviez prévu. Je pourrais vous assommer de détails, je m'en garde.

Douaniers, questions, documents, aucune mauvaise surprise. On ne nous a pas fouillés. Pas de fouille de corps j'entends, parce qu'il est certain qu'on a vérifié nos valises, sans laisser de traces, mais la batterie, les guitares, ça ne fait pas de doute, ont été passées au crible. Je signale que nous n'étions pas seuls à retenir la curiosité. Un groupe de Munich est arrivé presque en même temps, avec plus de bagages encore, des bois, des cuivres aussi, les douaniers ne chômaient pas. Ce groupe loge dans le même hôtel que nous, je ne serais pas étonnée qu'on sympathise, mais j'anticipe. Après les formalités, un interprète nous attendait, que nous avons rejoint. Comme tout le monde, il pense que je parle uniquement le mandarin, je ne l'ai pas détrompé. Du reste il en va ici comme chez nous. Hua monopolise l'attention, de temps en temps un petit signe de tête dans notre direction pour signifier que les instructions nous concernent aussi, puis on retourne vite à la vedette, la *star,* c'est logique. Du moment qu'il ne me vient pas la fantaisie de rivaliser avec Hua, vous pouvez dormir tranquilles, on ne s'occupera guère de moi.

Depuis l'aérogare, nous avons fait le trajet en limousine jusqu'au centre de la ville. Limousine noire. Avec le chauffeur et l'interprète, nous étions six là-dedans, et pas serrés du tout. Il paraît que les organisateurs du festival mettent des voitures pareilles à la disposition de tous les participants et, en effet, lorsqu'on a démarré, j'ai aperçu les gars du groupe allemand monter plus loin dans une autre limousine – blanche. Frime, tout ça c'est de la frime, remarquez que je ne m'en plains pas. Ces autos roulent plutôt lentement et on n'entend rien de ce qui se passe à l'extérieur. Les piétons se retournent, moins pour nous observer que pour lorgner la machine, on leur envoie des signes de la main, ils s'en étonnent comme si on les surprenait en flagrant délit de convoitise, font volte-face, on leur tire la langue.

J'avais beau être claquée, j'ai pensé qu'il serait sage de prendre des comprimés pour dormir, je connais le topo, deux heures à me retourner dans le lit, pas question. J'avise une pharmacie à deux pas de l'hôtel, il faut que je vous raconte. Vous connaissez les pharmaciennes, toujours un peu coincées, parfois jolies, mais strictes, rigides, les fesses serrées, l'air de dire : Je ne suis pas médecin mais j'attends que vous me regardiez comme un médecin. Alors j'entre. Une scène de genre. Imaginez une bonne femme, la cinquantaine, plantureuse un peu, avec son chignon, un tricot moucheté de paillettes sous sa blouse blanche, le visage passablement maquillé, mais une mine, comment décrire, la mine d'une femme de cet âge qui aurait hier forcé la dose, si vous voyez ce que je veux dire, qui n'aurait pas beaucoup dormi non plus et qui récupère mal. Visage marqué des excès de la veille donc, et une allure de tenancière, je ne dirai pas de bordel, de club de nuit plutôt, ou de restaurant qui ferme tard. Affable, pas désagréable, écoutant patiemment ce que lui raconte sa cliente, levant les sourcils moins pour exprimer son intérêt que pour fouetter sa vigilance, voilà, et mise à mal par une migraine aiguë. Au moment où je me pointe, elle prodiguait ses recommandations à haute voix – bon, il est entendu qu'elle s'exprimait à voix haute, mais sans préserver une quelconque forme d'intimité : si vous en êtes au milieu de votre cycle et si, en plus, vous avez eu hier des rapports non protégés, soit vous prenez la pilule du lendemain, soit vous achetez tel autre médicament. Mais attention, pas en même temps. Parce que moi, ça m'est arrivé, faut pas faire de connerie, ça peut dégénérer en infections urinaires ces trucs-là. C'est soit l'une, soit l'autre. Vous croyez ? Ah, moi je serais vous, attention quand même. Avec toujours la même tête de matrone tenant un bon retour de cuite et qui se fait violence pour conseiller l'acheteuse du mieux qu'elle le peut. Des rapports non protégés. Hum. Pas avec le salaud qui écume le quartier tout de même ?

Ensuite j'achète mes comprimés sans faire de commentaires, vous pensez bien, je rentre à l'hôtel et là, dans le hall, je tombe nez à nez avec le guitariste du groupe allemand, Helmut qu'il s'appelle, faut croire qu'il m'avait repérée à l'aéroport, sans préambule il me prend par les épaules. Voulez-vous coucher avec moi ce soir. Pas démontée, je file vers l'ascenseur : *I don't sleep english* *. Si je ne l'avais pas vu à l'aéroport, j'aurais cru, pour sûr, qu'il écumait le quartier.

* En anglais dans le texte. Note du copiste.

Hua Ju s'est amusée à comparer nos chambres, elle me propose d'échanger la sienne contre la mienne, je n'hésite pas une seconde, et voilà. Sur la table, un plateau de fruits, du fromage, de petits rouleaux de pain. On a même songé à nous laisser le programme et quelques articles de journaux. The Firf, le premier festival rock vraiment international. Dazibao figure en bonne place et, si j'en juge par les notules publicitaires, suscite déjà pas mal de curiosité. Chacune de nos chambres est composée de deux pièces, plus une salle d'eau, je sors de la douche, j'ai avalé deux clémentines, deux comprimés, je tombe de sommeil.

YYY.MO@.9MARS.6H30 — Ce matin, pas moins de dix mendiants grappillent le tas d'ordures posé devant l'hôtel. Ici, j'ai lu ça dans l'avion, les gens se procurent des sacs de plastique pour y fourrer leurs déchets. Par ailleurs, mais il n'y a aucune corrélation entre les deux phénomènes, l'État encourage la population à recycler certaines ordures, les canettes de métal par exemple, et verse quelques cents à ceux qui les rapportent au supermarché après usage. Bien entendu les ouvriers, les fonctionnaires, ceux qui travaillent, ne prennent pas le temps de trier leurs saloperies avant d'aller se coucher, de sorte que les sacs dont ils se débarrassent le matin sont pleins de canettes, une véritable aubaine pour les clochards. Accoudée au bord de la fenêtre, le jour se levait, je me suis prise à faire des calculs, vous allez y avoir droit.

Mettons qu'une famille ordinaire jette chaque matin trois boîtes de métal et deux récipients de verre. À vingt-cinq cents, je lance un chiffre au hasard, à vingt-cinq cents la canette, cela représente une unité virgule vingt-cinq cents – jusque-là nous sommes d'accord. Un immeuble abrite dix familles. Leurs sacs renferment donc pour douze virgule cinquante unités de saletés monnayables. Gardons ce chiffre en tête pour le moment. Entre six et sept heures du matin, le même clochard éventre les sacs de trente immeubles, dans l'espoir d'y recueillir l'équivalent de trois cent soixante-quinze unités en canettes, ce qui n'est pas négligeable, on subsiste largement avec ça. Sinon que mille cinq cents canettes (cinq canettes multipliées par dix familles, multipliées par trente immeubles) représentent un volume considérable, un seul homme ne peut transporter qu'une cinquantaine de canettes à la fois et ne fait qu'un seul voyage entre la rue et le supermarché, étant entendu que la benne à ordures passe vers sept heures. Aussi, lorsqu'un deuxième mendiant avise un sac éventré, croyez-moi, il ne s'en détourne pas.

Bien au contraire, il suppose que son prédécesseur n'a pas tout emporté. À son tour il éventre le même sac encore davantage, puis en répand le contenu sur le trottoir, ce qui ralentit le boulot des éboueurs, tenus de laisser place nette après leur passage. La rue se transforme en une longue décharge à ciel ouvert [...] * la population est réduite mais il doit bien y avoir un million de familles quand même, voilà qui nous fait 250 000 unités par jour, soit 90 millions par année. Juste pour les sacs. Parce que le prix des canettes vides doit bien frôler les 500 millions d'unités.

* Phrase incomplète. Note du copiste.

J'observais le manège des clochards et le contenu des sacs à mesure qu'ils les vidaient. Personne n'ose plus rien jeter, enfin, on n'ose plus jeter les objets un tant soit peu révélateurs, pour la raison simple que personne ne désire étaler l'histoire pitoyable de sa famille sur la voie publique. Alors quoi. Avant d'éventrer tel ou tel sac, les clochards le tâtent, oui, le tâtent, parce qu'au toucher ils peuvent deviner s'il contient ou non des canettes, ces choses-là se sentent, s'il ne renferme que des emballages, le sac, il est mou, moins rigide en tout cas, il ne présente aucun intérêt pour le mendiant, qui s'en détourne. Comment procède-t-on. Un monsieur, qui aura fait la veille le ménage dans ses papiers, se munit de deux sacs à ordures, je dis bien deux sacs, un pour ses papiers, l'autre pour les canettes et les cochonneries diverses. Autrement dit un sac destiné aux clochards et le second aux éboueurs. Ce n'est pas tout (les autres dorment encore, j'ai quelques minutes devant moi). L'État invite la population à vendre ses déchets. Prodigalité ? Pas sûr. Une entreprise bien organisée viderait les sacs de leurs canettes avant tout le monde. Revenus libres d'impôts. Non, il est clair qu'à moyen terme le gouvernement interdira le rejet des canettes dans les poubelles. Puis celui des conserves, des papiers. Comment pincer le contrevenant. Comment sévir. En fouillant dans les sacs, c'est-à-dire en étudiant les papiers qui désigneront le fautif. Mais les citoyens, pas plus fous que les fonctionnaires, prendront l'habitude de jeter leurs déchets défendus dans un premier sac et leurs documents identifiables dans un autre, c'est l'évidence. Quelle astuce trouvera-t-on pour contrer cela. Eh bien il est écrit, toujours dans cet article dont je parlais tout à l'heure, que l'État songe à forcer les gens à se défaire d'un seul sac par jour. Il se propose aussi de fabriquer lui-même des sacs réglementaires, conformes aux normes de couleur, de volume, dictées par lui, sacs dont il se fera le distributeur exclusif afin de récolter près de 90 millions d'unités par an. En somme une politique louable, la lutte contre la pollution, devient une appréciable source de revenus. C'est vite dit, tout dépend de quel bois se chauffent les citoyens. Soit ils classent méticuleusement leurs ordures le soir venu, un sac à papier, un sac à vieilles laitues, un sac à gras de jambon, soit ils trouvent que ça commence à bien faire et jettent carrément leurs saloperies sans sac du tout, de manière que personne ne sache d'où elles proviennent. Ce qui nous ramène à la situation présente, des rues pleines de saloperies, à ceci près que la population fera globalement l'économie de je ne sais combien d'unités. Je regardais les mendiants courbés sur les ordures, je me demandais d'où ils venaient, combien d'années ils feront ça encore, une hypothèse me traverse l'esprit, prenez-la pour ce qu'elle vaut, peut-être rien. Telle entreprise, tel supermarché disons, remercie cent ouvriers tous les ans, cent ouvriers dont dix deviennent clochards dans l'année, dix clochards qui se surprennent tôt ou tard à piller les ordures de leurs anciens collègues, chefs de rayon, secrétaires, pour les revendre à l'entreprise qui les a congédiés. Si ça se trouve, ils obtiennent aujourd'hui, et du même supermarché, l'exacte somme qu'ils gagnaient naguère pour emballer les mêmes produits – ça commence à bouger autour de moi, je continuerai ceci plus tard, si j'en ai le loisir.

18 H — Le concert aura lieu demain à l'heure dite, nous jouerons après un groupe de Melbourne parfaitement inconnu, même chez lui. Si la presse se déplace, ce sera pour nous, et d'après les gens que nous avons vus depuis ce matin, elle se déplacera, un groupe rock chinois, avec deux filles en scène, ça les émoustille et ça tombe bien, nous sommes d'attaque. Après le déjeuner, l'interprète est venu nous cueillir à l'hôtel, un petit tour de ville, puis répétition dans la salle du Colisée. Comme l'indiquait la consigne, aucun journaliste n'était autorisé à voir cette répétition, deux ou trois ont bien tenté le coup, mais la place était gardée. Lorsque nous sommes descendus de la limousine, en arrivant, un photographe de presse a pris quelques clichés sur le vif, nous n'avons pas posé pour lui, pas même Hua, c'est vous dire.

Depuis le tour en voiture, me voilà curieusement moins ravie, il faut un sacré moral pour tenir le coup, je ne blague pas. Quand on travaille ou qu'on s'occupe, encore, ça peut toujours aller, on fait avec, enfin je suppose, mais les vieillards, les chômeurs, les miséreux, ceux qui circulent là jour après jour, sans but, sans projet, comment voulez-vous, ça porte sur le système. Un auteur du cru a déjà comparé cette ville à un garage, rien de plus juste. Jusqu'à tout à l'heure, je ne saisissais pas bien ce qu'il entendait par là. Un garage. Aujourd'hui je témoigne, je confirme, ça ressemble à un immense entrepôt de pièces usagées ouvert aux quatre vents. Très amère déception. Manufactures, parkings vieillots, portes de service, sorties de secours, le dos des immeubles exposé hardiment à la vue de chacun, au détriment des façades, médiocres de toute manière, informes et décaties, sans lustre ni tenue, des boutiques frileuses, délabrées, six fois plus petites que les affiches montées sur elles, l'inverse, la contrepartie de ce qu'on nous montre dans les magazines, de la brique partout, jamais de bois, jamais de pierre, des matériaux ignobles, ciment vieux, béton moche, et tout ça fatigué, essoufflé, pas moderne pour deux sous, sans pittoresque, une ville qui se néglige, pas même foutue de se tenir droite, engluée dans l'atmosphère des toiles de ce peintre, vous savez, un Américain, Hopper, voilà, Edward Hopper, il avait l'œil, une impression de vacuité, des kilomètres de vide entre les édifices, entre les gens aussi, de longs espaces de solitude, de vaste lassitude, dans les gestes, les regards, qui semblent dire : on m'avait promis mieux, si j'avais su. Ce n'est pas qu'on sente chez eux de véritable malheur, non, ce n'est pas de la détresse non plus, du désenchantement, voilà, ils sont blasés, privés d'enthousiasme, le plus frappant c'est leur déception, foncière, élémentaire, non pas causée par la faim ou l'indigence, par le renoncement plutôt, je décèle une absence de programme, le sentiment que rien ne vaut la peine d'être entrepris, un désœuvrement de la volonté, qui les mine, c'est visible, ils ont l'air accablé, acculé par leur propre dépit, tout bonnement, à cause de cette absence de projet peut-être ou, qui sait, d'un projet avorté qu'ils n'auraient pas la vigueur de reprendre en main, la ville entière renvoie cette image de désœuvrement, à moins que pareille fatigue ne soit induite par le temps qu'il fait, c'est possible, ça s'est vu, je n'en serais pas surprise en tout cas, des ciels sans avenir, baveux, couleur d'ongle, des ciels de guenille qu'on essore, une substance mi-neige, mi-pluie, on m'avait prévenue pourtant, les grands espaces, tu verras, ils sont psychologiques les espaces, personne ne rit, des kilomètres de vide entre les gens, moi qui pensais aimer la neige, je suis brutalement détrompée.

23 H — Il s'est produit un incident tout à l'heure, après la répétition, rien de dramatique, un type nous attendait à la sortie. Seul, sans appareil photo, il se tenait là, dans le froid, depuis je ne sais combien de temps, il s'est approché de Hua au moment où notre interprète ouvrait la portière de l'auto, il l'a touchée à l'épaule, elle s'est jetée de côté.

Zhang s'interpose, l'interprète aussi. Le type, quarante, quarante-cinq ans, se nomme Hamilton, Octave Hamilton. Plutôt grand, les cheveux noirs, fournis, bien coiffés en arrière, sourcils soignés, bottes, blouson de cuir, gants olive. Un journaliste. Tout de suite il a promis qu'il n'insisterait pas si on le repoussait. Il désirait une interview, il voulait prendre rendez-vous. La tension est retombée. Décrispée, Hua nous a consultés du regard, elle s'est entretenue avec l'interprète quelques secondes, ils ont décidé de régler ça sur-le-champ. Hamilton est monté dans la limousine avec nous. À l'arrière, deux banquettes en vis-à-vis sont séparées par une petite table rétractable. Hua s'assoit dans le fond, au milieu, entre Chenet moi, les autres, l'interprète, Zhang et Hamilton, prennent place en face de nous. Le chauffeur lui demande où il veut qu'on le dépose, Hamilton donne une adresse, l'entrevue a eu lieu en chemin.

Il tire un calepin de sa poche, un stylo, on comprend vite que la musique n'est pas son truc. D'entrée de jeu, il s'intéresse à « notre position face aux autorités ». Il veut savoir si le rock, en Chine, est encore une sorte de rébellion, ou s'il n'est pas devenu comme ici une forme d'art mineur, plus ou moins soutenu par l'État pour contenir les ados. L'interprète reformulait les questions mais Hua, puisque l'autre ne lui accordait guère d'attention, marquait une grande réserve. Chen répond que la jeunesse chinoise n'est sans doute pas différente, que le rock étant un phénomène récent chez nous il y a une ardeur qui s'est perdue en Amérique et qu'on rencontre plus de résistance auprès des vieilles générations. Il a comparé Dazibao à Led Zeppelin au début des années 1970. Hamilton, ironique, demande ensuite si le système commercial n'est pas en train de récupérer les rockers comme il est arrivé en Occident à Led Zeppelin et aux autres. Chen a répliqué qu'il n'en savait rien et que de toute manière il s'en foutait. Spécieux, Hamilton revient à la charge par le biais de la télévision cette fois, il demande si nous y sommes passés, laissant entendre que dès l'instant où on joue le jeu des médias, il n'est plus de recul possible, on nage en pleine compromission. Hua le voyait venir, et moi donc. Le coup de la complicité, gros comme ça. Compromission ? Mais quelle idée, pourquoi voulez-vous que les médias salissent tout. Chacun reste libre de dire ce qu'il pense.

« Tu te trompes, elle lui dit, si tu penses que les autorités nous ont triés sur le volet, tu te plantes. Ce sont les organisateurs du festival qui nous invitent, personne d'autre. Et ils nous ont choisis l'an dernier, après l'émeute de Shanghai. Les groupes qui sont au mieux avec les autorités ne provoquent pas d'émeutes. Mais si tu t'imagines que la police nous a remis des visas de sortie pour empêcher les Occidentaux d'écrire qu'il y a de la censure chez nous, c'est ton problème, pas le mien. »

Hua, je la connais. Mi-rusée mi-naïve, elle ne se rend pas compte que sa candeur trahit ses feintes. Il n'y a jamais eu d'émeute à Shanghai, un peu de bousculade tout au plus, Hamilton n'en sait rien, mais l'allusion aux visas laissait supposer que l'émeute est une fable.

— Ah, c'est toi la *star* du groupe ?

— Moi, je suis la chanteuse, point à la ligne. Les *stars,* c'est les médias qui les fabriquent. Si tu t'amuses à braquer ton micro sur moi, qu'est-ce que tu veux que j'y fasse ?

Nous, derrière, on filait doux. L'interprète traduisait le sens. Pas les mots. Mais le ton passait, Hamilton ne pouvait s'y tromper. J'ai senti qu'il perdait pied quelque peu, il s'est rengorgé, puis s'est mis à parler de Janis Joplin.

— T'es con ou quoi ? Je chante, alors toi, hop ! Janis Joplin.

Les journalistes d'ici sont pas plus futés qu'ailleurs.

Il a encaissé. Il a même fait bonne figure, j'ai trouvé. Il a tourné les yeux dans ma direction et, une fraction de seconde, j'ai vu qu'il s'attardait sur mes jambes, que j'ai croisées. On était arrivé à l'endroit où il voulait se rendre, il s'est excusé de n'être pas mieux préparé, il a juré qu'il viendrait demain soir pour se faire une meilleure idée et que, si nous le voulions bien, il reprendrait l'interview. Nous n'avons rien promis.

Après, on a constaté que l'interprète avait oublié de lui demander pour quel journal il travaille, j'ai soulevé l'hypothèse que ce soit pour la télé, les autres m'ont rappelé qu'il s'en moquait, que les artistes, pour lui, y perdent leur dignité, ça ne m'a pas convaincue. D'abord il n'est pas sûr qu'un type comme Hamilton établisse un lien entre compromis et indignité. Ensuite il peut fort bien estimer que la télévision nord-américaine jouit d'une indépendance refusée à la nôtre, je suis même prête à parier qu'il le pense, suffit de dire aux gens qu'ils sont libres, comme à Hua qu'elle est sexy, ils le croient, quand bien même tout leur permet d'en douter, à commencer par la télé. De toute manière il a son idée faite, pour lui Hua imite Janis Joplin, inutile de revenir là-dessus. Il est inutile d'ailleurs de formuler quelque objection que ce soit, chacun campe sur ses positions, les journalistes comme les autres, voilà le fond de ma pensée.

On roulait vers l'hôtel, l'interprète nous propose d'aller dîner dans un restaurant chinois. D'abord on se rebiffe, puis on se dit, pourquoi non. Cap sur le resto chinois. Le cœur m'a manqué, je vous le confesse, incapable de finir mon assiette. C'était caramélisé au possible et parfaitement répugnant. Chen : Sans doute de la propagande anticommuniste. Il n'empêche. On mange ça une fois, on jure de ne jamais mettre les pieds en Orient. Il reste que tout est plus propre ici, les bols, les plats, les baguettes. Les oreillers aussi. On ne surprend pas d'insectes dans les chambres d'hôtel. Je ne sais d'où les gens tiennent cette frénésie de propreté, une sorte de phobie, faut croire. Songez que les ménagères, la serveuse du restaurant nous l'a assuré, passent leur vie à laver du linge propre. À l'eau potable. Je reconnais tout de même que ce n'est pas déplaisant.

10 MARS — Nous y sommes, à l'aube du grand jour. Tout est en place. J'ai plutôt mal dormi, ça n'a guère d'importance, je me sens d'aplomb, prête à jouer ma partie, je me suis assez préparée pour cela. Nos voisins allemands ont donné leur concert hier soir, ils sont rentrés tard dans la nuit, ils ont poursuivi la fête jusqu'à trois-quatre heures ce matin. La direction de l'hôtel se montre complaisante, du moment que personne ne pousse sa limousine dans la fontaine, on peut toujours rigoler, je ne serais pas surprise d'apprendre que les organisateurs du festival ont plaidé l'indulgence auprès d'elle. Maintenant, il est quoi ? 6 h 05, je songe à la petite serveuse du resto d'hier. Vingt-deux ans ou un peu moins, grassouillette. Elle est née ici, ses parents lui ont appris le mandarin, mais elle ne sait à peu près rien de la vie qu'on mène en Chine. Elle sert ses petits plats, tout à fait persuadée que c'est de l'authentique cuisine chinoise. Lorsqu'elle a su qui nous étions et pourquoi nous sommes là, elle nous a témoigné de la politesse, je l'ai sentie embarrassée. Je pense qu'elle n'avait jamais vu de communistes à ce jour et ça l'intimidait. Elle nous regardait comme si nous courions à notre perte mais, tout en même temps, ça la faisait réfléchir. S'ils retournent là-bas, ce n'est peut-être pas si mal. Mais qu'ai-je en commun avec eux ? La race n'est pas tout. J'observais ses gestes, sa manière de bouger, de se déplacer, il y a un décalage. J'ai l'impression qu'elle singeait nos attitudes, non pour s'en moquer, parce qu'on les lui a enseignées simplement, tout comme à nous, mais beaucoup plus tard dans son cas. Chez elle, ces gestes-là s'ajoutent à ceux qui lui sont naturels. Elle en est empêchée. C'est relativement peu de chose mais, quand elle ne

se surveille plus, un certain laisser-aller perce, rien d'inconvenant, une façon de se toucher les hanches en parlant, de poser des questions, au lieu d'attendre les nôtres.

Le ciel demeure bouché. Je songe à cet Hamilton aussi, un type séduisant mais brouillon, apparemment sûr de lui, bien dans sa peau, vulnérable au fond, il me fait penser à un cheval mal dressé. Il ignore absolument jusqu'où ne pas aller trop loin. Sa propre ignorance le tient en respect. S'il avait une idée plus exacte de la marge dont il dispose, il s'y aventurerait sans redouter de l'enfreindre à tout instant. Il se comporte comme un homme dans le brouillard, qu'on aurait mis en garde contre la présence d'un précipice au bout de la prairie, sans lui indiquer où il se trouve. Mais le précipice est à plus d'un kilomètre. Il pourrait se risquer, au lieu de ça il piétine, il hésite, plein d'appréhension. C'est comme l'autre Helmut, qui se croit hardi en proposant à une étrangère de coucher avec lui la première fois qu'il la rencontre. Il s'imagine sans doute que mon refus trahissait une étroitesse d'esprit propre aux Chinoises, comme ceux qui pensent qu'un film obscène vous scandalise quand on le juge mauvais. Je l'aurais pris au mot, il détalait comme un lapin, ou il perdait ses moyens en découvrant ce que je sais à ce chapitre. On prétend que les hommes sont phallocrates. Lapsus, c'est falot qu'il faudrait dire.

10 H — On m'a interrompue, c'était Chen, il voulait qu'on déjeune ensemble, je l'ai suivi à la salle à manger, il ne perd pas de temps. À peine éveillé, il s'est précipité chez le marchand de journaux dans le hall de l'hôtel, bien qu'il ne sache un mot de cette langue, il a déniché un articulet sur notre compte. Comme il avait le journal en poche, je le lui ai

emprunté pour le parcourir l'air de rien. Durant les six prochains jours, on y publiera en dernière page une rubrique à propos du festival, rubrique dans laquelle on recense les concerts de la veille, avec un mot de présentation sur ceux du jour. L'article est signé O. Hamilton, comme quoi je me trompais, il ne travaille pas pour la télé mais pour la presse écrite, ce qui ne vaut guère mieux. J'avais raison de supposer en revanche qu'il alignerait les clichés, c'en est désopilant. Chapeau du papier ce matin : Hua Ju, une nouvelle Janis venue de Chine.

Chen se reproche de lui avoir répondu qu'il se foutait de savoir si les médias nous récupèrent ou pas, je l'ai rassuré. Les journalistes n'accordent aucune importance à ces réponses-là. Du moment qu'on les laisse répéter leurs âneries, on peut lancer des énormités tant qu'on veut, ils s'en tapent, ils en rigolent même, je suis certaine que cet Hamilton ne se soucie pas qu'on l'ait traité de con, ça l'amuse au contraire, seuls mes mollets l'ont troublé. Dans l'esprit des Occidentaux, le rock est une musique désuète, qu'on écoute encore faute de mieux, tôt ou tard il en sera de même en Chine, pensent-ils, ce qui les conforte dans le préjugé selon lequel les Chinois accusent trente ans de retard. Là-dessus Chen partage absolument mon avis, d'autant plus, a-t-il ajouté, qu'aucun chanteur de rock ne songe à renverser quoi que ce soit, surtout pas le tribunal international du commerce. Cette histoire est un pur divertissement, on s'amuse à se faire peur, on fréquente les concerts rock comme on va voir les films d'épouvante, pour se fendre la gueule, on crie *fuck* à longueur de spectacle pour le plaisir, personne ne s'en offusque, la police en dernier, ensuite on rentre chez soi, défoulé, comme après deux heures de jogging. C'est non seulement inoffensif, c'est tout ce qu'il y a de plus sain, oui, comment pourrait-il en

être autrement dans un pays où les jeunes, je dis bien les jeunes, posent sur leur voiture des pictogrammes pour contraindre les passagers à la boucler. (Le fait est. Hier, pendant qu'on visitait la ville, je trouvais que le gouvernement y allait quand même fort en obligeant les automobilistes à coller des règlements sur leur pare-brise. Je n'y étais pas du tout. On ne force personne. C'est le chauffeur lui-même qui se procure la vignette, je n'en revenais pas, il l'achète à ses frais.) Alors le *rock'n'roll,* tu penses, la bande dessinée, la caricature, tout ça c'est la même salade, un capitaliste comprend que ça ne porte pas à conséquence. Vulgarité ? Mais non, allez-y, on va pas sévir pour si peu, soyez vulgaires autant qu'il vous plaira, faites le plus de vacarme possible, criez *fuck,* sexe, glissez une réflexion sur le déclin de l'environnement si ça vous chante, mais on veut pas entendre parler de politique intérieure par exemple, chacun son camp. Chen a trouvé que je faisais une drôle de tête. Il est vrai que je ne lui connaissais pas ces idées-là, vous non plus, j'imagine. Toujours est-il que je ne me fais aucune illusion pour ce soir, c'est tout vu, on jouerait des cantiques de Pâques dans une maternelle, ce serait pareil. On nous accueillera le plus courtoisement du monde, personne n'aura eu la curiosité de traduire les textes de nos chansons, surtout pas les reporters tendance Hamilton, trop heureux de ressasser leurs lieux communs. Lui, le premier, a eu l'idée lumineuse de nous comparer à Janis, parfait, va pour Janis, pourquoi se fouler, brodons là-dessus, d'autant plus que Janis, on connaît, les petites Chinoises ont bien du mérite, c'est pas demain qu'elles détrôneront Janis – au suivant.

À propos de caricature, j'en parlais avec Chen tout à l'heure, savez-vous ce que les Américains viennent d'inventer ? Un petit appareil, gros comme le poing, qu'on cache dans l'herbe devant la maison, qui fait croâ lorsqu'on approche. Croâ. C'est tout.

18 H — Sur ce, nous sommes allés répéter une dernière fois, j'écris sur ce, c'est inexact, puisqu'en sortant de la salle à manger je suis remontée à la chambre, un luxe que je m'offre comme ça de loin en loin, je laisse les autres en plan, je m'isole, ils ne savent pas pourquoi, sinon que les femmes s'isolent, on ne les interroge pas là-dessus, moi j'en profite pour vous faire signe. Ce n'est pas tant que j'aie mille choses à conter, mais faites vous une raison, avant dimanche, je ne vois pas que les événements se précipitent. Hua ne voulait pas nous accompagner au Colisée, simple caprice, auquel nous avons répondu par l'indifférence, comme si sa présence ne nous importait pas, à vrai dire elle était inutile, on s'est contenté d'accorder les instruments, de veiller que tout soit en place, tout y était, de sorte que nous étions de retour vers 3 heures. Là, les choses se sont corsées. Je vous explique. Il y avait environ trente personnes dans le bar de l'hôtel, dont sept ou huit femmes, trente personnes de nationalités diverses et invitées, je présume, par les membres du groupe allemand qui repart demain. Ça picolait pour la peine depuis un bon moment, certains fumaient du hasch, le barman fermait les yeux, éclairage doux, ambiance feutrée. L'interprète prend congé de nous, bon vent, on se mêle à la fête. Avec Chen, je m'assois tout près de l'entrée, à une table occupée par des Flamands, ou des Hollandais, peut-être les deux, des Flamands et des Hollandais, qu'importe. Zhang va rejoindre Hua, qui s'époumone au fond, à une autre table, où six gaillards se disputent son attention, elle

n'a pas l'air de s'emmerder. Nous, on papote avec nos voisins, enfin, comme on ne parle pas la même langue, on fait des gestes pour se comprendre, on échange des mots anglais, on commande à boire. Jusque-là, pas d'embrouille, comme disent les Français, musique vieillotte à l'arrière-plan, Zappa, Pretenders, et alors je sens que nous ne sommes pas, mais pas du tout sur la même longueur d'onde que les autres, normal, la compagnie trinque depuis midi, nous faisons de louables efforts, Chen et moi, pour nous mettre au diapason, l'ambiance est fébrile mais sans débordements. Soudain le ton monte au fond à gauche, je tends l'oreille, pas d'engueulade ni prise de bec, deux filles poussent de petits rires stridents, je ne saisis pas de quoi il retourne, mais bientôt je devine qu'une sorte de loustic, assez grand de taille et vêtu de noir, au profil de fakir, se fait fort de détecter le cancer du sein au simple toucher. Puis je vois qu'une blondasse pas futée, jolie mais sosotte, se déboutonne, ce qui crée pas mal d'émoi autour d'elle. L'imposteur, le charlatan, appelez-le comme vous voulez, l'air grave, sinistre, commence à la palper. Je pense qu'elle y croyait. Elle ne souriait pas, elle fronçait les sourcils au contraire, anxieuse de connaître le diagnostic, une hypocondriaque probablement, là-dessus une seconde fille se lève à droite, la chemise ouverte déjà, qui répète *Me too, me too* sur un ton flûté. Perdus de curiosité, les gars l'encouragent, l'exhortent à succomber, tout ça pour dire qu'en moins de trois minutes deux filles se dessapaient au milieu du bar, miraculeusement le volume de la musique montait, montait, le serveur distribuait les bocks, deux couples se mettent alors à danser, il y a de plus en plus de mouvement, de plus en plus de fumée, de moins en moins de lumière, une troisième fille se hisse sur un tabouret, une demi-douzaine de types font cercle autour d'elle, battent des mains en cadence et moi, tapie dans mon coin, je me surprends à penser, allez savoir pourquoi que s'il est commun de détester le plus fort, il est naturel de mépriser les minables qui s'obstinent à japper aux côtés du plus fort. À ce moment, je vois le fakir se diriger vers moi, d'un geste je décline, il me salue de manière très ostensible, les mains jointes, courbant la tête à l'orientale, si ça se trouve les Allemands lui ont filé de l'argent pour qu'il incite les filles à s'encanailler. À dix contre un, je me dis, il va tenter le coup avec Hua, elle voudra se montrer plus zélée que les autres, je tourne les yeux vers sa table – elle n'est plus là. Elle a dû aller aux toilettes, je m'y rends, personne. J'en conclus que, contre toute attente, elle a décidé de se reposer avant le spectacle, je prends le parti de l'imiter, je vais prévenir Chen que je monte et, en quittant l'ascenseur au troisième étage, j'ai une absence. C'est à proscrire, je sais, il-ne-faut-pas-que-j'aie-d'absences, mais je dois dire les choses comme elles se sont passées, j'ouvre la porte de la chambre qu'on m'avait assignée la veille et, comme j'aurais dû le prévoir, je découvre Hua, étendue sur le canapé, avec Helmut qui lui suçote les mamelons. Radieux, il m'invite à les accompagner. Sacrée Hua. Ils ont beau jeu avec elle, suffit de flatter son narcissisme, on l'emballe aussi sec. Je tourne les talons, je reviens sur mes pas, m'enferme dans ma chambre et pendant près d'une demi-heure j'essaie de m'expliquer comment j'ai pu faire une connerie pareille, me tromper de chambre, c'est idiot, je suis furieuse, je ne le cache pas, en rage contre moi-même, j'avais bu quatre bières, c'est une de trop, ça ne se produira plus. Ensuite, curieusement, je m'assoupis deux heures d'affilée, je fais des rêves à ne plus pouvoir les compter, je me suis éveillée dans un état d'hébétude assez alarmant, il est l'heure, on ne devrait pas tarder à venir nous chercher, ça y est, on frappe. Les dés sont jetés.

Jeudi 12 mars. 5 h 30 — D'abord, tout va bien. Je n'ai pas cherché à établir le contact hier pour des raisons évidentes mais apparemment, dans leurs grandes lignes en tout cas, les épisodes se succèdent suivant le programme. Je vous écris ce matin depuis un autre hôtel, beaucoup plus modeste que le premier, situé sur le même boulevard, plus bas, près du port. J'estime que tout se déroule bien mais il est clair qu'on me garde à l'œil, et pourquoi je désirais prendre certaines précautions élémentaires avant de vous joindre, c'est chose faite. Si je ne me trompe pas, mon dernier rapport s'achevait au moment où je m'apprêtais à quitter l'hôtel pour le Colisée, l'impression que ça fait un mois. Une salle bondée, de sept à huit mille spectateurs, plus festifs que sceptiques, moins sur la défensive que je ne m'y attendais. Nous sommes arrivés durant le concert des Australiens, la limousine s'est garée derrière l'immeuble, un flic nous a conduits dans un couloir bétonné menant à des vestiaires transformés en loges. De là, on entendait le public réagir au quart de tour, au moindre roulement de batterie, à chaque note plus aiguë. Vestiaires immenses aux plafonds hauts, entrecroisés de tuyaux d'acier comme dans nos gymnases, de vieux bancs de bois le long des murs, des douches, des rangées de casiers métalliques, des ampoules nues, suspendues un peu partout. Hua portait sa jupe de velours noir, celle qui est très courte, vous savez, avec une blouse de soie vaporeuse quasi transparente, mettant en valeur un soutien-gorge vert citron. Elle s'est déchaussée dès notre entrée en scène, c'est-à-dire, pour rester précise, qu'elle a balancé ses chaussures dans la salle en donnant deux coups de pied en l'air au moment où Zhang attaquait le prélude. Dans la voiture, avant de descendre, nous nous étions ravisés, Chen a proposé qu'on joue plus de chansons occidentales, trois au lieu d'une seule, oui, c'était stupide de prendre le public à rebours, on courait à l'échec, valait mieux montrer tout de suite de quoi on est capable et le meilleur moyen d'y arriver est encore de servir aux gens ce qu'ils connaissent déjà, *All Along the Watchtower,* quand ils ont entendu les premières mesures, ils se sont levés, gonflés à bloc, c'était dans la poche. Certains reporters diront qu'on a frappé sous la ceinture, que ce n'était pas digne d'un festival – *basta !* Il est préférable de tenir son public avant les juges, ça n'a pas raté. De toute manière avec huit pièces originales sur onze, la presse avait largement de quoi se sustenter et puis les journalistes peuvent râler tant qu'ils voudront, on a fait ce qu'il fallait faire, ce qu'on voulait faire, le reste, eh bien, le reste – tant pis. On ne change pas les esprits chagrins, voilà. Le délire lorsque, sans transition, au milieu d'un autre morceau, j'ai lancé les accords de *Get Up and Dance* à toute volée, la foule debout à nouveau, à peine si j'entendais Chen qui tapait sur ses peaux deux fois plus vite qu'à l'ordinaire, Hua était déchaînée, elle courait d'une extrémité de la scène à l'autre, pieds nus, provocante, provocatrice au possible, des gars sifflaient à se déchirer les tympans, Chen et Zhang roulaient un rythme de locomotive hallucinatoire, l'ambiance n'était pas à la morosité, mais j'abrège. Vous désirez savoir si les « officiels » étaient sur place, ils y étaient, une bonne vingtaine de reporters dans les premières rangées, de même qu'une petite équipe de la télévision, qui n'a pas filmé longtemps, cinq ou six minutes maximum, mais dont on a gardé dix secondes aux infos, ce n'est pas rien. En plus de la presse, il y avait tous les flics dont vous pouviez rêver, au moins cinquante, planqués dans l'ombre, ou longeant les allées latérales, par chance ils étaient présents, eux aussi, dociles, alertes, bien à leur poste jusqu'à la fin, impossible d'espérer mieux. Avant le rappel, Hua était en nage, on ne distinguait plus que son soutien-gorge fluo dans la lumière noire, je lui fais signe, d'abord elle me regarde d'un drôle d'air, elle ne comprend pas que je veuille faire une annonce puisque je ne parle pas la langue, croit-elle, tout de même elle me tend le micro, perplexe, les flics se retournent, le public se calme un peu, depuis le début du concert aucun d'entre nous ne s'est adressé à lui directement, et pour cause, j'attends le meilleur moment, celui où les flics me prêtent leur attention et distinctement je dis, l'écho répondait avec une demi-seconde de retard, je fixe un groupe de policiers proches de la scène et je leur dis, en détachant les syllabes : Je me place sous votre protection. Je demande l'asile politique. Remue-ménage à l'orchestre, les journalistes se bousculent, les flics transmettent l'information à leurs supérieurs, Hua me dévisage comme si j'étais une hydre, elle ne perçait pas le sens des mots que j'avais prononcés, mais sentait que je lui ravissais son spectacle, le public interdit, déboussolé, gardait le silence. Cinq policiers gravissent alors les marches menant à la scène, des néons gigantesques s'allument au-dessus de nos têtes, tout vacille, et soudain une voix d'outre-tombe, comme une averse tropicale douche un village, ordonne qu'on évacue la salle à l'instant. Je n'ai pas vu de casse ni de violence, trois flics me tirent à l'écart avant que je puisse expliquer la situation à Chen, ils m'empêchent de communiquer avec les autres, que je n'ai pas revus depuis, j'ai appris hier qu'on les avait reconduits à la frontière sur-le champ, sans même repasser par l'hôtel, on a dû faire suivre leurs bagages, les flics ne voulaient pas se retrouver avec quatre demandes d'asile sur les bras, en tout cas, d'après ce qu'on m'a dit, mais vous devez le savoir mieux que moi, Chen, Zhang et Hua sont d'ores et déjà en route pour Shanghai. Depuis hier j'essaie, non sans mal, d'oublier la rage qu'ils conçoivent assurément contre moi et chez Hua Ju, n'en doutez pas, c'est de la haine bien plus que de la rage, mais bon, il faut ce qu'il faut. Vingt reporters ont assisté à l'incident, même si l'équipe de télé s'est éclipsée assez vite, on diffusait la nouvelle sur les principales chaînes dans la soirée. Et on la reprenait le lendemain, au journal de midi.

* ...beaucoup la petite machine que vous m'avez confiée, elle est commode, je ne me lasse pas de la tirer de son étui, de la regarder à nouveau, j'aime sa forme élégante, tant de mémoire dans une si petite chose, c'est fabuleux, je m'amuse à pianoter sur les touches, j'écris ce qui me passe par la tête, j'appuie sur le bouton, hop, c'est rendu à Shanghai, en plus, je suis bien contente de n'être pas obligée de relire ce que je vous envoie, il n'est pas de plus sûr moyen pour sombrer dans le dégoût que de se trouver face à soi-même, on dit des vrais artistes qu'ils ne relisent jamais leurs lettres, dame, je ferais ça, mais qu'importe, et quand bien même vous ne seriez pas là, j'écrirais pareil

* Le début manque. NdC.

[...] cette impression qu'elle gobe tout et n'importe quoi, l'imaginaire dans sa totalité, qu'elle le garde dans sa matrice, parfaitement, sa matrice, au milieu de la nuit l'écran bleuté s'allume et je vois défiler, comme en un rêve, le jeu des nombres naturels, celui des idées qui me viennent à l'esprit, calée que je suis dans le ventre chaud de la nacelle, intouchable, inaccessible, poupée russe, avec l'écran, énorme à cette heure-là, dressé devant moi, j'appareille, je suis le fil, je remonte le cours de mes souvenirs les plus ténus, je vois des sacs d'argent, une sensation de sécurité sans égale, ombilicale [...]

« Une musicienne chinoise tente de passer à l'Ouest. Mardi soir, au Colisée, Yi Ming, vingt-quatre ans, guitariste au sein du groupe Dazibao, de Shanghai, a demandé l'asile politique aux autorités de notre pays à l'issue d'un concert de *rock'n'roll*.

Après avoir été interrogée par la police, qui a prolongé son visa en attendant que sa demande d'asile soit étudiée par les commissaires à l'Immigration, la jeune femme tiendra demain une conférence de presse. Les autres musiciens du groupe sont rentrés en Chine dès hier soir. C'est la seconde fois qu'un artiste communiste formule une semblable demande chez nous. Selon des sources officieuses, la rockeuse, qui s'exprime couramment dans notre langue, s'est plainte du manque de liberté qui sévit en Chine populaire et qui l'empêche d'exercer son art. Maître A. W. Fisher, avocat mandaté par le ministère de l'Immigration, secondera la dissidente dans ses démarches. »

10 H — L'expression « mise en isolement », si je l'employais ici, serait à peine hyperbolique. Un instant j'ai croisé le regard de Chen, inquiet, tourmenté, tandis qu'on les entraînait tous trois hors de ma vue, il a dû comprendre qu'on ne m'arrêtait pas. Mais que je ne lui aie rien dit, pas un seul mot, qu'il n'ait rien su de mes intentions, malgré deux ans de parfaite complicité au sein du groupe, non, c'est quand même dur, ça m'a brisé le cœur, bien sûr je savais que les événements prendraient *grosso modo* cette

tournure, il n'empêche. Après tout, c'est peut-être plus douloureux pour celui qui sait, puisque c'est lui qui fait mal, il reste que sans motif pour comprendre, pas le moindre reproche pour se faire une raison, c'est le vertige, la nausée, le grand vide, s'il avait pu en être autrement je lui aurais volontiers épargné cette épreuve. Des reporters se massaient sur la scène pendant qu'on vidait la salle, ils tenaient mordicus à me questionner, ils m'apostrophaient : Êtes-vous persécutée dans votre pays ? Que pensez-vous du régime totalitaire qui dirige la Chine ? Heureusement les flics leur résistaient, surtout ne les laissaient pas m'approcher. Mais le nombre de journalistes devenait si important que, pour les contenir, il a fallu appeler du renfort. Deux agents m'ont poussée dans les coulisses, vers la sortie. Une voiture banalisée était garée dans une ruelle, le chauffeur a démarré avant que j'aie refermé la portière et à cet instant, il est vrai, durant cinq bonnes minutes, j'ai cru que le coup allait foirer. Je craignais que la police ne profite de la situation, du fait que je me sois placée sous sa garde, pour m'incarcérer durant des semaines, du moins jusqu'à ce que la cour ait décidé de mon sort. Je n'ai rien laissé voir de ces appréhensions, mais j'avais le sentiment que c'était foutu. Sursaut de paranoïa ? passage à vide ? je ne peux pas dire ce que c'était, sinon une poussée d'angoisse, fugace, au fond les policiers voulaient être les premiers à m'interroger. Ils m'ont demandé si j'avais besoin d'un interprète, j'ai formulé de longues phrases afin qu'ils jugent eux-mêmes que ce n'était pas la peine, ils m'ont paru soulagés. Pour sûr, ils auraient eu un mal de chien à trouver un interprète à cette heure-là et j'aurais sans doute passé le reste de la soirée dans une cellule en l'attendant. Un des flics, en chemin, a téléphoné au poste et ordonné à ses collègues de convoquer un avocat, quand nous sommes arrivés, l'agent de faction nous a informés que maître Fisher était prévenu et qu'il serait bientôt là.

Je dois reconnaître que dès l'instant où nous avons échappé à la meute de reporters, vous les auriez vus, il n'est pas d'autre mot, les flics sont devenus très courtois, enrobant leurs phrases de formules de politesse, celui qui ne conduisait pas m'a même prêté son imperméable pour me couvrir. J'avais pas mal transpiré sous les spots et dehors le froid était saisissant. Avant l'arrivée de Fisher, un autre policier, supérieur celui-là, m'a invitée à le suivre dans un bureau tout capitonné, fauteuils de cuir, cafetière, ordinateurs sur les tables. Le commissaire Kowalski, qui a mené l'interrogatoire, m'a dit qu'on procédait toujours de la sorte. Que le ministère détachait un avocat auprès des réfugiés politiques durant quelques jours. Dix minutes après, Fisher faisait son entrée. Court sur pattes, rondouillard, la soixantaine ou un peu plus, assez obséquieux au premier abord, serviable, il ne devait pas être enchanté qu'on l'appelle en fin de soirée, mais contre mauvaise fortune il faisait bonne mine. Il s'est incliné devant moi, à la manière japonaise, puis m'a serré la main en se présentant. Je l'ai remercié de s'être déplacé si tard. Kowalski lui a expliqué comment les choses s'étaient déroulées au Colisée, avant de me demander si j'étais d'accord avec cette version. Fisher a voulu savoir si on m'avait déjà interrogée, j'ai répondu que non, puis nous avons pris un siège. Une femme flic est entrée à son tour, elle est restée debout, adossée au mur, tout le temps que l'interrogatoire a duré.

Je pourrais probablement obtenir copie des questions posées par Kowalski et des réponses que je lui ai données, en sortant Fisher m'a juré que j'en avais le droit, mais pour l'essentiel tout s'est passé comme je l'espérais. J'ai fourni les renseignements d'usage, nom, date de naissance, profession, le commissaire a semblé surpris quand je lui ai dit que j'étais orpheline, il désirait voir mes papiers et savoir en premier lieu si j'en avais, je lui ai répondu que mon passeport se trouvait à l'hôtel, il a envoyé quelqu'un le chercher. Au chapitre de la persécution, je me suis bien gardée de forcer la note, j'ai dit que ma vie jusqu'à ce jour n'avait pas été menacée, mais que le manque total de liberté entravait la pratique de mon art et limitait les possibilités de s'exprimer. Un éclair d'ironie a zébré le regard de Kowalski. Il m'a tendu de menus pièges, lorsque j'ai prononcé le mot « Occident » par exemple, il m'a demandé si « n'importe quel pays d'Occident » ferait mon bonheur, Fisher s'est interposé, précisant que j'avais le droit de réclamer le statut de réfugiée où bon me semblait, que ce droit est inaliénable quels que soient les motifs qui m'inspirent, du moment qu'ils ne sont pas criminels bien sûr. Kowalski a reconnu tout cela de bonne grâce, pour m'indiquer ensuite que l'État versait une indemnité forfaitaire de cinquante unités par jour à toute personne dans ma situation et pouvait me loger à ses frais. J'ai fait valoir les ressources dont je dispose. Je lui ai rappelé que nous sommes des vedettes en Chine, ce qui m'a permis d'économiser de l'argent depuis deux ans.

— Vous connaissez quelqu'un ici ?

— Non, je désire louer une chambre dans un hôtel plus abordable, tout simplement.

Fisher est intervenu une nouvelle fois pour dire que cela ne changeait rien par rapport à l'allocation forfaitaire, que j'y avais droit tant que ma situation ne serait pas régularisée. Le commissaire a prolongé mon visa d'un mois. Je dois me rapporter au poste de police une fois la semaine et informer les autorités de tous mes déplacements à l'extérieur de la ville. Si j'ai bien compris, on accorde l'autorisation de quitter la ville au cas par cas. En revanche je ne peux pas sortir du pays, sinon de retourner en Chine. Aussi je dois passer un examen médical dans les meilleurs délais et communiquer ma nouvelle adresse à la police dès que j'en aurai une. À la fin de l'interrogatoire, Kowalski m'a conseillé de me renseigner sur les lois en vigueur. Si j'en enfreins une seule, les chances que ma demande soit acceptée seront singulièrement compromises. Je ne sais pas pourquoi j'ai été lui répéter que j'avais assez de ressources pour tenir un mois sans problème et que, dans le cas où j'obtiendrais l'autorisation de m'établir ici, je songeais à m'inscrire au syndicat des musiciens, qui me trouvera sans doute un poste d'interprète ou de professeur de musique pour un petit salaire. Il a souri comme si ce projet l'amusait terriblement. Ou comme s'il doutait qu'une guitariste de rock puisse subvenir à ses besoins.

— Vous oubliez que vous n'êtes pas une *star* chez nous.

— Je saurai me débrouiller. Je ne veux pas vivre aux dépens de l'État.

Il m'a félicitée pour la qualité de mon langage, c'est d'après lui un atout excellent, « mais le processus sera long, ne rêvez pas ». Je l'ai remercié de nouveau. Avant de partir, il m'engage à me tenir loin des journalistes. Fisher a bondi.

— C'est irrégulier. Mademoiselle Ming a parfaitement le droit de prendre la parole en public.

Cet homme ne pense qu'en termes de droit. Là-dessus, hochement de tête du commissaire qui, visiblement contrarié tout de même, admet que je peux rencontrer la presse si j'y tiens, toutefois il me met en garde contre les interprétations des reporters.

— Déformations qui pourraient avoir le plus mauvais effet sur les membres de la commission chargée de votre cas.

À son tour Fisher reconnaît que je dois me méfier. Toute déclaration intempestive pourrait se retourner contre moi. Aussi, en raison de la tendance des journalistes à tout exagérer, il vaut mieux leur en dire le moins possible, car il est difficile de se rétracter quand on laisse échapper un mot de trop et plus difficile encore d'obtenir d'un reporter qu'il se ravise lorsque le mal est fait. Ensuite je suis passée dans une pièce adjacente avec la femme flic, qui m'a questionnée sur ma santé, quelles maladies j'ai eues, quels vaccins, le cirque habituel. Rien à signaler, sinon qu'elle s'est lavé les mains avant et après, bien que je ne l'aie pas touchée du doigt. Toujours ce délire hygiénique.

Retour au bureau de Kowalski, je signe ma déclaration, Fisher la paraphe puis, à mon grand étonnement, s'offre de me raccompagner à l'hôtel en voiture. Ma surprise n'a duré qu'un instant. Il est clair que cet homme au service de l'État a reçu des consignes strictes, comme celle de gagner ma confiance et de tirer de moi le plus de confidences possible, c'est de bonne guerre. Le mieux est donc de lui faire croire que je ne me doute de rien. Dans la rue il me demande, tout comme l'avait fait Kowalski quelques minutes plus tôt, si je connais des gens ici, des compatriotes. Je lui parle un peu de l'interprète, qui n'a pas réapparu depuis la bringue au bar de l'hôtel. Question d'afficher ma candeur, je me mets à réfléchir à voix haute, je dis qu'il doit bien exister une amicale des musiciens ou un organisme du même ordre, que j'entends y adhérer. Alors, en prenant le volant, Fisher s'est exprimé avec une franchise que je n'attendais pas de lui.

— Ne commettez pas l'impair de travailler avant que vos papiers soient en règle. Le commissaire Kowalski a l'air conciliant comme ça, à la moindre incartade il recommande votre expulsion. Rien n'effraie les autorités comme le mot de dissident. Si vous êtes une dissidente à Shanghai, pourquoi ne le resteriez-vous pas chez nous ? Les flics maudissent les réfractaires et davantage ici, peut-être, que n'importe où ailleurs. En plus, guitariste de rock... Ce n'est pas comme si vous étiez chimiste dans une usine atomique.

— Navrée.

— Je ne fais que placer les choses dans leur contexte. Lorsque vous avez parlé d'expression artistique tout à l'heure, vous l'aurez remarqué, le commissaire ne s'est pas gêné pour sourire ouvertement. Il se fichait de vous. À part quelques universitaires acariâtres, tout le monde affirme aimer le *rock'n'roll,* l'État subventionne les festivals, au fond personne ne prend ça au sérieux, même moi, je l'avoue. Si vous étiez pianiste de concert encore, danseuse étoile, poète à la rigueur, je ne dis pas, mais le rock, entre nous... La police prolonge votre visa pour la galerie. Pour faire preuve de magnanimité. Un mois, ce n'est pas grand-chose. Ensuite ce sera une autre histoire.

Je l'ai remercié de ses bons conseils, surtout je l'ai remercié pour ne plus l'entendre parler sur ce ton de condescendance horripilant. Nous approchions de l'hôtel, il y avait un petit attroupement sur le trottoir, Fisher fronce les sourcils, gare l'auto plus loin et se tourne vers moi, l'air dubitatif.

— Vous faites face, ou vous préférez entrer par l'arrière ? Je l'ai prié d'aller leur dire que je ne voulais pas de réclame.

Mon avocat ne voit pas les choses de la même manière. Maintenant que les journalistes savent que je parle leur langue, ils ne me lâcheront plus, pense-t-il.

— Il faut que vous leur donniez quelque chose à se mettre sous la dent.

— Comme vous en parlez.

Il me propose de gagner du temps, c'est-à-dire de leur donner rendez-vous à l'hôtel, mercredi matin.

— Ils appelleront ça un point de presse, ils seront ravis.

Je lui rappelle que lui-même m'a prévenue contre cela une demi-heure plus tôt, mais il est persuadé que les reporters s'obstineront si je ne déclare rien. Il s'est offert de revenir dans la matinée et de répondre à ma place aux questions portant à conséquence. J'ai fait mine d'être accablée par cette perspective, un peu effrayée aussi, il est tombé dans le panneau. Indic ou avocat, Fisher est dorénavant convaincu que la presse me fait frémir. Comme si j'étais tuberculeuse, il m'a conseillé de m'en remettre à lui et il a pris la situation en main. Nous sommes descendus de l'auto côte à côte, il me tenait par le bras, quelques photographes m'ont reconnue, quinze secondes après nous étions entourés d'un bouquet de micros, on avait du mal à progresser. Fisher invite tout le monde à nous rejoindre dans le hall de l'hôtel, où d'autres journalistes poireautaient depuis la fin du spectacle sans doute. Je gardais la tête basse, l'air contrit. Fisher s'est conduit en vrai pro des relations publiques, il a d'abord exigé un peu de silence, il a expliqué que j'étais crevée, un spectacle, un interrogatoire, un décalage horaire, pauvre gamine. Pour résumer, il a dit qu'il valait mieux remettre cette rencontre au lendemain, 10 heures. Il y a eu un peu de chahut, on voulait absolument que je dise n'importe quoi. Au fond du hall, j'ai aperçu le type qui nous avait interviewés la veille, Hamilton, observant le numéro de ses collègues l'air de ne pas y toucher, un rien méprisant. Fisher a haussé la voix pour préciser qu'en qualité d'avocat mandaté par le ministère il parlait en mon nom. Que c'était comme ça, ou pas de conférence du tout. Puis, sans attendre les protestations, il m'a entraînée vers l'ascenseur. Des agents de sécurité à l'emploi de l'hôtel nous escortaient. Une fois en haut, je l'ai remercié pour la troisième fois, il m'a souhaité bonne nuit.

Comme je m'en doutais, le flic qui est venu prendre mon passeport en a profité pour fouiller les tiroirs. Il a laissé les choses à peu près en ordre, sans chercher à dissimuler son passage. Rien ne manquait, vêtements, portable, trousse de toilette. Mais il avait peut-être planqué des micros, j'ai tout de suite appelé la standardiste pour la prévenir que je rendais la chambre le lendemain. Juste après le point de presse, qu'on dit.

17 H — Je suis allée prendre l'air, histoire de me familiariser avec le quartier mais, avant tout, vous parler de la conférence de mercredi devant les journalistes. La télé y était, pas juste une chaîne, j'en ai compté au moins trois, il y avait lieu de croire que

les répercussions seraient conséquentes, elles l'ont été. Se trouvaient présents, aussi, une vingtaine de reporters de la radio et de la presse écrite, moins de monde que la veille en somme, mais il s'agissait, selon Fisher, de reporters « d'un certain calibre », amusante expression. Aucun rafraîchissement n'était offert, les gens se sont présentés vers 9 h 45 et, avant d'entrer dans la salle mise providentiellement à notre disposition par le concierge de l'hôtel, Fisher me conseille de ne pas m'étendre sur les sujets glissants. « Oubliez ce que je vous disais hier. Jouez à fond la carte de l'artiste contrariée, empêchée de s'exprimer. Parlez surtout des espoirs que vous entretenez en vous établissant chez nous si, et seulement si, le ministère vous accorde le statut de réfugiée. » Voilà en quoi se résument les recommandations de mon avocat. Il insiste sur le fait qu'une conférence de presse n'a rien à voir avec un interrogatoire de police, ce que bien sûr je sais. « Vous n'êtes pas tenue de répondre la vérité. » J'ai feint de boire ses paroles, non sans noter qu'il prenait plus de précautions ce matin-là qu'il n'avait fait de manières la veille, au commissariat, puisqu'il n'a pas jugé utile de s'entretenir avec moi avant de voir Kowalski. Cette fois-ci, la plupart des questions comprenaient déjà les réponses, je n'avais qu'à suivre le mouvement. Elles portaient pour l'essentiel sur la liberté de parole. Je m'y attendais. Dans l'esprit d'un journaliste nord-américain, cette liberté-là n'existe pas en Chine, point à la ligne. Inutile d'apporter des nuances, de placer les choses en perspective, un milliard et demi d'habitants, la cause est entendue. Je n'avais qu'à flatter les inquisiteurs dans le sens du poil, comme deux ânes se frottant l'un l'autre, d'ailleurs je me serais dressée contre leurs préjugés qu'ils n'auraient pas compris, ils auraient cru que je leur parlais grec.

Les recommandations de Fisher corroborant les vôtres, j'ai adopté le rôle de la petite guitariste un brin rebelle, que les idées noires rebutent et qui ne veut surtout pas se prendre la tête. À une certaine question plus générale, j'ai répondu ceci, quasiment mot pour mot : « Pour vous, ma demande d'asile relève de la chose politique. Vous avez sans doute raison. Moi, je me borne à saisir une occasion qui se présente pour avoir les coudées franches et aborder de nouveaux thèmes dans mes chansons. Dazibao connaît une certaine notoriété en Chine, mais le rock demeure là-bas très marginal. Il n'est pas, comme ici, une forme d'art à part entière. Les paroliers se surveillent. Par exemple on ne remet jamais le régime en question, comme si la situation actuelle était bonne telle qu'elle est. » Fisher me murmurait à l'oreille : « Ça va, n'en faites pas trop quand même. » Le tout a duré une demi-heure, quarante minutes peut-être, puis Fisher s'est levé brusquement pour signifier qu'on en restait là. Peu après, je l'ai surpris en conversation avec un couple de reporters, il leur expliquait que je devais ménager mes arrières au cas où il me faudrait rentrer à Shanghai. Si vous voulez mon avis, mon défenseur estime que ma demande sera rejetée.

Les gens ont rangé leurs magnétos et se sont mis à bavarder, de petits groupes se formaient à gauche et à droite, je déambulais parmi eux comme la femme invisible, des retardataires interrogeaient leurs collègues au lieu de venir me voir. À la toute fin, une voix d'homme me souhaite le bonjour, je me retourne, Hamilton. Élégant, une veste noire bien coupée, un peu canaille, il retire ses gants, redresse sa frange, me serre la main.

— Je tenais à vous présenter de vive voix mes excuses... Pour l'article paru hier. Mon chef de pupitre l'a récrit. Je suis désolé.

Je ne savais que répondre ni comment réagir. Ironie ? plate politesse ? Je sentais toujours le regard qu'il avait allongé sur mes jambes l'autre jour dans l'auto, je ne dis rien, il s'incline, se dandine un peu, porte le poids de son corps d'un côté, puis de l'autre.

— Je me demandais... Pour me faire pardonner... J'aimerais vous inviter au restaurant. Si vous êtes libre.

Ce midi-là il n'en était pas question. Il insiste. Comme je ne savais pas dans quel hôtel j'allais aboutir, on convient de se retrouver là même où nous sommes, au soir, vers 7 heures.

Puis je vais saluer Fisher qui s'apprête à partir lui aussi. Il me remet sa carte, m'engage à l'informer chaque fois que j'ai affaire à l'administration, et plus encore à la police. Il ne parle pas des reporters mais je sens que ça lui brûle les lèvres. Un des organisateurs du festival nous rejoint et m'annonce qu'il a réglé ma chambre, trois nuitées, je proteste pour la forme, car il était entendu au départ que le festival se chargeait de notre hébergement, or nous ne serions pas repartis pour Shanghai avant mercredi, si ce n'est jeudi. Une fois là-haut, j'ai fourré mes petites affaires dans un sac, j'ai enfilé un manteau et suis partie à la recherche d'un hôtel plus modeste. En marchant sous la bruine, je me suis sentie soudain très loin de vous, non pas perdue – esseulée. J'avise la pharmacie où j'étais entrée le premier soir, je passe devant, il fallait que j'achète d'autres cachets, je reviens sur mes pas. La pharmacienne était absente, son jour de repos, sa remplaçante me vend des somnifères, je sors de la boutique et, une fois sur le trottoir, je m'attarde quelques secondes devant la première vitrine à gauche. Un type que je ne reconnais pas entre à son tour dans la pharmacie. Je suis sûre qu'il allait aux renseignements. Je suis sûre qu'il est entré là pour savoir quelles drogues je prends. J'ai poursuivi mon chemin sans presser le pas, sans chercher du tout à le semer. Je veux être un livre ouvert.

Hamilton maintenant. Qu'il soit journaliste à la solde de la police ou qu'il travaille pour l'immigration, peu m'importe. Je n'allais pas lui faire faux bond. D'autant plus que j'ai ma petite idée. C'est moi qui le surveillerai.

Vendredi 13 mars. 5 h 30 — Notre tête de pont est minuscule, un vrai bathyscaphe. Huit mètres carrés, pas plus, un lit simple, une douche, trois crochets pour les vêtements, une table, un fauteuil vert, une minuscule télévision. Ça me suffit. Je suis chez moi. Toilettes dans le couloir. La fenêtre donne côté rue, sur le boulevard devrais-je écrire. Je loge au Printania, troisième étage, en face d'un marchand de journaux et d'un restaurant tout ce qu'il y a d'ordinaire, j'occupe la chambre numéro 16. Lorsque les commerçants ouvriront leurs boutiques tout à l'heure, j'irai me procurer un petit transistor, un pain de savon et des rouleaux de papier de toilette. Chaque client doit prendre le sien avant d'aller pisser. Je me suis entendue avec l'hôtelier, qui m'a l'air d'un anarchiste tant il fume ; nous sommes faits pour nous comprendre. J'ai payé sept jours d'avance, ce qui n'est pas la coutume, mais ça lui convient on ne peut mieux, comme vous pouvez l'imaginer. Si mes démarches auprès du ministère durent trois semaines et, à moins d'un pépin majeur, qu'il me faille quinze jours pour mener à terme cette mission, ça ira, neuf cents unités en tout, c'est bien le diable si je n'arrive pas à gagner le double d'une manière ou d'une autre. On n'autorise pas les clients à faire la cuisine sur place ni la lessive dans les chambres, mais je monterai des plats froids, je laverai mon petit linge dans le lavabo, et puis l'hôtelier a une bonne tête, je lui ai demandé de ne changer mes draps qu'une fois la semaine, cet arrangement le réjouit, d'autant plus que je ferai le lit moi-même. La chambre est très quelconque, mais propre, pas d'odeurs suspectes dans les couloirs, les parfums de diverses eaux de Cologne se mêlent sur le couvre-lit, ça ne me gêne pas trop. J'aurais pu trouver mieux, c'est inutile. Un studio ou un hôtel de meilleure catégorie serait du plus mauvais effet, je le crois. J'ai appelé Kowalski pour lui communiquer ma nouvelle adresse, il m'a demandé combien de jours je comptais rester là. Tant et aussi longtemps que je n'aurai pas le permis de séjour. Il m'a paru satisfait de cette réponse ; je dois me rapporter au commissariat une fois la semaine, je vous l'ai dit. Supposons qu'il me fasse suivre deux jours, dès le troisième on me fichera la paix. Attendez. Je ne vous annonce pas que je relâcherai ma vigilance après deux jours, ma position demeure précaire, je le sais, mais quand je ferme la porte de cette petite chambre jaune, je me sens à l'abri, libre, plus libre enfermée qu'au grand air. Lie Tseu disait : Le voyageur idéal ignore où il va. Comme maxime, ça me convient. Surtout le matin, avant le lever du soleil, lorsque mes voisins dorment encore, je me réveille, me lève, petite humidité matinale sous les bras, je fais couler l'eau. Son clapotis est plus cristallin dans le silence d'une fin de nuit. Je me lave les yeux, sans bruit, la serviette est agréablement rugueuse sur la peau. Le meilleur moment pour vous écrire.

Les nouvelles courent autrement vite que je ne l'avais prévu. Je m'expliquais mal une légère réticence dans la voix du commissaire au téléphone, réserve que je n'avais pas notée la veille au poste de police, pour cette raison qu'il n'y avait aucune réserve dans sa voix ce soir-là. Pensez que mercredi midi la télévision diffusait déjà des images de ma rencontre avec la presse. Si je m'attendais à ça. En début de soirée, je retourne au premier hôtel, Hamilton patientait au bar, il m'offre un verre, on bavarde. Il paraît que son chef, après avoir vu le bulletin d'informations, lui a demandé un nouvel article.

« Hamilton, tu connais cette gamine, je veux un autre papier, vendredi, sur mon bureau. » Pourquoi j'ai retrouvé mon homme passablement embarrassé. Il me rappelle d'abord que je ne lui ai pas « pardonné formellement » son article tronqué. Deuxièmement, l'ordre de son patron transforme à ses yeux le repas intime que nous devons partager en service commandé. Je lui signale qu'en acceptant son invitation j'excusais implicitement sa bourde. En premier lieu ça l'étonne, puis il reconnaît que c'est logique. Il est encore tôt, Hamilton me propose de l'accompagner au lancement d'un livre dans une galerie d'art pas loin. Par étourderie, j'accepte, je siffle mon verre et nous filons. En route, il offre de m'amener ensuite dans un restaurant chinois ou japonais. À ma guise. Je réfléchis une seconde, j'opte pour le resto japonais. Il pleut, la nuit est tombée, nous passons devant la vitrine d'un vendeur d'appareils électriques, Hamilton consulte sa montre et m'entraîne à l'intérieur. Là, des dizaines de postes de télé diffusent les images du même match de football. Hamilton sort de sa poche une carte de presse et demande l'autorisation de jeter un coup d'œil aux infos qui débutent à l'instant sur une autre chaîne. Le commis nous précède dans l'arrière-boutique, où clignotent des appareils futuristes, il me tend une télécommande.

Une petite blonde énumère les titres du journal. Surprise. La troisième nouvelle traite de ma conférence. Nous attendons quelques minutes. Autant vous le dire d'emblée, on n'a présenté que des images, aucun extrait sonore. D'abord un plan rapproché de ma pomme, avec le gros pichet d'eau sur la table, une vue d'ensemble de la salle, remplie de reporters, enfin retour sur moi et sur Fisher au moment où il levait la séance. En voix *off*, la blonde répétait pratiquement mot pour mot la dépêche parue le matin, celle que je vous ai transcrite : « Une dissidente chinoise demande l'asile politique. Depuis le génocide de la place T'ien an Men, c'est la seconde fois qu'une personnalité de ce pays communiste », etc. Communiste, prononcé sur un ton. La seconde fois qu'une personnalité de ce pays de barbares réclame chez nous le statut de réfugié. En sortant, je demande à Hamilton si cette chaîne et le journal que j'ai lu appartiennent à la même personne ou au même trust. Ça n'a rigoureusement rien à voir, il me répond, la chaîne est une antenne gouvernementale et le quotidien un organe de presse ultra-conservateur, propriété d'une colossale entreprise de savon à lessive, bref nous poursuivons notre chemin sous la pluie givrante. Hamilton m'abrite de son parapluie, en prenant soin de ne jamais frôler mon épaule, nous pénétrons dans un grand immeuble, austère en diable, surchauffé, d'indéfinissables odeurs de fond de cave flottent dans le vestibule, un agent de sécurité nous tend un registre, chaque visiteur doit y inscrire son nom. On ne nous fouille pas, on ne contrôle pas même nos papiers pour voir si les noms correspondent. Une caméra filme sans doute les arrivées, la petite séance de signature sert de prétexte pour bien enregistrer le visage des nouveaux venus. L'édifice, construit dans les années 1930 ou 1940, paraît désert. Dans le hall, au tableau, une liste indique le nom des locataires, avec leur étage respectif. Un dentiste, deux modestes ateliers de photogravure, un éditeur de poésie, aucun industriel, ni juge ni banquier. Allez comprendre. Après le délire hygiénique, la fureur paranoïaque. À la tête d'une bande de guérilleros je n'aurais de cesse, pour sûr, que nous n'ayons plastiqué les bureaux de ce dentiste-là. On longe des couloirs semblables à ceux d'un collège plus ou moins désaffecté, sans croiser qui que ce soit, nos pas résonnent sous les plafonds bas, je remarque plusieurs salles vides, portes ouvertes, plongées dans l'obscurité. Un édifice fantôme. Et puis, au fond du cinquième couloir, je distingue une sorte de brouhaha. Hamilton trouve ça tout naturel. C'est moi qui suis à côté de la plaque. Suffisait d'y penser, c'est esthétique, voilà, rien de tel qu'un immeuble fantôme pour lancer des écrivains.

Il y a là de soixante à quatre-vingts personnes qui se connaissent toutes à l'évidence. Elles se massent autour d'une longue table où un garçon verse du vin dans des gobelets opaques en plastique blanc. À l'écart, derrière une seconde table plus étroite, sur laquelle se dressent des piles de livres, une jeune fille au regard mélancolique attend le client. Les invités ont gardé leurs manteaux et manifestent une joie vive de se revoir, cela tranche prodigieusement avec l'humeur de ceux qu'on croise dans les rues, c'est moi qui vous le dis. À peine étions-nous entrés que deux femmes d'un certain âge, trente, trente-cinq ans, se précipitent vers Octave pour lui faire la bise. D'après leur expression extatique, je suppose qu'il s'agit de cousines à lui. Pas du tout. Hamilton ne se rappelle pas leurs noms. Il tente en vain de se souvenir, elles ne s'en formalisent pas et continuent à sourire, ravies, je me demande pourquoi. Enfin il les salue et va serrer la main d'un collègue, homme d'une rare laideur, ni chauve ni borgne, mais dont la figure est à ce point repoussante que je me prends à lui chercher des infirmités. Or il n'y a pas d'infirmités. Certains visages sont marqués par la vie, par l'adversité, d'autres accusent des défauts de naissance, des ridicules de physionomie, ils nous inspirent de la commisération, pas celui-ci. Ici je vois le travail du dépit, celui de la rancœur qui se donne libre carrière et déforme les traits jusqu'à l'immonde. Hamilton se tourne pour me présenter, je dois me faire violence, réprimer un mouvement de recul, qui ne passe pas inaperçu sans doute, car l'homme s'abstient de me faire la bise, ce en quoi je lui suis infiniment reconnaissante, il s'incline avec tact, avec respect. La même scène, non sans bises cette fois, se répète avec cinq ou six autres personnes, soit des amis, soit des confrères de Hamilton. Effarée, je constate bientôt que la plupart de ces gens me reconnaissent, c'est affolant, tous ont vu le journal télévisé, ce qui dépasse nos espérances les moins raisonnables. L'un d'eux lance soudain, et pas même à voix basse : « Ce vieil Hamilton ! T'en manques pas une », laissant entendre que mon hôte est prompt à mettre le grappin sur la vedette du jour, je trouve l'allusion assez désobligeante, mais personne, je dis bien personne, ne paraît troublé par tant de grossièreté. Moi exclue. J'aurais dû quitter les lieux sur-le-champ, je n'en ai rien fait, je suis une gourde. Un type écrit un article ridicule à mon sujet, malgré toutes les raisons que j'aurais de me détourner de lui je consens de bonne grâce à dîner en tête-à-tête, il ne trouve rien de mieux que de me faire passer pour l'une de ses maîtresses auprès de sa société, récupérant du même coup, et pour son compte, la petite notoriété que je me suis acquise, non et non, je suis une dinde. Au fond de la pièce, je reconnais le fakir de l'autre jour qui devise avec des jeunesses.

Nous ne devions faire qu'un saut là-bas, passer en coup de vent, pensez-vous, à 20 h 30 on était toujours là. Dans l'intervalle, Octave me présente un vieux monsieur digne d'allure, cheveux blancs clairsemés, costume de bonne coupe et rose à la boutonnière. L'auteur du livre qui paraît ce soir. Je le félicite avec chaleur, il se prétend charmé de faire ma connaissance, répète qu'il m'a vue tout à l'heure à la télévision, je suis flattée, nous conversons un moment. D'autant plus flattée qu'il se montre avec moi très prévenant, il va me chercher un verre de vin, je lui trouve un air de professeur en retraite tout à fait distingué, il siège d'ailleurs à l'académie des lettres, rien de moins. Curieux pays où une étrangère, rockeuse de surcroît, se retrouve en conversation avec un académicien trois jours après son arrivée. Il me fait part de sa surprise, ce sont ses mots, qu'une « jeune et jolie femme venue de si loin ait eu la curiosité d'apprendre notre langue et la maîtrise si bien ». Je lui rends ses politesses, voilà qui me console du malotru qui a rejoint le fakir au fond de la salle et, à mesure que nous échangeons des propos de cet ordre, je découvre chez ce vieillard un sens de l'humour très original, jamais observé jusqu'à ce jour, une forme d'esprit que les Occidentaux désignent, je pense, par l'expression langue dans la joue *, qui se caractérise par de fréquents coq-à-l'âne. L'air imperturbable, il me parle de ses livres comme de tierces personnes, il évoque ses travaux en cours, me raconte que jamais il n'a sollicité une place ou un poste, que toujours on est venu le chercher pour lui confier des responsabilités considérables, à la radio d'État, au conseil supérieur du livre, hier encore une charmante journaliste lui a demandé si son talentueux préfacier a judicieusement noté que. Dans un article rédigé pour une revue de prestige, lui-même s'est porté à la défense de Bach, attaqué injustement par de minuscules individus, sans transition il me dit prendre place chaque matin, avec volupté, à sa table d'écriture, puis que son père, au moment de mourir, lui a confié qu'on ne disparaît jamais quand nos enfants nous aiment. Dans ses recueils de poèmes, réunis l'an dernier en un fort volume, on trouve des vers d'inspiration quasi christique tant ils portent au spirituel. Pour finir il s'est lancé dans une désopilante philippique contre un coquet, à peine sorti du collège, qui lui a publiquement reproché d'accepter un prix littéraire qu'il avait refusé vingt ans plus tôt, mais ces excellents principes ne sont pas perdus pour tout le monde, puisqu'on les reproduit mot pour mot dans l'ouvrage lancé ce soir-là, lequel rassemble une série d'entretiens si joliment récrits que l'interview confine ici à l'œuvre d'art. Je me suis empressée d'acheter le bouquin (trente unités quand même) et de le lui faire signer. Cette forme d'ironie à rebours m'avait beaucoup divertie, mais une heure plus tard, au restaurant japonais, Octave s'est excusé de m'avoir lancée dans « les pattes de ce gravissime crampon, échappé de l'hospice ». Je dois me surveiller, il est encore des choses qui m'échappent.

* En anglais dans le texte. NdC.

Eh bien. Je ne laisse pas d'être perplexe. Au bar de l'hôtel, Hamilton manifestait de l'embarras. De son propre chef il m'avait invitée à dîner, voilà que ce repas « intime » se transformait en une misérable occasion de rassembler assez de matière pour son article. Reconnaissons que c'est gênant. Au départ je supposais que son histoire d'article était une ruse, une astuce. S'il est de mèche avec les services secrets, je pensais, si on lui a confié ma surveillance, cet article est une fable dont personne ne publiera jamais un mot. D'un autre côté j'estimais avoir tout intérêt à me servir de ce soi-disant reporter. Tant qu'il ne se doute pas que je lis dans ses cartes, je conserve l'avantage. Avantage non négligeable car, pour peu que cette relation ait des suites, me disais-je, pour peu que Hamilton exprime le désir de me revoir, mettons, il m'introduira dans les milieux qui nous intéressent à plus d'un titre, celui des arts, qui garantit ma couverture, et les cercles politiques, qui vraiment nous occupent. Et puis, si Han Tong n'a pas vu le bulletin de nouvelles, il ne manquera pas de tomber sur un article paru dans la grande presse, puisque ses secrétaires épluchent les journaux. C'était mon analyse.

À l'heure qu'il est vous avez probablement reçu du consul un rapport sur mon compte, je serais curieuse de lire ça, vous aurez le loisir de le comparer avec les miens. Mais je reviens à Octave. Le croirez-vous. Les questions qu'il m'a posées au restaurant étaient identiques à celles de Kowalski. De deux choses l'une. Soit Hamilton est de connivence avec la police, mais dans ce cas pourquoi poser des questions dont il connaît déjà les réponses – sinon pour vérifier que je tiens le même langage à tout le monde, peut-être. Soit il est simple journaliste comme il l'affirme et alors c'est à moi de me poser des questions. En commençant par celle-ci : Est-il possible que policiers et journalistes s'intéressent aux mêmes objets ? De prime abord, oui. La presse seconde la police, mais contrairement aux services secrets elle travaille à découvert. Tel syndicat ne respecte pas le règlement, la presse en informe ses lecteurs, la police intervient. Ce qui est normal. À cet égard il en va ici comme à Shanghai. Les journalistes, tous les journalistes, ceux de la presse réactionnaire comme de l'autre, la libérale, républicaine, centriste – progressiste, le mot me manquait – ne veulent tromper personne. Ils prétendent critiquer les autorités, le gouvernement, et en effet ils les critiquent. Mais voilà. Leurs reproches sont des rappels à l'ordre. Ils réclament l'application de mesures coercitives plus strictes. Si je transpose cette situation à mon cas, il me faut supposer que Hamilton cherche à coincer Kowalski. À prouver que la police omet d'appliquer à mon égard certaines dispositions de la loi relative aux réfugiés politiques. Afin d'écrire ensuite que la police, faisant preuve de laxisme à mon endroit, se montre injuste avec les autres réfugiés. Pourquoi il me faut être prudente et pourquoi je le reste.

Un mot sur ce cocktail encore. Nous allions quitter les lieux, nous nous tenions près de la sortie, Hamilton prenait congé d'un collègue en enfilant son manteau. Dans le mouvement, l'une de ses manches accroche le commutateur. Obscurité totale. Il rallume aussitôt. Mais alors tous les visages sont tournés vers nous.

Vingt minutes après, au restaurant, il m'annonce que son article a des chances de se retrouver en première page du cahier culturel samedi matin. Cela se produit souvent lorsqu'un artiste « parvient à faire la nouvelle politique » durant la semaine. Je m'étonne de cette coutume, il m'explique que les places sont chères au journal télévisé, je m'en doutais.

En revanche j'ignorais que de glisser un nom de commerce au milieu d'un bulletin d'informations avait un impact cinq ou six fois plus puissant qu'une réclame publicitaire dont la production coûte cent mille unités. Ce serait la raison pour laquelle, d'après Hamilton toujours, on voit tant de chanteurs se faire les porte-parole de causes humanitaires. Ils passent ainsi à peu de frais des pages culturelles, lues par dix pour cent des lecteurs, au cahier politique, feuilleté par tout le monde. Je lui fais remarquer que cette analyse par trop cynique élimine brutalement une foule de gens qui ont sans doute à cœur de se lancer à la défense des démunis. Il m'objecte que ces artistes misent justement sur la bienveillance que je viens d'exprimer. Pas seulement les artistes du reste, nombre d'éditorialistes adhèrent à des associations caritatives pour faire bonne mesure. Bonne mesure ? Mais si, d'une part ils savent que la population aime les gouvernements « à poigne », ceux qui n'ont aucun scrupule à museler les manifestants. Aussi soutiennent-ils dans leurs colonnes les interventions musclées des forces de l'ordre quand l'occasion se présente, mais ils n'ignorent pas non plus qu'une fois les crises passées, l'opinion apprécie outre mesure les âmes charitables qui se portent à la rescousse des sans-voix.

Hamilton me parle de ça non pour me prévenir, comme je le croyais au début, pas même par dérision, mais pour que j'en profite, je tombais de haut. Pour que je m'inspire de ses calculs. Après tout, pourquoi pas. Puisque j'ai réussi à faire la nouvelle, je serais sotte, dit-il, de n'en pas tirer profit. « Placez vos pions. Vous désirez vous établir ici ? Saisissez cette chance pour infléchir la décision du ministère. » Le garçon tardait à nous porter le menu mais pour le coup j'étais servie.

Hamilton doit avoir une vingtaine d'années de plus que moi, vingt-cinq peut-être. Il est aussi poli que fier de sa personne, il connaît les usages, il les respecte, mais fait grand cas de ses connaissances. Il affiche l'air de dire : Regardez comme je sais me tenir. Ça me hérisse un peu. Le rock au fond ne l'intéresse pas. Il écrit généralement des articles sur la littérature ou sur le cinéma. La semaine dernière, son chef lui a confié la couverture du festival, c'est tout à fait exceptionnel. D'où son peu d'empressement. D'où le peu de remords qu'il manifeste après les erreurs commises à notre égard. Il voulait une photo de moi pour illustrer son article. Il a même proposé d'appeler un collègue sur-le-champ, j'ai refusé net. C'est une chose d'accorder un entretien à qui se sent votre obligé, c'en est une autre, pas mal plus complaisante, de solliciter l'attention de la presse. S'il tient absolument à cette photo, j'ai dit, qu'il contacte les responsables du festival. Ils en ont des dizaines. Elles représentent d'abord Hua Ju, mais sur plusieurs autres nous figurons tous les quatre, un graphiste, même médiocre, sait grossir un détail. Mon refus a semblé le surprendre, il ne s'est pas gêné pour dire que je m'y prenais mal. Avant ça, il m'a demandé de lui décrire l'émeute, l'an dernier, à la fin du spectacle de Shanghai. J'ai précisé qu'on exagérait cette affaire. Il n'y a pas eu émeute mais, en relatant des épisodes susceptibles de frapper son imagination, je jouais sur du velours. Ambiance surchauffée, Hua qui invitait le public à se défouler, à danser dans les allées, la tension accrue après qu'elle eut jeté son soutien-gorge écarlate aux spectateurs des premiers rangs et que plusieurs filles l'eurent imitée, la réaction des flics, la petite bousculade qui suivit, enfin le témoignage des balayeurs, le lendemain, déclarant avoir ramassé près de deux cents soutiens-gorge, dont une quinzaine de couleur rouge. Hamilton m'a fait répéter ce nombre et soigneusement l'a noté.

Il a tenté de me faire parler de la consommation de drogue dans les milieux du rock chinois, je me suis gardée de lui répondre sur ce point. Il a reconnu que ce n'était peut-être pas le moment, pour moi, d'aborder ces questions en public, nous en avons ri ensemble, puis il m'a donné sa parole qu'il n'écrirait rien à ce propos. On verra. N'empêche. Il aurait bien aimé me soutirer des confidences, savoir si Hua est opiomane par exemple, une chanteuse chinoise opiomane, c'est tout de même autre chose qu'une simple *junkie*. Puis il a changé de registre et aussitôt j'ai senti que l'interview proprement dite était terminée. Non pas qu'il ait éteint son magnétophone, il n'avait pas de magnéto, il a juste changé de ton et tout de suite j'ai compris que le reste, ce que nous allions dire maintenant, ne serait pas retenu contre moi. Délicate attention.

Petit à petit la conversation a porté sur la manière de me conduire avec ses confrères. C'est en cela que je m'y prends mal, paraît-il. Hamilton, lui, se fait fort de m'instruire, je l'ai laissé causer. Puisque je ne répugne pas à gagner un peu de fric, autant connaître son point de vue. Pour vous dire franchement les choses, je ne sais que retenir de ses recommandations. D'après Octave, il exige que je l'appelle Octave, une manie des quadragénaires d'ici, je pourrais trouver sans mal une planque à la radio, ou à la télé, avant le mois de juin. Il suffit pour cela que je tire le meilleur parti des commentaires qu'on fera immanquablement à mon sujet au cours des prochains jours, voire des prochaines semaines, car je dois m'attendre à une ruée de reporters au pas de ma porte. Je trouvais qu'il allait un peu vite en affaires, il paraît que j'ai tort. Je me trompe. Tout est question de doigté. Je le voyais venir. Blague à part, je pourrais, selon lui, décrocher un poste à la radio et le conserver jusqu'au jour où on me remettra un permis de travail, si je l'obtiens avant l'été bien sûr. À condition de jouer le jeu des médias par exemple, de me conformer à certaines règles simplistes, mais tacites. Et comme je suis télégénique, qu'il dit, l'affaire est pratiquement dans le sac. J'étais plutôt éberluée. Assez perplexe aussi pour être exacte. Jamais, entre vous et moi, il n'a été question d'exploiter ce filon s'il se présentait, pour la raison toute niaise que nous n'avons jamais envisagé qu'il se présenterait. J'essayais, j'essaie toujours, de me figurer ce que vous m'auriez suggéré si on avait caressé cette idée. Faut-il saisir les occasions ou s'en tenir au plan, je l'ignore. Sans doute dois-je prendre des initiatives, mais dans ce cas-ci, que faire. Je n'ai pas besoin de trouver du boulot, encore moins de m'introduire dans les cercles journalistiques, il reste que ce peut être une position stratégique enviable, qui donnerait le change. Si je m'expose de la sorte, la police aura plus de facilité à me surveiller, ce qui mettrait un bémol à ses suspicions. J'hésitais. Je me suis donc contentée de questionner Hamilton. De quelles règles tacites s'agit-il ? J'en apprends de belles. Tout dépend de l'attitude que j'adopterai devant la presse. Si je ne prends pas les reporters à rebrousse-poil, s'ils sentent qu'en aucune circonstance, pas même plaisante, je ne leur ferai perdre la face, je pars avec une longueur d'avance sur les novices. Il faut se méfier cependant, les reporters sont très intuitifs à cet égard. S'ils ont l'impression, vraie ou fausse, que je porte un semblant de jugement critique sur leur travail, même si je n'en dis rien, même si j'affirme haut le contraire, ils me disqualifieront sans appel, ça ne traîne pas. Avant-hier, au cours d'une émission de variétés, un animateur recevait deux comédiens, un homme et une femme, dont le nouveau film prenait l'affiche le jour même. Ce comédien fuit les reporters, il n'accorde jamais d'interview, le seul moyen pour les critiques de mettre la main sur lui est de guetter la sortie de ses films, car son contrat l'oblige à rencontrer la presse, c'est inouï, impossible de rayer cette clause-là, faute de quoi il court le risque de ne plus travailler du tout. Malgré cela, à cause de ça peut-être, sa présence à n'importe quelle émission de télé dope automatiquement l'audimat. (Cas honteux de chantage ou je n'y comprends rien. Non mais c'est vrai. Le journaliste et l'acteur se haïssent comme Juif et Palestinien. Qu'à cela ne tienne. Le premier utilise une disposition du contrat liant l'autre à de tierces personnes pour le contraindre à faire le beau à l'antenne. L'obliger à s'humilier en somme, puisque cette histoire profite d'abord au journaliste qui hausse sa cote, conserve son émission, et donne à entendre que l'autre a besoin de lui, alors que c'est l'inverse.) Bref les deux acteurs étaient sur le plateau, ils parlent du film cinq minutes, il y a une pause publicitaire. Quand on revient à l'émission, la fille a disparu, un nouvel invité est assis à la gauche du comédien. Ce dernier demande à l'animateur pourquoi sa partenaire cède sa place et non pas lui. Il lui est répondu qu'on manque de fauteuils. Mercredi, durant le cocktail, Octave croise l'animateur qui lui conte l'anecdote, en jurant de ne plus jamais recevoir cet acteur. Comme il connaît tous les animateurs de télévision, il entend les prévenir contre un invité aussi fâcheux. Octave est persuadé qu'on ne le reverra pas de sitôt. À moins qu'il ne devienne une *star* de première valeur.

« Mais sans le soutien des médias il faudrait qu'il soit de toute première force. » J'ai mon idée faite. C'est assez de ruser avec la police, avec l'Immigration, Octave et le consul, je m'en tiendrai au plan initial.

Après le repas, Octave m'a raccompagnée en taxi. Devant le Printania, il règle le chauffeur, nous descendons tous deux sur le trottoir, la voiture s'éloigne. Sans geste équivoque, il me salue courtoisement, puis fait signe à un deuxième taxi. Il est question que nous allions ensemble au cinéma un de ces soirs, je n'ai rien promis.

Ce matin, il n'était pas 8 heures, on frappe à ma chambre, j'ouvre, l'hôtelier me remet un immense bouquet de glaïeuls. De la part de « Monsieur Octave J. Hamilton ». Où croit-il que je vais fourrer ça, dans mon verre à dents ?

Programme des prochains jours. 1) Me présenter au syndicat des musiciens. Je tiens à m'inscrire, du moins à entreprendre les démarches en ce sens. J'y suis allée hier midi, c'était fermé. Même s'il est indispensable que j'aie un permis de séjour avant, il vaut mieux agir comme j'ai dit à Kowalski que je ferais. Ça brouillera les pistes, car il ne laisse aucun doute qu'on me suit, je n'ai pas revu le type de mercredi, celui qui est entré dans la pharmacie après moi, il est même possible qu'il ne me filait pas, cela ne prouve rien. Je serais sotte de croire qu'on ne me surveille pas du tout, ne serait-ce que pour la forme, ça tombe sous le sens. 2) Rappeler Fisher. Puisqu'on l'a désigné pour m'assister, je ne dois pas me méfier de lui, ou plutôt si, il faut que je me tienne sur mes gardes au contraire, mais ne pas donner l'impression que je l'évite, ça non. J'y pense. Les reporters qui devaient faire mon siège ne se sont jamais présentés. Octave aura voulu m'intimider.

À mon avis ils ne savent sur quel pied danser avec une Chinoise, je suis un ovni pour ces gens-là. Tant que l'administration n'aura pas décidé de mon sort, je peux dormir tranquille, ils ne se pointeront pas. 3) Revoir Hamilton. J'hésite. Rien ne presse. Son fameux article paraît demain. Attendons voir.

23 H 45 — Lecture des journaux avant d'éteindre. À la rubrique Hypocrisie patente et colossale, je vois que le gouvernement prendra demain de nouvelles mesures coercitives contre les compagnies de tabac. Qui doute encore que ces tentatives visant à jeter le blâme sur l'industrie soient autre chose que des manœuvres de diversion. D'où viennent les ordres. Qui délivre les permis. Imagine-t-on qu'un État ait autorisé la vente d'un produit de consommation courante durant deux siècles sans en vérifier la toxicité ? Personne n'a attendu la publication d'études orientées par un cartel de fanatiques pour comprendre que le tabac attaque les poumons du fumeur, et de lui seul. Alors quoi. Les compagnies savaient que la cigarette est préjudiciable à la santé ? La belle affaire. Les autorités le savaient tout autant. On n'aurait pas à chercher une heure dans les archives du ministère de la Santé pour découvrir que les hauts fonctionnaires savent depuis toujours que le tabac est nuisible, puis pour démontrer que les gouvernements en autorisent la vente en toute connaissance de cause. On se dérobe, on désigne un tiers coupable des affaires susceptibles de provoquer notre chute, tous les moyens sont bons pour couvrir le ministre, il faut blanchir les honorables, parce que si telle cour plus ou moins suprême tenait les

représentants du peuple pour responsables de la mort de cent mille vieillards par année, qu'adviendrait-il. Les prisons, que dis-je les prisons, les pénitenciers, les bagnes seraient remplis de députés. Et puis si ces campagnes contre le tabac étaient orchestrées par des mouvements de gauche, comme ils le prétendent tous, elles auraient fait long feu, c'est moi qui vous le dis.

Ce n'est pas une plaisanterie que le lavage de cerveau. Hollywood décrète que Julia Roberts est la nouvelle Garbo. Cette semaine, Londres et Paris la nomment respectivement *lady* Roberts et chevalier des arts et des lettres. Bon, il est minuit, extinction des feux.

14 MARS. 5 H 30 — Coup de cafard. C'est curieux, ça ne m'arrive jamais au réveil. Bientôt une semaine que je suis là. Étrange ce dégoût de soi qui vous prend au saut du lit, alors qu'on n'a rien à se reprocher. L'enthousiasme, l'entrain, la bonne humeur. C'est bien joli la bonne humeur. On s'applique à l'entretenir, à l'offrir aux autres comme une politesse, on y parvient quelques jours, soudain c'est parti. Les vieilles blessures s'ouvrent à nouveau toutes seules, déjà elles sont béantes, un trou dans la poitrine où l'air s'engouffre en pure perte, sans jamais gagner le fond. Parce qu'il n'y a pas de fond. Une impression de noyade (les enfants croient que la noyade est la plus douce des morts), un vertige me pousse au bord du gouffre, qui donne envie de vomir. On retrouve sa vieille douleur, la douleur primitive, intacte, celle qu'on croyait résorbée, réduite à rien ou pas grand chose. Méprise. Elle est là comme au premier jour, le dégoût remonte des profondeurs, dégoût de soi, comme si ma mère avait eu raison me donner à l'orphelinat. Raison, oui, parce que c'était moi et parce que c'est moi qui ai tort. Je voudrais

être capable de vomir pour cracher la douleur, peine perdue, la douleur et moi sommes une seule et même plaie. On se recompose, on rassemble les morceaux tant bien que mal, ils tiennent ensemble un certain temps, au moindre cahot tout se déchire encore, tout se déglingue, on se trouve face au même gouffre avec une sale envie de se jeter dedans. Pourquoi ce rejet. Vingt ans que j'y songe, vingt ans que je cherche à comprendre, autant d'années à me faire souffrir – surtout qu'il n'y paraisse rien ! – et à me le reprocher. Il y aurait un motif encore, une bonne raison de se haïr. Comment dit-on déjà ? « Il faut haïr son prochain comme soi-même. » Ça pourrait faire du bien. Ça nettoie. Mais quand il n'y a pas de raison – c'est comme pour Chen – quand on ne sait pas s'il en existe une seule qui vaille, c'est sur soi qu'on crache, soi-même qu'on veut vomir et le cœur manque. D'où me vient ce dégoût qui monte ce matin, qu'est-ce qui réveille la douleur et brandit devant moi le spectre du rejet. Celle qui ne se donne pas les moyens de sourire, on s'en détourne. On la méprise même un peu. Oh, je ne suis pas en humeur de moqueries, ça non. Et ces rapports que je vous envoie, une fois reçus, qu'est-ce que vous en faites ? Depuis une semaine, j'ai le sentiment de vivre des trucs pour vous les écrire, uniquement pour ça, l'impression de voir les gens pour vous raconter ce qu'ils sont, ce qu'ils m'ont dit, comment ils raisonnent. À la limite je provoquerais les événements pour vous en faire le récit, c'est quand même fou, ça ne va pas sans inquiétude. Allez, ça ne va pas sans angoisse, le mot est lâché.

Pourquoi. Je ne sais pas ce que vous attendez de moi. Envoie-nous des rapports. Le moindre élément, ou ce qui te semble un détail, peut être de première importance. N'en néglige aucun. Où voulez-vous que j'aille avec ça. Le moindre élément. La moindre idée plutôt, je n'ai pas la moindre idée de ce qu'il faut écrire pour vous renseigner convenablement. Les petites observations que j'ajoute sont-elles de quelque profit pour vous. Est-il possible que mes déductions, mes hypothèses, soient essentielles. Comment savoir. Comment voulez vous que je le sache – vous ne répondez pas. Il y a plus grave. Vous ne répondrez pas. J'imagine de petites mains, là-bas dans nos bureaux de Shanghai, elles soulignent au marqueur des passages. Lesquels. Les plus utiles ou ceux qui m'incriminent ? J'ai des consignes, vrai, vous m'en avez donné, mais de nouvelles instructions pour rectifier le tir, des directives qui me permettraient d'orienter les démarches dans tel sens plutôt qu'un autre – nenni. Rien du tout. Bien sûr je savais que nous procéderions ainsi et qu'il ne peut en être autrement, j'ai suivi la formation qu'il faut, mais je n'ai jamais su comment les autres procédaient dans les mêmes circonstances. On ne m'en a rien dit. D'accord. Chaque circonstance est unique et face à chacune d'elles tout l'espionnage est à réinventer. Compris. Pourtant il m'arrive de croire que c'est justement ça que vous souhaitez, qu'aucun d'entre nous ne sache rien de la méthode employée par les autres en mission, que nous en soyons réduits à créer une forme de rapport fidèle à notre image et à elle seule. Lorsque je me prends à penser cela, je vous trouve astucieux, tordus mais astucieux, je l'écris sans aigreur. Sans ironie. Ne sachant rien de vos attentes, rien de précis en tout cas, mais soucieuse de vous renseigner, je ne distingue plus le tiers du quart, je raconte ce que je sens, comme je le sens, alors je suis dans le vrai. (Au moins vous ne me blâmerez pas d'avoir été succincte.) Et quand j'en suis là de mes réflexions, il me vient parfois l'idée diabolique que vous nous commandez ces rapports-là pour mesurer le temps qu'on leur consacre. Pour voir si le temps de remplir nos activités, ajouté à celui qu'il faut pour en rendre compte totalisent ensemble vingt-quatre heures. Si jamais c'est là votre dessein, eh bien, je n'en concevrai aucune amertume, parole, j'irai jusqu'au bout, je vous remercierai même, car au fil des jours, à mesure qu'ils se succèdent, mon plaisir – angoissé certes mais plaisir quand même – il augmente, le croirez-vous, et souvent dans la rue je me trouve impatiente de rentrer pour vous dire.

Mais à quoi bon. On rencontre une amie qu'on n'a pas vue depuis des années, elle évoque une phrase qu'on avait formulée à l'époque en sa présence, une réflexion qui l'a marquée mais dont on ne garde aucun souvenir. Elle a beau rappeler le contexte, décrire les circonstances dans lesquelles cette phrase nous était venue, rien n'y fait. Le souvenir de cette journée en revanche éveille une tout autre image, qu'on n'a jamais consignée par écrit mais qui reste vive et nette dans la mémoire, comme une humiliation. Se pourrait-il qu'on note les choses pour mieux les oublier, souvent je me le demande. Je vous adresse ces rapports comme on lance des messages à la mer, ça c'est certain, mais je ne retiens d'eux qu'un vague souvenir. La mémoire soustrait au script les éléments qu'elle se réserve, voilà. Toute seule, lorsque je me remémore les événements des derniers jours, certaines images précises remontent, alors je me rends compte que je ne vous en ai rien dit, non que j'aie dissimulé quoi que ce soit, simplement je les ai gardées par-devers moi et si jamais, après mon retour, j'ai le loisir de relire ces rapports, je suis sûre d'y trouver des pensées qui m'auront totalement quitté l'esprit. On dit que l'essentiel est ailleurs, derrière, entre les lignes. Franchement. Je prendrais le contre-pied de ce que je viens d'écrire, je retournerais mes phrases comme un gant, serais-je plus sûre, et plus proche surtout, du plaisir qui est le mien à vous dire les choses à ma façon, je ne le pense pas. Jamais je ne me sens guillerette et d'équerre avec moi-même comme au moment où la formule se profile et que les petites lettres courent faciles sur l'écran bleu de cette machine.

10 H — C'était quand même raide. Hier j'appelle Hamilton pour savoir combien d'unités me rapportera son article. Pas un kopeck. Je ne comprends pas, je lui laisse entendre que c'est inconcevable. Non, l'usage le veut ainsi On ne rémunère jamais ceux qu'on interviewe. Je ne saisis toujours pas, il m'explique que tout le monde est enchanté de se voir en première page du cahier culturel, que je devrais sauter de joie, un article de cette eau procure une publicité considérable, riche en retombées de toute nature, il pensait s'en tirer comme ça. Holà, que je lui réponds, je n'avais rien demandé, c'est vous qui désiriez un entretien, je n'ai pas couru après. Il paraît que ça ne se fait pas, il paraît que Hamilton aurait des ennuis énormes s'il me filait de l'argent, que l'objectivité de sa profession commande la plus grande réserve à cet égard. L'objectivité de sa profession, quoi encore, il ne donnerait rien et demeurerait libre de se foutre de moi sur cinq colonnes. Pas question. Pour avoir le droit, pour conserver le droit de critiquer quelqu'un, encore faut-il ne rien lui devoir. Vous n'y êtes pas du tout, qu'il me dit, ce serait le monde à l'envers, on ne rétribue pas les gens quand on fait leur réclame. Les constructeurs d'autos, les chaînes de manufacturiers paient très cher pour annoncer dans nos pages, un chanteur paie très cher lui aussi pour indiquer l'heure et le jour de son spectacle, quand j'écris un papier pour le présenter, je fais son bonheur, il

me remercie durant des années. À cet instant l'expression journaliste de marché m'a traversé l'esprit.

Cela ne me semblait toujours pas régulier, je n'ai pas manqué de le lui dire. Là-dessus, le ton monte. Il m'objecte que les droits d'auteur ne sont pas faits pour les chiens, c'est lui qui signe cet article, grâce à lui je peux devenir une vedette de premier plan. Droits d'auteur, il y a quand même des limites, un peintre est maître de son tableau. Ça ne le dispense pas de rémunérer son modèle. Il me reproche de tenir des comptes d'apothicaire. Du tout. Mon juste dû. Mais vous n'y pensez pas, ça coûterait les yeux de la tête, aucun journal ne peut assumer ces frais-là. Écoutez, vous vous proposez d'écrire un article sur mon compte, pas une seconde, moi, je n'ai songé à m'exhiber dans votre journal, je ne le connais pas votre journal, je ne l'ai jamais lu, vous insistez, vous jouez sur les mots, vous me demandez si je veux bien vous rencontrer. Je ne veux pas, je ne tiens pas à vous rencontrer, mais si ça peut vous faire plaisir, je consens à vous accorder une soirée. Nous ne parlons pas de cachet, ça va de soi. Vous êtes payé pour ce que vous faites, il est normal que vous me dédommagiez pour ma peine. Mais non, mais non, il me répète que ce serait le monde à l'envers. Bref j'ai tenu bon, nous ne nous sommes pas fâchés, mais je me suis défendue. Un pigiste gagne entre deux cent cinquante et trois cents unités pour rédiger un article de ce genre, soit pour transcrire une interview, Hamilton se résigne à m'en donner cent cinquante de sa poche, sous prétexte que je ne connaissais pas la coutume. Il me versera cette somme en espèces, à condition que je ne parle de cela à personne. « Faut surtout pas que ça se sache, vous m'entendez. » Je veux bien me taire, on a tout de même sa dignité. Si Hamilton n'avait pas cédé, j'aurais eu le sentiment de me salir, je crois, de me déshonorer. Pour pas un rond ? Pour voir ma photo dans son canard ? Il divague. À vingt-quatre ans, je n'ai pas perdu tout amour-propre. Pas encore.

11 H — Consternation. L'article ne figure pas juste en couverture du cahier culturel. Il occupe carrément toute cette page. Je suis atterrée. À droite, du haut jusqu'en bas, une immense photo illustre le texte, celle-là même que nous avons reproduite sur notre premier album, sinon que le graphiste, ici, a grisé la silhouette des autres, Hua comprise, et conservé la couleur pour moi seule. Je ne peux plus sortir comme ça. Il me faut des lunettes, une moustache. L'impression de subir un examen aux rayons X devant la ville entière. Je répugne à vous transcrire la chose. Mais voilà. Vous me le reprocheriez, je m'en tiendrai donc aux passages essentiels, si tant est que j'en trouve un seul. « Mardi soir, Yi Ming, une Chinoise de vingt-deux ans, faisait une entrée fracassante dans notre pays en demandant l'asile politique à l'issue d'un concert présenté dans le cadre du FIRF. Notre collègue O. Hamilton a rencontré la dissidente pour échanger. Portrait. Nous (l'article débute par trente lignes sur le temps qu'il fait depuis une semaine, je commence au deuxième paragraphe) nous étions donné rendez-vous au restaurant japonais Elina & Reiko, excellente cuisine soit dit en passant, de la rue du Museum of Modem Art. Je m'y suis présenté à 7 heures pile, la jeune Asiatique m'y attendait déjà. (N'en croyez rien, nous étions encore au cocktail une heure et demie après, nous sommes entrés ensemble dans le restaurant.) Une toute petite bonne femme, 1 m 65 tout au plus, cheveux non pas rouges ni verts mais noirs, nature, mi-longs, avec une frange sur le front, une bouille un rien espiègle et un regard franc, la

tête légèrement inclinée sur le côté, un regard qui vous sonde, avec cet air impénétrable des Orientaux. Souvent, en répondant à nos questions, son sourcil gauche se soulève, ce qui donne à son visage une expression de jeune fille, sinon rangée, du moins ordonnée, qui sait où elle va, un air un peu frondeur aussi, le regard de celle qui n'arrive pas à obtenir satisfaction. Elle portait un *pull* bleu de laine longue et une jupe de velours idéalement courte comme les aime votre serviteur (ici, cinq lignes impertinentes sur les mystères de l'Orient, je coupe). Yi Ming m'attendait donc, assise à sa table, en fumant une Pall-Mall extra-longue – elle a une manière de tenir sa cigarette entre les dents qui est proprement irrésistible – et en feuilletant distraitement l'édition du soir du quotidien préféré de nos lecteurs. Car cette native de Shanghai, à peine sortie de l'adolescence, lit et parle couramment notre langue, ce qui devrait disposer les fonctionnaires de l'immigration en sa faveur. Cette langue, elle l'a apprise à l'orphelinat, où ses parents l'ont abandonnée deux ans après sa naissance. De fil en aiguille, elle y a également appris la musique, avant de s'orienter résolument vers le rock et de former, en 1997, Dazibao, avec trois autres comparses, Hua Ju (la Madonna des bords du fleuve Bleu), Chen Tao et Zhang Tsi. En deux ans le groupe s'est hissé au sommet des *charts,* grâce notamment à son *single* « *Get Up and Dance Free* », une perle du meilleur orient, un rock vif, carré, sans bavure, au milieu duquel Yi signe un solo huileux à souhait avec de longues envolées dans l'aigu, de profondes retombées dans les graves, un *single* qui, depuis sa sortie, s'est vendu à dix-huit millions d'exemplaires, ce n'est pas une faute d'impression, il s'agit bien de dix-huit millions d'exemplaires, comme quoi la surpopulation n'a pas que des inconvénients. Émeute et petites culottes. L'an dernier, au grand auditorium de Shanghai, un concert a tourné au vinaigre. Dans le feu de l'action, la pétulante Hua Ju, vedette du groupe, retire et jette son soutien gorge dans la salle, en ordonnant aux spectatrices de faire de même, la police, qui ne prise guère la bagatelle, fait alors évacuer les lieux brutalement, on ignore le nombre de morts, mais le lendemain on ne dénombrait pas moins de cinq mille petites culottes laissées en souvenir sur les banquettes de l'Auditorium. Après une nuit passée en garde à vue et après avoir payé une amende de plusieurs milliers de yuans, le groupe a recouvré la liberté au petit matin. Une insertion difficile. Yi Ming espère que nos dirigeants lui donneront l'autorisation de s'installer chez nous, où elle désire poursuivre sa carrière. Mais pour quelle raison une artiste adulée quitte-t-elle un pays qui la couvre de lauriers ? « En Chine, les rockers évitent plus ou moins consciemment d'aborder certaines questions relatives aux problèmes sociaux, à la politique internationale ou à l'exploitation des femmes dans les manufactures, je pense que ce sera plus facile de le faire ici. – Vous croyez que les femmes sont exploitées dans les usines ici ? – Je ne sais pas. Je verrai. – Mais pour une guitariste, quelle différence ça fait ? – C'est moi qui écrivais les chansons. Paroles et musique. – Et vous ne touchiez pas à ces sujets-là ? – la compagnie de disques prétend que les stations de radio ne diffuseront jamais des textes de ce genre. Or notre public est formé d'ouvrières à soixante pour cent. »

Revenons à votre célébrité. Vous ne redoutez pas de vous retrouver à la case départ ? Rien ne prouve que vous deviendrez une *star* ici ? « Le travail ne m'effraie pas. De toute manière ce n'est pas tant la célébrité qui m'intéresse, que la possibilité d'exprimer les choses qui me tiennent à cœur. Vous dites que je suis célèbre, en vérité c'est le groupe qui l'est. Hua Ju aussi. Pas les trois autres. Alors, se retrouver anonyme ici ou en Chine, ça revient au même. »

« Eh bien nous souhaitons de tout cœur que cette adorable enfant restera parmi nous et si des groupes sont à la recherche d'une guitariste, vous ne serez pas déçus, elle a un sacré abattage, la petite Orientale. O. H. »

Pas un mot sur les chanteuses opiomanes, c'est toujours ça de [...]* et encore hier, l'hôtelier me faisait des misères pour une serviette, je n'avais qu'un vulgaire torchon à vaisselle pour m'essuyer, je m'en plaignais. Je lui ai offert cent grammes de tabac gris bien frais. Ce matin je trouve accrochée à ma porte une immense serviette éponge blanche, un drap de bain pour dire vrai, rugueux à souhait. Un ravissement. J'ouvre la fenêtre, immédiatement je la referme, pluie et grésil. Pluie qui se change en neige, retourne à l'état de pluie, gèle au sol, tout s'accumule, les automobilistes éclaboussent hardiment les piétons. C'est samedi, aucune démarche ne presse pour le moment, j'attends que Tong soit bien accroché, s'il ne s'est pas manifesté lundi – mardi au plus tard j'interviens comme il est convenu.

* Transmission interrompue une nouvelle fois. NdC.

Je feuilletais ce même cahier culturel, je parcourais les notices nécrologiques, tiens donc. Le syndicat des musiciens, inopinément fermé jeudi dernier, était plus ou moins dirigé jusqu'à ce jour par le propriétaire d'une maison de disques, la maison R***, je veux dire que cet homme y portait le titre de directeur, mais sa charge se résumait à siéger une fois l'an au conseil d'administration. Également diffuseur, distributeur, critique dans une revue populaire, conseiller du ministre de la Culture en matière de musique classique et contemporaine, il était lui-même compositeur, président du comité consultatif pour l'octroi de subventions aux jeunes artistes et membre de l'académie nationale de musique, laquelle décerne chaque année le grand prix de l'ordre des compositeurs. Tout comme chez nous quoi. En qualité de membre honoraire du syndicat, il n'y exerçait officiellement aucun pouvoir réel, à ceci près que pas un interprète au cours des vingt-cinq dernières années, pas le plus modeste hautboïste ne s'est plaint de la maison de disques R***. Un record. Ce n'est pas tout (j'attends un appel d'Octave, je poursuis ma lecture). Ce même homme, victime d'un « accident cardio-vasculaire » mercredi soir, signait depuis des décennies une certaine méthode d'apprentissage du solfège, cours obligatoire à l'école primaire. Il y a trente ans, l'ambassade soviétique avait protesté, alléguant que cette méthode était identique, note pour note, à celle de Chostakovitch. Étant entendu que les Russes n'ont jamais inventé que des calomnies, l'affaire fut étouffée, laissant le champ libre à l'académicien local. Après un rapide calcul, j'estime qu'à raison de cinq unités par cahier d'exercices, l'auteur a dû empocher des dividendes de l'ordre de cent mille unités par année, soit près de deux millions d'unités en vingt ans, ce qui reste appréciable, même en yuans. Le rédacteur de la notice conclut l'éloge funèbre en soulignant que la « patrie perdait cette semaine un génialissime sujet, grand défenseur des arts les plus nobles ») – le téléphone sonne.

> Notre agent se disperse, capitaine. Ses rapports s'atomisent en digressions que j'ai raison de croire inutiles. Je n'en dénombre pas moins de vingt sur trente feuillets. Aussi cette tâche, qui devait m'occuper une heure par jour, absorbe le plus clair de mon temps. J'en profite pour signaler que Qiu Ang ne dit pas un mot sur ses activités du vendredi 13 mars. J'estime qu'il y a là quinze heures entières sur lesquelles nous ne savons rien. Ne devrais-je pas lui adresser une note brève pour lui demander de faire court et d'aller à l'essentiel ? NdC.

Je suis d'avis que nous laissions à Qiu Ang la liberté de rédiger ses rapports comme elle le désire. Hormis le risque qu'il y aurait à entrer en contact avec elle, il est préférable que nos agents prennent seuls les initiatives qu'ils jugent nécessaires. Si, comme le suggère notre diligent copiste, nous lui envoyions une « note », elle pourrait attendre nos directives avant d'agir, compromettant ainsi toute l'opération. Du moment qu'elle suit les instructions que nous lui avons données avant son départ, il n'y a pas lieu de la rappeler à l'ordre, et si elle estime que ses activités, tel jour, ne méritent aucun commentaire, accordons-lui le bénéfice du doute.

Capitaine Weng.

12 H 10 — Jeudi après-midi, après avoir trouvé porte close au syndicat, j'errais sur les trottoirs assez dépitée, je ne savais que faire, ayant prévu de passer au moins deux heures dans les bureaux de ce syndicat pour me familiariser avec les rouages, il bruinait, je ne voulais pas rentrer au Printania, j'hésitais, je craignais de précipiter les choses en allant repérer tout de suite le café où Tong a ses habitudes, c'était douteux, il valait mieux, me disais-je, attendre la parution de ce maudit article, bref je marchais droit devant moi, au hasard des rues, en m'assurant qu'on ne me filait pas (à ce propos, je n'ai toujours pas revu le type de la pharmacie, je me serai imaginé des choses), autour de moi les immeubles suintaient l'humeur maussade des sales journées de grésil, une fillette vient à ma rencontre, six, sept ans

tout au plus, elle m'aborde, elle s'adresse à moi en vietnamien. Je lui explique que je ne connais pas le vietnamien, elle était perdue. Elle avait accompagné sa classe en visite au Centre des nouvelles technologies, à la sortie, personne, plus d'autobus jaune. Au lieu de revenir sur ses pas, elle s'était aventurée au petit bonheur dans les rues animées du secteur commercial. Elle connaissait le nom de son école, mais comme je n'ai guère quitté le centre de la ville encore, j'étais en peine de la ramener là-bas. Je lui propose de la conduire à la police et nous sommes parties ensemble, dans la gadoue, à la recherche d'un commissariat. Sous la bruine, elle me donnait la main, une main minuscule, pas moite du tout, douce comme du satin et qu'elle réchauffait dans la mienne. De suite j'ai senti que cette petite s'en remettait à moi en toute ingénuité. Elle sait probablement qu'on ne se fie pas aux étrangers, mais elle m'avait crue Vietnamienne, ça lui suffisait pour m'accorder sa confiance pleine et entière. Mine de rien, nous avons marché près d'une heure toutes les deux, je devais tourner en rond sans m'en rendre compte, et pas un instant je n'ai décelé chez elle un semblant d'inquiétude ou de réticence. Partout cocos, lapins, Clinton en chocolat, dans les restaurants, les pharmacies, les marchands de vélos (tout à l'heure, à la banque, les caissières portaient sur la tête des oreilles de lapin roses, personne ne s'en amusait, pas même les enfants, peu nombreux dans les banques). À un carrefour, une marchande à la sauvette vendait des crêpes, j'en ai offert une à la petite, qui l'a dévorée proprement, sans lâcher ma main. Après, pour me remercier j'imagine, elle m'a chanté une comptine, une histoire de souris verte. Cette enfant est née ici, sa mère et ses tantes ont quitté Saïgon en 1970, elle parle couramment le vietnamien, mais bien sûr ne s'est jamais rendue là-bas. Elle bavardait comme si nous étions en promenade, elle m'a demandé de lui décrire ma ville, je lui ai parlé de Shanghai, un peu de Nankin, ça l'a fait rêver. Faut croire. Une fois arrivées au poste, j'expose la situation à l'agent de garde, il me demande mes papiers que par chance j'avais sur moi. Il ne me restait plus qu'à partir, mais je ne voulais pas laisser ma protégée comme ça. Le flic téléphone et se propose de ramener la fillette en voiture, l'école étant située à l'autre bout de la ville. Dehors, avant de monter dans l'auto, la petite se met à courir vers moi, les mains tendues. Je me suis accroupie pour la recevoir dans mes bras. Elle enfouissait son visage au creux de mon cou, je l'ai embrassée, elle sentait la confiture d'abricots, puis, sans faire de manières, elle est retournée vers le flic, qui nous observait à la dérobée. J'étais plus décontenancée que devant la porte close du syndicat, je ne savais si je devais demander son nom, son adresse ou quoi, je redoutais bêtement que ça n'éveille des soupçons, je n'ai pas osé. Les mains au fond des poches de ma veste, j'ai fait demi-tour. Il m'a fallu deux heures pour retrouver le Printania.

Ah, j'oubliais. Hier j'appelle Fisher* comme j'entendais le faire (toujours aussi ganache, mais prévenant), je l'informe qu'un article paraîtra demain, c'est-à-dire aujourd'hui, il ne sourcille pas, pour peu qu'on puisse juger de ça au téléphone. Il ne me reproche pas non plus, ni même à mots couverts, d'avoir agi sans son aval, il se contente de me signaler que les services de l'Immigration ne lui ont pas encore fait signe. Ça ne l'inquiète absolument pas, il est persuadé qu'on nous appellera lundi. Comment peut-il être sûr de son fait. On l'aura prévenu ou, plus simplement, il connaît la boîte, de toute manière j'ai promis de le rappeler lundi avant midi. Voilà qui me laisse deux journées entières, je sortirais volontiers s'il cessait de neiger, mais le ciel ne promet rien de bon, je garde la chambre.

* Ce A. W. Fisher fut candidat du Parti socialiste aux élections de 1982. Il ne s'est jamais représenté. Il n'y a aucun député socialiste là-bas. Depuis, et chaque année, les fonctionnaires décortiquent sa déclaration d'impôts sur le revenu. Plus souvent qu'à son tour, il est nommé d'office par le ministère de l'Immigration pour défendre des causes comme celle de notre agent, causes qui ne lui rapportent rien, ou trois fois rien. NdC.

16 H — Octave ne m'avait pas menti, je n'arrête pas de répondre au téléphone depuis tout à l'heure. Oh, ça n'a pas traîné. Un article en première page, dix secondes aux infos, les reporters ne sont pas longs à retrouver votre piste. Hamilton a dû les aiguiller, je ne vois pas d'autre explication, en tout cas, ça y est. Chacun réclame son entretien, la radio, les magazines de rock, même les revues féminines. Figurez-vous que l'une d'elles m'offrait à l'instant de présenter la collection de je ne sais quel couturier. Non pas de la commenter, de la présenter, on ne doute de rien. Que je joue les *top models,* avec séances de maquillage, séances de pose, au moins quatre heures de boulot et trois mille unités à la clef. Ça demande réflexion. Enfin, ça demanderait que j'y réfléchisse s'il pouvait en être question, ce qui n'est pas le cas. Trois mille billets. On est loin des cent misérables unités du très pingre Hamilton. Cent cinquante unités pour un article, contre trois mille pour douze photos, ce n'est pas rien. Il est vrai que de se déguiser en poupée gonflable exige réparation, mais il y a mieux. On ne me proposait pas de voir ladite collection avant de m'engager. J'acceptais d'abord, puis je passais directement au salon d'habillage.

Parce qu'il est inimaginable qu'on refuse une offre pareille, les modèles de monsieur X, pas une fille qui ne se prostituerait pour les porter. J'aurais donné mon accord, on prenait les photos lundi matin, la revue était en kiosque jeudi et je touchais un chèque dès la parution. Si je m'attendais à cela. Je me suis fait violence. Non seulement il y a ce rendez-vous lundi avec Fisher, mais ce n'est pas le moment de déconner en travaillant au noir. J'ai répondu que l'État, très généreux, me versait une aide substantielle pour que je ne cède pas à la tentation, que je serai enchantée de reconsidérer cela lorsque ma situation sera régularisée, si elle l'est un jour. Ainsi je décline gentiment toutes les propositions, y compris les interviews. Inutile d'en faire trop. Inutile et hasardeux. Mais comment ces gens peuvent-ils croire qu'une réfugiée sans papiers a le droit de travailler. N'ont-ils aucune connaissance des lois. À moins que ce ne soit de la provocation. Kowalski me met à l'épreuve. Trois mille unités, on y songe à deux fois. Non, ce serait quand même énorme. Le fond de ma pensée ? Ils sont stupéfaits que j'aie choisi de m'établir chez eux. Même si la Chine est au-dessous de tout, même si le régime communiste est une calamité, on ne comprend pas, point. Tant d'autres pays, tant de climats plus enviables, quelle idée d'aboutir ici, voilà le raisonnement. Le fait est que les gens rient très peu, beaucoup moins qu'à Shanghai en tout cas, ceux que je croise dans les rues, parole, de vraies gueules de pénitents. Les réfugiés qui ont le choix ne s'attardent pas du reste. J'ai lu quelque chose à ce propos, qu'est-ce que c'était déjà, Soljenitsyne, oui, Soljenitsyne cherchait une terre d'accueil. Tous les Occidentaux lui faisaient un pont d'or. Il devait s'y connaître pourtant, la Russie, je n'ai pas vu, *a priori* on sait des lieux plus souriants, et tant qu'à faire, autant voir du pays. Son avion atterrit dans la région. Demi-tour immédiat. Encore un appel, assez, je vais me balader, le soir tombe.

15 MARS. 9 H — Nous avons vu un film, Octave et moi, résolument atypique, à mi-chemin entre le documentaire et la fiction. Il y avait un scénario, les acteurs jouaient, se donnaient la réplique, c'était clair, mais de loin en loin des rebondissements inopinés orientaient l'action dans un tout autre sens, laissant le public sur la touche et en état d'apesanteur, j'ai adoré ça. Les comédiens aussi, je l'ai remarqué, le cinéaste ayant conservé au montage de longues plages silencieuses afin qu'on ressente leur surprise, égale à la mienne. À un moment donné le père, interprété par le réalisateur, explique à son fils de quatre ou cinq ans le phénomène de la mort, le fait que nous sommes condamnés à mort, « moi, ta mère, toi-même ». L'enfant était juste assez grand pour comprendre, mais trop jeune encore pour le savoir déjà, pour en avoir eu conscience, j'entends. L'expression sur son visage à cet instant, comment la décrire, ni de l'effroi ni de l'angoisse, une espèce de recueillement – grave, réfléchi – la certitude que l'adulte lui confiait un secret dont il ne savait que penser. Le gamin feignait dans un premier temps de ne pas saisir, sans doute pour inviter l'autre à en dire plus, il avait le sentiment visible qu'on l'initiait à un savoir considérable, mais nuisible, et si personnel qu'on n'en parle qu'à voix basse. Je suivais le fil de sa pensée, je m'interrogeais. Est-ce un mal qu'on l'instruise de ces choses ? Et du moment qu'on dévoile ça aux enfants, que peut-on leur cacher ? J'en parlais avec Octave après la séance. Lui, comme moi, ne garde aucun souvenir

du jour où on l'a informé de la mort. Nous en avons déduit que chacun s'empresse de l'oublier. D'oublier le jour, les circonstances, parce que la notion, elle, s'incruste, l'esprit la refuse mais l'intègre dans le même mouvement. On dit des enfants qu'ils ne conçoivent pas la mort. Lourde méprise. Ils sentent, ils pressentent ce qui est la vérité. Même s'ils se persuadent qu'on les protégera quoi qu'il advienne, ils savent que sur certaines choses on ne les trompe pas.

Deux ou trois scènes de cette force confèrent au film un tel accent d'authenticité que je suis sortie de la salle dans un état d'excitation presque anormal, très sensitif, j'aurais bondi de joie ou de colère sous n'importe quel prétexte. Une envie à la fois de rire et de pleurer, rire de ma sensiblerie, pleurer sur moi. J'ai profité de ces dispositions pour en découdre avec Octave. Ce mélange du vrai et du faux le gêne terriblement, moi pas du tout. Le cinéaste ignorait comment le môme allait réagir mais, à cette exception près, la scène ne laissait rien au hasard. D'abord le gamin était assez expressif pour que nous puissions lire les sentiments sur son visage. Son père avait choisi avec soin les mots à employer le moment venu, des mots aussi justes que possible, mais qui devaient porter, heurter l'imagination de l'enfant. Octave voit là trop de stratégie, trop de manipulation, ça le hérisse, il estime que ça dénature l'objet du film, je ne suis pas de son avis. Parce que le cinéma dans son ensemble est beaucoup moins fictif qu'on veut nous le faire croire. C'est mon opinion, celle-là même que j'exposais à Octave. Je n'en changerai pas. On prétend, Hamilton le premier, que les spectateurs veulent qu'on leur conte des histoires et rien d'autre, on prétend qu'ils se foutent de savoir comment les cinéastes procèdent. On joue sur les mots. L'intrigue a son importance, c'est certain, puisqu'elle crée les conditions de voir en toute impunité. L'intrigue est le prétexte avouable. Ce qui intéresse le public, ce sont, et bien davantage que l'intrigue, les éléments capables de satisfaire sa curiosité. Un spectateur ne renonce jamais à sa passion, il s'occupe à l'entretenir, il ne suit plus les péripéties depuis belle lurette, il en parle comme ça en sortant de la salle pour donner le change, en vérité ce sont les brusques accès de réel qui le tiennent en haleine. On a beau dire que les acteurs jouent, qu'ils mentent, que tout ça c'est trucage et chiqué, il n'en demeure pas moins que telle actrice embrasse tel acteur. Dans ce film français, celui qui a tenu l'affiche de si longs mois à Shanghai, le type, le comédien principal, couche réellement avec Deneuve, non, Adjani plutôt. Octave allègue que c'est du cinéma, qu'ils ne baisent pas vraiment, qu'il n'y a pas d'amour donc pas de conséquence, je veux bien, mais ce gars, il la déshabille Adjani, c'est dans sa vie à lui que ça se passe, ce déshabillage, Adjani à poil dans son lit. Et c'est précisément ça que les gens viennent voir, les réactions d'Adjani quand l'autre la touche, les expressions de l'actrice, non pas celles d'une orpheline à la recherche des assassins de son père. Ils veulent voir comment elle bouge, comment elle s'habille, quelles mines elle prend, sur quel ton elle dit les choses, comment se manifeste son désir ou sa répulsion devant son partenaire. Curiosité malsaine autant qu'on voudra, la seule qui compte. Et le film est jugé bon ou mauvais dans la mesure où il permet d'assouvir cette curiosité. Le public perçoit l'envie ou la répugnance authentiques de la comédienne. Phénomène d'identification, c'est bien joli, sauf qu'on nous fait marcher, une spectatrice s'identifie à l'actrice elle-même, pas au personnage. Nous sommes restés sur nos positions, je n'ai pas dérogé à la mienne en tout cas.

11 H 10 — On se demande où les terroristes ont la tête. Ceux du Hezbollah, je l'apprends à l'instant, viennent de plastiquer le consulat US à Port-Saïd. Huit morts, dont sept Arabes, et deux terroristes hors de combat. Aberration. Gâchis. S'ils veulent piquer les Américains au vif et vraiment frapper fort, rien de plus simple, rien de moins risqué. Suffit de faire sauter, la même nuit, quatre McDo en quatre points de la planète, le tour est joué. Aucune victime, on épargne les communautés locales et grand remue-ménage à Washington. Combien de McDo dans le monde. Des dizaines, des centaines de milliers. Qui donc emmènerait ses gosses dans des restos gardés par des hommes en armes. Après les McDo, les usines de Coke. Strychnine dans les cuves, message reçu. Pourquoi se gêner, pourquoi courir le risque, bien inutile, de s'introduire en territoire ennemi. Perte de temps. Les Américains cantonnent chez tout le monde, en Laponie, au Qatar, les terroristes ont des cibles trouvées au pas de leur porte. Mais il paraît que j'ai tort. Lorsque j'ai soulevé la question devant le comité, en décembre, on m'a répondu que le droit servait la force en Amérique. Eh bien justement. Qui vise les ambassades, qui bombarde les populations civiles, pratique le terrorisme d'État, mêmes maux, mêmes méthodes. Là-dessus, le secrétaire général a exigé que je garde le silence. Je me suis tue. Je n'en pense pas moins.

Observation quelque peu séditieuse. Il ne suffit pas de se taire, il faut admettre. Je la supprime ? NdC.

Lubie sans importance. Laissez cela. Weng.

Autre chose. la chanteuse Hua Ju fait des siennes, capitaine. Pas plus tard qu'hier, de passage à Canton, elle confiait à un reporter de l'AFP que mademoiselle Ang a quitté le groupe au début du mois parce qu'elle-même s'apprêtait à faire des révélations fracassantes à propos d'un crapuleux trafic. Je note ceci sous toutes réserves, vous pensez bien, la gaillarde ne manque pas d'audace. Elle prétend que notre agent profitait de sa position au sein du groupe pour se livrer à une forme de prostitution nouveau genre. Elle affirme que mademoiselle Ang offrait, contre rémunération, les services sexuels de sa collègue à des admirateurs nantis et fanatiques. En tournée, après les concerts – et sans que Hua Ju n'en sache rien – des fils de hauts fonctionnaires et de magnats de la pègre cantonaise avaient miraculeusement accès à sa loge ou à ses appartements. La chanteuse aurait découvert le pot aux roses lors du dernier festival de rock, en cuisinant l'un des « clients » de mademoiselle Ang. Elle estime qu'à raison de mille yuans la rencontre galante, notre agent aurait empoché près de dix mille yuans depuis 1997. Loin de prêter foi à des allégations aussi perfides, j'ai tout de même cru bon de vous en informer et je joins ces renseignements au dossier dans le cas bien improbable où l'avenir donnerait raison à cette vedette. NdC.

12 H — Je veux revenir sur la discussion d'hier soir. Une prise de bec, pour dire les choses comme elles sont. Nous avions quitté le cinéma, après qu'Octave eut serré la main de trois ou quatre inconnus, on marchait sur le boulevard, la nuit était tombée, douce par exception, à peine un souffle de vent frais, presque printanier, des flocons voletaient sans toucher terre puis disparaissaient dans l'invisible, pulvérisés, la lune trouait les nuages de temps à autre, nous nous dirigions vers chez lui. Octave habite seul, au quinzième étage d'une tour de verre non loin du port. Il est assez prude dans le fond. Sous ses allures

de dandy de province, on trouve vite le petit garçon docile, nourri de doctrines calvinistes. Autrement, comment expliquer ses réticences à l'égard des salves de réel dans les œuvres de fiction. Selon lui elles mènent droit à la pornographie. La pornographie ? Parfaitement. Si on poussait votre raisonnement jusqu'au bout, qu'il dit, les réalisateurs proposeraient aux actrices de se laisser filmer à leur insu. Rien ne serait attendu comme un montage de deux heures montrant Joan Chen en vacances à la plage. Mouais. Sauf que je ne vois pas ce qu'il y aurait d'obscène là-dedans. Pour un demi-million d'unités, Joan Chen est prête à se vautrer dans les draps d'un nabot, pourquoi refuserait-elle ce cachet pour faire la même chose avec son mari. Quelle différence au bout du compte, quelle importance pour le public, puisqu'il estime déjà que les actrices lui appartiennent. Certains comédiens délicats tressailliraient deux jours, ils se souviendraient vite qu'on se doit plus à son public qu'à ses personnages. Ils affirment le contraire, personne ne les croit une minute. Suivant la logique d'Octave, il faudrait reconnaître que la réalité est obscène et la fiction convenable, on voit que ça ne colle pas. En somme le problème réside en ceci que le cinéaste tournerait à l'insu de l'actrice, je n'ai pas manqué de le lui dire. Filmer Gong Li sans qu'elle n'en sache rien, la suivre aux toilettes, ne lui verser aucune rémunération, projeter le film en salle sans son consentement, c'est une chose. Mais signer un contrat, obtenir l'autorisation de la filmer à notre guise, en quoi est-ce immoral. Mais ça ne tient pas debout, elle pisserait vraiment ! Et alors. Les mineurs respirent tout aussi vraiment la poussière d'amiante, on les dédommage pour cela, on leur verse un salaire. On achète leur intimité. À elle de refuser si ça ne lui convient pas. Mais les débutantes n'auraient pas le choix ! J'étais sidérée d'entendre un homme qui passe sa vie à traquer les bourdes du ministre et à ne conserver que les bourdes dans ses articles s'insurger contre une idée si élémentaire. À ce compte les infos diffusent de la pornographie à longueur de bulletin. Expression du condamné au moment du verdict. Angoisse des mères syriennes étendues sur le corps de leurs fils exécutés. On les rémunère ces gens-là ? On s'entend avec eux avant de les présenter à la terre entière ? Je me défoulais joliment. Elle commence où, la pornographie. Quand un boulot vous lève le cœur ? Neuf employés sur dix font un travail qui leur répugne. Qui s'en soucie. Et ceux qui légalisent cette entreprise de turpitude interdiraient à des adultes consentants de filmer leurs ébats, vrais ou faux ? Mais enfin, il y a la déontologie ! Chaque corps de métier s'engage à respecter un code déontologique ! Tu parles. Déhontologie, plutôt. D'un trait de plume on s'absout soi-même, on nie le caractère honteux de sa pratique, personne n'est dupe. Nous approchions de la tour de verre, on pressait le pas, Octave me demande soudain si je suis communiste.

J'étais curieuse de voir son appartement. La première fois que j'entre dans un intérieur nord-américain. Ce qui m'a décontenancée d'abord, c'est la ressemblance avec ceux qu'on reproduit dans les magazines de décoration. Comme à l'hôtel, les meubles, les tentures, les bibelots y ont une place assignée, c'est tellement flagrant qu'un visiteur peine à trouver la sienne. On se sent de trop. On est une menace pour le mobilier. Cela m'a surprise d'autant plus que je me trouvais chez un célibataire et chez un journaliste dont le style, à la lecture de son article, m'avait paru plus turbulent qu'autre chose. Il n' était pas question que j'aille chez Octave. Au téléphone j'avais même refusé son invitation. Après le film, nous dînerons chez moi. Sans façon. Mais bon, en sortant de la salle, il est revenu à la charge, boire un verre ou deux, je ne me suis pas braquée. Son appartement est démesuré, j'en ai fait le tour. Cinq pièces au moins, une série de couloirs, de larges baies vitrées ouvertes sur les points cardinaux, une vue d'ensemble du port et de la ville, on pourrait suivre la parabole du soleil depuis l'aube jusqu'au couchant s'il faisait beau de temps à autre. Sur les murs, des lithographies géométriques au possible dont les teintes s'accordent à la perfection à celles des fauteuils. Les bibelots, petits phoques en pierre verdâtre, s'alignent sur la cheminée à vingt centimètres les uns des autres, dans la bibliothèque, pas un livre plus haut, plus court ou moins épais que son voisin. Une revue à couverture glacée miroite sur le pouf. À la cuisine, des ustensiles impeccables, suspendus au-dessus du lave-vaisselle, étincellent comme dans une vitrine à Noël. Même quantité de pâquerettes et de tulipes dans les vases, les bouteilles d'apéritif serrées dans un petit compartiment exprès pour elles, les arachides dans un autre, les sous-verres dans un troisième. La chambre à coucher fait songer à une salle de montre, pareil ordonnancement donne le vertige, mais le plus surprenant c'est que celui qui vit là exerce un métier qui consiste à porter des jugements sur la composition des œuvres d'art, je me figure mieux ce que sont ses critères. Ça me rappelle une scène du film. Un groupe de touristes visitait un château du Sud de la France, celui de Montal je pense. Sur une vieille tapisserie du XVe ou XVIe siècle, un personnage à l'arrière-plan donne une fessée à une femme cul nu. Des Américains lèvent les yeux vers le truc, froncent les sourcils et poussent aussitôt leurs gamins dans la salle voisine. Je m'assois au salon, Octave me sert un scotch, il me raconte que son téléphone, comme le mien, n'a cessé de sonner depuis le matin. Tout le monde veut mon adresse, un numéro pour me joindre. On lui demande où trouver nos disques, même qu'un groupe, j'ai noté le nom, aimerait m'engager sur-le-champ, un groupe assez connu d'après Octave, j'étais flattée, pas au point d'en perdre la tête, mais pour sûr j'étais flattée. Stupéfaite aussi, parce que la plupart de ces gens-là ne savent rien de moi, ils n'ont pas assisté au concert de mardi, ils n'ont jamais entendu nos disques, ils ignorent comment on orthographie Dazibao. Plus tôt ce jour-là j'avais remarqué, en effet, que certains passants dans la rue m'épiaient du coin de l'œil ou se retournaient sur moi – un seul, un seul s'est retourné. Quand même [...] * mais à quoi bon interdire tel journal, ils publient tous la même chose.

> * Communication interrompue à plusieurs reprises. NdC.

Je le voyais venir avec son film, son apéro, son dîner aux chandelles, il voulait se la faire, la petite Qiu, moins pour le plaisir de baiser que pour m'accrocher à son tableau de chasse et répandre la nouvelle. On se calme. Et puis il avait eu ce qu'il voulait. Il m'a trimbalée en ville le jour où paraissait son article, effet bœuf. La semaine prochaine, ce sera une autre. J'ai sifflé mon whisky, j'ai pris congé. Dans l'ascenseur, je me représentais la scène. Ça doit faire tache, tous ces vêtements, les chaussures, les slips, traînant par terre entre le salon et la chambre. À moins qu'il ne les plie soigneusement avant de se glisser sous les draps.

J'ai escamoté son portefeuille pour en examiner le contenu dans la salle de bains. Octave a quarante-quatre ans, il est syndiqué, il ne fait pas partie de la police. Il appartient en revanche à un organisme pour le moins hybride, à la fois pour l'avortement et contre la peine de mort. Enfin il est membre de l'Association culturelle Amérique-Asie du Sud-Est, basée à Bangkok. Cela mérite vérification, à vous de voir.

18 H — Toutes les heures, le service des relations publiques de la police diffuse sur les ondes des messages édifiants. « Le tabac tue. Dénoncez vos collègues fumeurs, nos agents sont là pour vous défendre. Où est votre enfant ? Est-il sous bonne garde ? La vue du mamelon lui est nuisible. Pour sa sécurité, le ministère de la Santé mentale interdit la reproduction de seins de femme dans les périodiques destinés à la jeunesse. Les automobilistes doivent la boucler. Bonjour chez vous. » Bien. Je rentre de ce café où Tong déjeune chaque midi, il s'agit en fait d'un grand restaurant, type brasserie parisienne où on sert de la cuisine belge, moules et frites, j'ai noté la configuration des lieux. Ça ira, j'en suis sûre. L'idéal est encore que je m'y rende seule. Pour plus de naturel, j'avais pensé me faire accompagner, c'est inutile. J'attendrai mardi. Si Fisher ne se trompe pas, l'Immigration devrait nous appeler la veille pour fixer rendez-vous je ne sais quel jour. Oui, j'irai mardi. J'ai repéré une petite table en évidence près des cuisines, Tong ne manquera pas de me voir. Ce café est situé non loin du palais de justice, il doit y avoir pas mal de monde le midi, autant réserver.

Aussi j'ai appelé le groupe de musiciens dont Octave m'a remis les coordonnées. J'ai parlé au batteur, j'aurais préféré avoir son agent, quoi qu'il en soit le tuyau est bon. Leur guitariste a eu un accident de voiture, il est au lit pour des mois, on ne sait pas s'il remarchera un jour, il leur faut un remplaçant au plus tôt. Ce groupe accompagne un illustre chanteur de charme, les musiciens jouent dans l'ombre, il en change au caprice, autrement dit faut pas que je déconne. On m'envoie les partitions demain matin par coursier. J'ai expliqué en deux mots pourquoi je ne pouvais gagner d'argent avant quelques semaines, mais Sam – Sam Ford, il s'appelle – a l'esprit pratique. Il m'a proposé de retenir les sommes dues jusqu'au jour où je pourrai les toucher. Pas bête. Le groupe part en tournée courant avril, ça me laisse le temps de me familiariser avec son répertoire. Évidemment on veut m'entendre avant de signer, mais j'ai senti que c'était une formalité, du moment que je lis la musique, tout ira bien. D'après ce que j'ai compris, on jouera des chansons à l'eau de rose, avec un solo rock de loin en loin pour faire jeune, ou moderne. Ces types me paraissent sérieux, si je ne fais pas l'affaire, je le saurai de suite. Et ils paient bien, le tarif syndical, pas d'embrouille de ce côté-là. J'ai donné mon accord de principe, audition mercredi après-midi. Voilà qui dépasse de loin ce que nous espérions. Vous comptiez que les autorités me délivrent un visa de trois mois, même si je ne fournissais aucune promesse d'engagement. Là c'est bien mieux. Ils seront rassurés. Enfin ce n'est pas dans la poche, mais une offre d'emploi solide comme celle là, conséquente [...]

la nuit je me lève pour manger du beurre. Cru. Je lisais hier que Van Gogh, durant ses crises à Saint-Rémy, bouffait des tubes de jaune comme si c'était de la moutarde, ça me fait le même effet, je m'éveille l'estomac lourd, pesant, Octave me [...]

ou la logique déficiente des petits donneurs de leçon, incapables de concevoir que leur fameux devoir d'ingérence ne sera jamais que la raison du plus fort (on s'amuse à imaginer les Chiliens débarquant aux USA pour y interdire les exécutions capitales), qu'au premier renversement de situation il s'exercera contre eux, au nom de la morale encore, demain les forces de l'ONU interviennent en Grande-Bretagne pour rétablir les droits civiques des objecteurs de conscience, car si on fait grand cas de la liberté d'opinion, celle de s'objecter y est plus restreinte qu'à Taiwan, j'en veux pour preuve que toutes leurs lois, leurs règlements nationaux comme municipaux sont par nature et par principe contre-révolutionnaires, conçus de toutes pièces pour faire en sorte que la roue de l'opulence tourne invariablement dans le même sens et pour les mêmes [...]

quinze secondes à la télé, tout le monde me connaît, prudence, prudence, l'anonymat est ma vertu, surtout pour moi, quelqu'un comme moi, à Shanghai encore, je peux toujours fuir la foule ou me glisser dans une autre, mais ici. Je suis dans une ville, il s'agit bien d'une ville avec des autoroutes, des gratte-ciel, quelques milliers d'habitants, mais gare à moi, on glisse dare-dare sous la lentille du microscope, du télescope, il est des expressions, on les emploie au hasard sans y penser, paysan du Danube par exemple, je suis dans le métro, un vieux et son fils, ou son gendre, s'assoient devant moi, discrètement je regarde leurs mains larges, leurs doigts, leurs godasses, leurs pantalons de toile fruste, j'imagine le périple depuis les Carpates jusqu'ici, on freine, je déambule dans les couloirs comme une amnésique, changement, correspondance, le bruit de mes pas se répercute sur les murs, je croise des gens renfrognés, l'air perdu, frileux dans leurs manteaux, celui-là lève un sourcil, son œil brille sous les néons, il m'a reconnue, misère, il ne ralentit pas, il ne se retourne pas, il croit savoir qui je suis, un sentiment de dépossession, une espionne ne devrait pas être reconnue, jamais, elle est une ombre, immatérielle, une imposture, la parfaite inconnue, et voilà que je ne distingue plus ceux qui pourraient me suivre du tout-venant, exposée de la sorte, je suis en position de faiblesse, vulnérable, amnésique et vulnérable, la rame s'immobilise le long du quai, une rame bleue, les portes s'ouvrent et se referment, nous sommes coincés les uns contre les autres, je sens le regard des hommes sur ma nuque et celui plus hostile des capitalistes, l'épreuve de leurs souffles mêlés, sur moi, derrière moi, il me vient des envies de dépecer le corps politique allongé dans un couloir – roule métro, fonce, je sors au prochain stop, la foule se disperse, soupir, soulagement, si vous saviez comme je vous sens loin, là-bas [...]

Dimanche. 22 h — Huit jours que je suis arrivée, il est temps de vous rendre des comptes. Entre le 8 mars et mercredi matin, j'ai dépensé *grosso modo* cent soixante unités. Ma part au restaurant chinois, deux, trois verres au bar de l'hôtel, deux livres (celui qui était lancé le soir du cocktail, plus un petit roman sur la peinture occidentale), des billets de bus, un paquet de tabac chaque jour, des comprimés pour dormir, le reste étant à la charge du festival. Mercredi, j'ai payé d'avance une semaine à l'hôtelier, le soir Octave m'a offert le repas japonais, depuis je me suis débrouillée avec trente unités par jour. Avec les journaux, le petit transistor, les taxis, le téléphone et diverses babioles, disons de cent soixante-dix à cent quatre-vingts unités. Quoi d'autre. Une place de cinéma, du savon, du tabac pour mon logeur. Octave me doit cent cinquante unités, qu'il me remettra au cours de la semaine, il l'a promis. Je conserve cette somme pour mes dépenses courantes et mercredi je retirerai avec la carte trois centaines d'unités pour régler l'hôtel. L'idéal serait que Sam Ford me fasse tenir en douce une petite avance, à condition que ses collègues m'engagent bien entendu. S'il m'arrive un pépin, je procède comme nous sommes convenus, je pige dans le compte bancaire à Londres et je saute dans le premier vol pour Shanghai. Il est un peu tôt pour prévoir quoi que ce soit, tout dépendra de la réaction du consul, mais à vue de nez je devrais en avoir terminé dans huit jours. Demain je reste ici au moins jusqu'à midi, j'attends l'appel de Fisher. Bonne nuit (enfin, moi je me couche).

> Le sergent Kin apprend par un de nos indicateurs sur place que le dénommé Octave Hamilton collabore épisodiquement avec les services secrets. L'an dernier il a balancé un membre des Hell's Angels en mentionnant son nom dans un article. Mademoiselle Ang ne se méfie pas assez. Je vous demande l'autorisation d'entrer en contact avec elle pour lui recommander de prendre ses distances. NdC.
>
> Pas question. Recopiez ses rapports avec le soin que vous y apportez depuis le début. Qiu Ang est parfaitement capable de se défendre. Je la connais. Je l'ai formée. Ce Hamilton n'alertera personne sans certitude, or il lui faudrait des jours pour en fonder une seule. Si jamais notre agent réclame de l'aide, prévenez-moi. J'aviserai. Autrement, pas de communication dans ce sens. Capitaine Weng.

Mardi 17 mars. 7 h — Hier : ministère de l'Immigration. Présence d'un délégué de l'ambassade. Tout est pour le mieux. Rapport suit.

10 h — Je n'ai pas eu à garder la chambre bien longtemps, mon avocat appelait avant 9 heures. Je devais me présenter sans faute au ministère en début d'après-midi avec tous les papiers imaginables, passeport, visa, cartes et photos. Une demi-heure après l'appel de Fisher, un coursier frappait à la porte de ma chambre et me remettait les partitions

annoncées plus une lettre de Sam Ford, un accord de principe de première utilité. À peine en avais-je pris connaissance que l'hôtelier montait à son tour, chargé de courrier, une douzaine de lettres et deux propositions d'embauche, un groupe de jazz, l'autre de hard rock. J'ai bien peur d'être devenue la coqueluche des milieux branchés comme dit Octave, celle dont on s'entiche une semaine, je ne m'en plaindrais pas si ça n'orientait trop ostensiblement les spots dans ma direction. Mais voilà. Est-ce le moment d'envoyer au diable tous ces braves gens qui déclarent vouloir m'aider, qui me croient démunie, c'est délicat. Imaginez-vous que je reçois d'une part une déclaration d'amour en règle et anonyme, rédigée en mandarin par un petit gars de quinze, seize ans qui assistait au concert de mardi, connaît Dazibao depuis ses débuts, qui délire de me savoir en ville et d'autre part la lettre d'un dément, le fou intégral, qui voudrait que je lui pisse dessus. Je songeais à jeter tout ça au panier, mais à la réflexion il vaut mieux respecter les coutumes locales et répondre à quelques-unes de ces lettres, une sur dix mettons, autant jouer mon rôle de vedette jusqu'au bout, je commencerai par l'ondiniste.

Je pensais que Kowalski nous accompagnerait à l'audience, je l'appelle, ces choses ne relèvent pas de ses fonctions. Tiens donc. Il est au courant de tout par exemple, mais ne se déplace pas pour si peu. Je suis sûre qu'il m'en veut de n'avoir pas suivi ses consignes à propos des journalistes. Bref je ramasse mes papiers, j'achète un sandwich en bas et me rends au ministère à pied, l'âme légère. Fisher devait m'attendre dans le hall, il y était, longue toge noire et grosse serviette sous le bras. Il m'entraîne à l'écart, il me sermonne. Pas de déclarations intempestives, surtout pas d'éclats. De la retenue. Ne pas hésiter à prendre son conseil en catimini chaque fois que j'en ressens le besoin. Attention aux questions pièges. Ne pas laisser entendre qu'il me tarde de visiter le pays, toute velléité de déplacement étant suspecte. Ne pas manifester d'intérêt pour la politique intérieure, sauf de retenir le nom de deux ou trois ministres, si j'en connais. Je lui demande si mes démarches auprès du syndicat des musiciens peuvent soulever un problème. Pas du tout. Le syndicat des musiciens ne se prononce jamais sur quoi que ce soit, il suit les directives qu'on lui envoie de Californie. Rien de moins subversif que le syndicat des musiciens, je ne me sens pas dépaysée. Nous approchions de la salle d'audience, dans les couloirs des Espagnols et des Coréens visiblement décontenancés, résignés pour dire vrai, attendaient leur tour, nous pénétrons avant eux dans une pièce exiguë. Quatre fonctionnaires assis derrière une longue table, quelques rangées de chaises droites, un drapeau dans un coin, un téléviseur. Fisher me présente à celui qui préside et qui sera pratiquement le seul à prendre la parole, on m'informe que l'ambassade exige qu'un représentant chinois assiste à la rencontre, nous prenons place dans la première rangée, devant les commissaires.

Le président me demande pourquoi j'ai choisi ce pays et comment je compte y vivre. La lettre de Sam Ford produit son effet, je précise que nous devons nous rencontrer le surlendemain. Sourire du commissaire. Impénétrable, le sourire. Un de ses collègues se lève, glisse une cassette dans le magnétoscope et allume le poste. Le ministère a obtenu d'une chaîne de télé les séquences qu'elle avait tournées mardi à l'issue du spectacle. Trente secondes en tout. (image est trouble, plan d'ensemble, on me voit au moment où je fais mon annonce au micro. Alors je distingue ce que je n'avais pas vu ce soir-là, le regard de Hua

Ju, derrière moi, hostile, presque homicide. Tant pis. Depuis un an qu'elle est tombée amoureuse d'elle-même, ça lui fera les pieds. Trois fonctionnaires prenaient des notes en silence. Le président leur signale que Kowalski a envoyé un bref rapport, il en fait lecture à voix haute. Somme toute la police était là sans y être. Dans ce message, Kowalski décrit l'épisode de jeudi après midi, lorsque j'ai ramené la petite Vietnamienne aux gendarmes. (Je signale que je ne l'avais pas ramenée au commissariat de Kowalski, mais ailleurs, dans un tout autre quartier, j'en déduis que ce jour-là on me filait toujours.) J'attendais que le délégué chinois soulève une objection. Rien. Soit vous l'avez prévenu, soit il s'en fiche, à vous de choisir. Pendant tout le temps qu'a duré l'audience, cet homme n'a formulé qu'une observation. Si jamais ma demande d'asile était retenue, je perdrais *ipso facto* la nationalité chinoise et devrais impérativement rendre mon passeport. Procédure habituelle. Ensuite le commissaire principal a levé la séance. Une fois dans le couloir, je trouvais que ça s'était plutôt bien passé, Fisher me dit qu'il n'a jamais rien vu de tel. Il estime que ce n'est pas normal. Trop simple. Ça cache quelque chose. Il peut penser ce qu'il veut, à mon avis tout s'est déroulé point par point comme on le souhaitait. Si les autorités penchent pour l'expulsion, leur idée n'est pas faite, ce qui me laisse le temps dont j'ai besoin. Évidemment si les choses tournent mal et qu'on me reconduit à la frontière avant qu'elles ne soient réglées, ce sera une autre histoire. Dans ce cas, j'aviserai. Pour l'instant : TOUT VA BIEN. Nous avons rendez-vous, Fisher et moi, dans quinze jours au même endroit. Dans quinze jours, je serai loin.

11 H — « Monsieur, j'ai pris note de vos intentions et bien que je sois encline à soulager mon prochain, il

n'entre pas dans les miennes de vous satisfaire sur ce point. Ne m'en tenez pas rigueur. Longtemps mes compatriotes m'ont prévenue contre l'ignominie des Occidentaux, qu'ils peignent invariablement comme des nigauds, prompts à bricoler les demoiselles sur des lits de glaïeuls. Je n'en croyais pas un mot. Même que je me dressais contre ces préjugés immondes, inventés tout exprès pour noircir votre race. Aujourd'hui force m'est de reconnaître que tout n'était pas faux dans leurs superstitions, vous en êtes un exemple.

« Pour votre consolation, sachez d'abord que la nature ne m'a pas pourvue des charmes que vous m'attribuez sans me connaître. Il n'empêche. Je ne suis pas insensible pour autant. Il m'arrive de goûter les odeurs entêtantes qui le disputent en âcreté à celles du fromage. Mais. Aux sifflements du filet d'ocre chaud sur le rose incarnadin de la membrane, je préfère de loin les supinations du pied au bel endroit et à l'instant propice.

« Le temps me manque pour vous décrire les postures et saillies auxquelles se livrent les femmes de mon espèce. Pour faire bonne mesure je vous confierai tout de même que plusieurs d'entre elles prêtent volontiers l'oreille au clapotement crapoteux qui prélude à l'émission de sauce dans l'orifice de la grand-lune.

« En vous souhaitant des mictions sans calculs, je vous prie, monsieur, de recevoir virtuellement les miennes où je pense.

« Y. Ming. »

Voilà comment il convient de répondre à ceux qui vous salissent d'indignités. Vous voulez mon avis ? Ça sent le fakir, cette affaire-là.

14 H — Ça y est. Il a mordu. Je mets de l'ordre dans mes notes et je vous reviens. Détail insolite. Tong s'est présenté à moi comme négociant. À tout de suite *.

* Transmette sur-le-champ cette information au capitaine Weng. NdC.

15 H 10 — Je me suis pointée au restaurant quinze minutes avant midi. Un quart d'heure plus tard on refusait du monde. Des avocats, des juges de petite instance, leurs secrétaires, leurs clients. Rien que du beau linge. Serveurs en costume noir et blanc portant de longs tabliers marine, nappes amidonnées, argenterie, menu du jour. Cela pour le décor. J'avais mis ma jupe la plus courte, gris perle, et un pull sang-de-bœuf visible à cent mètres. Tong est entré à midi pile avec le peloton. Il est pareil aux photos que vous m'avez montrées, sinon que je l'imaginais plus grand, il est tout petit en fait, à peine plus haut que moi. Visage d'aigrefin. Il se déplace à pas de sauterelle. Il est passé devant ma table, je feignais de lire le journal, il m'a repérée tout de suite, j'en suis certaine, il s'est assis au fond, près du bar, il était seul.

J'avais commandé six fines de claire et de la salade aux gésiers chauds, pas une fois je n'ai tourné la tête vers lui. Si, une seule. Il était assis à une dizaine de mètres de moi, pas plus, les serveurs s'agitaient entre nous, mais lorsqu'il me regardait, je le sentais mordre comme une anguille au bout d'une ligne. Je suivais la progression de ses pensées, l'idée prenait forme et consistance dans son esprit, d'abord il m'a reconnue, ensuite il s'est demandé ce que je fichais là, en soupesant la possibilité que ce soit un hasard,

une coïncidence, enfin il a jugé que c'était plausible. Elle habite à l'hôtel, elle déjeune au restaurant. Je suis sûre qu'il a pensé cela et dans cet ordre. Je sentais sur moi, sous la table, ses regards comme un picotement. Avant la fin du repas, il avait son idée faite, j'ai su que je le tenais.

Et lorsque j'ai senti que je le tenais, comme à la pêche, j'ai tiré un bon coup, je me suis levée pour passer aux toilettes. Il s'est rendu compte que je pouvais disparaître aussi vite, je me suis lavé les mains aux lavabos, en revenant dans la salle j'ai ouvert mon porte-monnaie, à pas furtifs, il est venu vers moi.

— Excusez-moi de vous aborder comme ça. Vous êtes bien Yi Ming, du groupe Dazibao ?

— Touché.

— Han Tong. Je fais de l'import-export avec Hong Kong. Vous permettez que je vous offre le thé ? Un café, peut-être ?

Ça, ce sont ses paroles exactes. Le coup de l'importateur, je l'avoue, je ne m'y attendais pas. Il a fait signe au garçon, il a pris place devant moi. Tong penche la tête du côté gauche quand il vous parle, au début on pense à un torticolis, il ne s'agit pas de cela. Plutôt une pose, une affectation de fausse modestie. Ensuite il me raconte qu'il me connaît déjà un peu, que son fils écoute nos disques à longueur de journée, qu'il a lu dans la presse mon intention de m'établir ici.

— C'est extrêmement courageux de votre part.

— Ce n'est pas chose faite. On peut toujours m'expulser.

— Justement, je réfléchissais à cela, je pourrais vous aider.

— M'aider, moi ?

— Seulement dans le cas où vous seriez forcée de rentrer en Chine. Alors je pourrais peut-être – je dis bien peut-être – arranger les choses de manière que le retour... se fasse en douceur.

Pour la forme, je repousse faiblement ses invites, il ne s'en formalise pas, il insiste au contraire, et adroitement je dois le dire, il ne promet du reste rien, il prétend connaître des gens haut placés à Hong Kong. Il ne s'attarde pas non plus, dès son café terminé, il prend congé, se lève, s'incline, puis il passe à l'attaque.

— Laissez-moi y songer un jour ou deux. Pourquoi ne viendriez-vous pas dîner à la maison ?

Sa femme serait ravie de faire ma connaissance et son fils, n'en parlons pas. J'ai mollement hésité. J'irai chez lui jeudi soir. Nous échangeons nos adresses, il fait semblant de ne pas connaître la mienne, puis il s'éloigne. Je demande l'addition. Elle était déjà réglée.

Que Tong se fasse passer pour un importateur, après tout, rien de plus normal. Tout bien compté, à sa place, je ferais la même chose. Un dissident évite de s'entretenir avec le consul du pays qu'il a fui, c'est enfantin. Tong emploie ce subterfuge pour gagner ma confiance et me convaincre peu à peu de rentrer à Shanghai, en quoi il fait son boulot, comme n'importe quel diplomate loyal. Si on m'expulse, je suis son conseil et tombe dans les pattes de ses hommes. C'est habile. Mais pourquoi n'a-t-il pas modifié son nom ? Il a peut-être cru que ça compliquerait inutilement les choses. Un mot de travers, une seconde d'inattention, hop, démasqué. Il se sera dit que je connaissais peut-être le nom de l'ambassadeur, certainement pas celui d'un simple consul, et avant que je m'enquière de cela, il aura tout le temps de composer. C'est mon analyse, prenez-la pour ce qu'elle vaut, je m'en tiendrai à cela jusqu'à nouvel ordre.

> Raisonnement incomplet. Notre agent a raison de croire que Tong veut susciter sa confiance, mais elle se leurre si elle suppose qu'il joue les négociants dans l'unique but de l'amadouer. Deux éléments, apparemment étrangers l'un à l'autre, sont à rapprocher : le fait que Tong se déclare importateur et les questions, par ailleurs, que se posait hier l'avocat Fisher quant au déroulement de l'audience. Il existe une corrélation entre les deux. À nous de découvrir laquelle, parce que mademoiselle Ang manque à l'esprit de synthèse. NdC.

> Notre astucieux copiste présente une juste analyse de la situation. Ces deux éléments sont effective-ment liés, nos services font le nécessaire pour comprendre de quoi il retourne. Je note chez mademoiselle Ang une tendance à se méfier de tout le monde et à croire que chacun se méfie d'elle. D'après les renseignements que je possède, il est douteux qu'on la surveille comme elle le craint. Capitaine Weng.

16 H 10 — Il est une autre hypothèse sur laquelle je ne miserais pas gros, je m'en ouvre quand même à vous, celle-ci. À cette heure nos services consulaires savent certainement si on me file ou pas. Ils vous en informent peut-être, je n'en sais rien. Quoi qu'il en soit, je présume que Tong ne se risquerait jamais à m'aborder dans un lieu public s'il me savait suivie. Je ne le serais donc pas. Mais je ne perdrai pas ma vigilance pour autant.

Je vous avoue que ce rôle de brebis attachée au piquet me déplaît moins qu'on pourrait le croire. Je musarde toute la journée, je me poste en évidence et, tout en même temps, j'agis. Oui, car mine de rien je guette en m'offrant de la sorte, j'attire la bête dans nos filets, c'est grisant. Je suis confiante aussi. Vous verrez, je le ferai parler. Vous saurez pourquoi il nous tanne depuis des mois avec ses maudits ingénieurs, pour quelle raison il insiste à ce point, pourquoi il veut tant que Pékin les engage, je suis là pour ça, je le saurai.

J'ai déjà ma petite idée. Une question d'argent. Tong aura contracté des dettes et trouvé ce moyen pour se remettre en selle, voilà tout. J'y songeais tout à l'heure en rentrant du café. S'il avait une liaison, une maîtresse, et même si cette femme le ruinait, je connais les hommes, il ne procéderait pas de cette façon. Depuis au moins un an il sait que Pékin projette de construire ce barrage sur le Yiang-tsé, il n'ignore pas non plus que le comité central entend retenir les services d'une firme étrangère de prestige versée dans ce type de travaux. C'est logique. Supposons que Tong joue (aux courses, à la bourse, à la roulette, peu importe), supposons qu' il ploie sous les dettes. Que faire. Il approche le cabinet d'ingénieurs le plus en vue, il rencontre les membres du conseil d'administration, il les informe de nos projets. Barrage considérable, gros contrats, grands bénéfices. Il les allèche. Tout à la fois il prend soin de souligner que Pékin est en pourparlers avec un cabinet moldave ou australien. Il n'y a pas de temps à perdre. Filez-moi une commission, je me fais fort en qualité de consul d'incliner la décision à votre avantage et de rafler la mise. À combien peut s'élever un contrat comme celui-là. Trois cents, quatre cents millions d'unités. Probablement plus. Allez, vous verrez que je vois juste. Je suis à peu près certaine que Tong s'est fourré dans une embrouille de fric. Il cherche ma confiance ? À moi de gagner la sienne. Je doute qu'il tente de me faire la cour comme vous le pensiez. Ce n'est pas du tout son genre. Mais je ferai semblant de tomber dans le panneau. Je jouerai la petite dissidente malade d'inquiétude, persuadée qu'on la jettera au cachot si elle échoue, il me prendra sous sa coupe, se fera paternel au possible, je suis votre planche de salut, je l'entends déjà. Vendredi matin, après le dîner de la veille, il vous expédiera une note de service pour annoncer qu'il est en train d'embobiner l'insoumise, qu'il la renvoie au bercail dans les jours qui viennent, docile comme une agnelle. Moi je feins de ne pas comprendre, je me laisse faire, il prend de l'assurance – nous le coinçons. Oui, plus j'y réfléchis, plus je suis sûre qu'il a fait une promesse de contrat en échange d'un pot-de-vin, pas forcément une fortune, quand même, un bon magot pour sa peine. Vous seriez là devant moi, je parierais sur-le-champ. C'est l'explication la plus cohérente. Quelle raison voudriez vous qu'il ait de nous expédier trois rapports en quatre mois pour nous vanter l'expertise de ces ingénieurs-là ? Aucune. Aucune autre raison. Il a besoin d'argent, ils lui en ont promis, c'est tout. (Économies faites au restaurant : quarante unités. Les huîtres étaient succulentes.)

23 H — À peine je quittais l'hôtel pour me rendre au syndicat qu'un Noir m'accoste, un costaud, presque un géant, souple et gaillard à la fois : Sam Ford. J'avais promis de le rappeler, je n'en avais rien fait, gros embarras. J'étais mal. Alors je le supplie de m'excuser, je lui raconte que j'ai des rendez-vous par dessus la tête avec la police, le ministère, les avocats, il bondit sur le trottoir devant moi pour me barrer

le passage, piteuse, je lève les yeux, et là, il se fend du plus vaste sourire que j'aie vu de longtemps. J'étais tout chose. Loin de me reprocher ma négligence, il est soulagé, qu'il me dit, ravi d'apprendre que je ne repousse pas sa proposition, je m'empresse de le rassurer. J'ai reçu ses partitions, j'ai commencé à les regarder, je suis prête à passer toutes les auditions qu'on voudra, surtout, pas d'inquiétude. Il me demande où je vais et s'offre de me conduire. J'aurais eu mauvaise grâce de lui refuser quoi que ce soit. Pour parler net, je n'avais pas envie de lui refuser grand-chose. Figurez-vous la scène, un colosse, non seulement j'étais troublée mais en plus Sam est membre du syndicat. J'allais avoir besoin de quelqu'un pour me parrainer.

Nous voilà donc en route, côte à côte, tous les deux. Je ne blague pas. Sur la pointe des pieds, je lui arrive à la poitrine, tout au plus à l'aisselle. Vous nous auriez vus, on devait avoir l'air comique, la menue vedette avec son garde du corps numide (surtout n'en dites rien à Hua, elle me défigure *hic et nunc* avec les ongles). Toujours est-il qu'on marchait ensemble, soudain un détail me revient, une image fugace, échappée du film qu'on nous a projeté lundi à l'audience, au moment où Hua me tend le micro, je fais un quart de tour à droite, la caméra pivote et une seconde, pas plus, à l'arrière-plan, on aperçoit une grande silhouette en partie cachée par les rideaux. J'étais si sûre de mon fait que, sans cérémonie, je demande à Sam [Ford] * s'il n' était pas sur la scène avec nous mardi soir. Et comment qu'il y était. C'est son boulot. Il travaille pour les organisateurs du festival. Il remplace « au pied levé » les batteurs qui s'absentent, retards d'avion, *overdoses*. Sur le coup, ça m'a satisfaite comme explication, mais deux heures après, je me suis souvenue des instructions que vous m'aviez données. Ne jamais laisser paraître qu'on en sait plus qu'on ne dit. Une bêtise donc, une gaffe, mais sans conséquence, je le sais, ce jeune homme n'a rien de la fripouille. Un gentleman au contraire, affable, timide un peu et souriant. Le plus beau sourire – je m'y connais. Les locaux du syndicat se trouvent à une dizaine de pâtés de maisons du Printania, je trottine aux côtés de Sam, nous y sommes en un quart d'heure.

* NdC.

Le syndicat des musiciens est la filiale d'une multinationale qui n'entend pas à rire au chapitre de l'adhésion. Personne n'a jamais remis ses statuts en cause, pas plus les membres que les ministres au pouvoir depuis quarante ans. Les règlements sont ce qu'ils sont, chacun s'incline, pas de dispute. Pas de passe droit non plus. On paie sa cotisation sans rechigner, le syndicat prélève tant sur chacun de nos cachets, pas une unité de moins, tout le monde file doux. Si jamais on déroge : liste noire, radiation, interdiction de travailler. Interdiction de travailler. Notez que ces clauses sont autant d'entorses à la charte du travail mais, je le répète, pas un ministre, quelle que soit sa tendance ou sa puissance, n'ose corriger ces irrégularités-là. Étant donné que les musiciens ne se plaignent pas, que nul jamais n'a déposé le moindre grief, le ministère de la Culture, celui du Travail et l'ombudsman s'écrasent mollement. Les lois, si dures soient-elles et si claires qu'on les fasse, ne s'appliquent pas au syndicat des musiciens, c'est aussi simple que cela. Il a les siennes, comme l'armée ses tribunaux. Sam a l'air de trouver ça tout à fait régulier. J'ai beau lui poser des questions, il ne voit pas où est le malaise. Il ne conçoit même pas que je me surprenne de ces choses, il en a toujours été ainsi et tout va pour le mieux. Comme vous ne m'avez pas dépêchée ici dans le but de fomenter la rébellion, j'ai signé où on m'indiquait de le faire, je n'en pense pas moins. On m'a donc inscrite au syndicat, sous réserve que j'obtienne mon permis de travail, Sam a profité de sa présence pour liquider deux trois bricoles, son chanteur de charme part en tournée le 15 avril, j'ai promis que je serai en règle bien avant, le cœur m'a serré de lui dire ça, je crains fort que son groupe n'ait besoin d'une remplaçante au pied levé.

> À l'attention du caporal copiste. Les sous-secrétaires traînent de la patte, nous en sommes réduits à tout faire nous mêmes. Vous allez donc suspendre vos transcriptions et me préparer dès ce soir deux courriers distincts. Le premier destiné au ministre de l'Industrie, le second à celui des Affaires étrangères.
>
> Sur un ton ferme, sans équivoque, vous demanderez à ce dernier l'extradition immédiate de notre ressortissante, Yi Ming, arrivée le 8 mars, en provenance de Shanghai. Vous rappellerez qu'en vertu des accords passés à Genève en octobre toute personne coupable de méfaits dans son pays ne peut en aucun cas prétendre au statut de réfugié. Ça le fera réfléchir. Les Occidentaux jouent sur les mots, servons-leur la même médecine. Un criminel de droit commun n'est pas un dissident politique. Dites-lui que nous la soupçonnons de proxénétisme depuis peu (ne faites état d'aucun acte de violence, je ne veux pas qu'ils la jettent en prison). Inutile d'expliquer comment elle a obtenu son visa, nous aurons le loisir de revenir là-dessus plus tard.
>
> Au ministre de l'Industrie, vous écrirez sur un ton tout protocolaire que la direction du comité central songe à ériger un barrage hydraulique sur le Yiang-tsé. Faites comme si nous en étions au stade préliminaire. Parlez de la « possibilité », des « intentions » du gouvernement. Ne vous avancez pas. Vous glisserez ensuite une allusion au fait que Pékin, « dans le cadre du traité dit de bonne entente signé récemment avec les membres du G8 », pourrait s'adjoindre des collaborateurs étrangers pour réaliser ce projet d'envergure. Vous saisissez l'esprit. Je veux les brouillons de ces deux lettres sur mon bureau demain matin.

Cela fait, vous composerez une troisième lettre, à l'intention celle-là du consul Tong. Nous recevons de lui une note de service (document joint à glisser au dossier), dans laquelle il demande des renseignements sur notre agent. Tong s'imagine que nous avons constitué un dossier accablant sur Qiu Ang depuis sa défection, dossier qu'il entend communiquer au ministre de l'Immigration afin que celui-ci rejette la demande d'asile. C'est la procédure courante. Retrouvez les documents réunis dans la chemise 567, qui présentent Qiu comme une guitariste de rock. Supprimez les passages trop explicites. Pas un mot cette fois sur le proxénétisme. Il s'agit de brouiller les cartes. Je veux que Tong en déduise que nous n'avons rien contre elle pour le moment. Les renseignements que vous lui enverrez correspondront point par point à ceux qu'elle a donnés elle-même à ce commissaire de police, Kowalski. Vérifiez bien. Ne perdez pas de vue la chose suivante. Tong est convaincu que nous nous ferons une joie de noircir le rapport de la « dissidente ». Navrez-vous. Reconnaissez que son dossier est mince, mais que nos services s'emploient à l'étayer et qu'il en recevra un second dans les meilleurs délais. Qiu aura rempli sa mission dans huit jours, il faut tenir jusque-là. Tong n'a que faire du dossier d'une innocente, il attendra que nous lui envoyions un rapport plus chargé avant de se commettre. Je veux qu'il sente que nous lui sommes dévoués. S'il est criblé de dettes, comme le suppose Qiu, et s'il a contacté un quelconque cabinet d'ingénieurs, ceux-ci auront prévenu le ministre de l'Industrie, étant entendu que les partis politiques appartiennent là-bas à deux ou trois grandes firmes qui leur dictent la marche à suivre. Il y a donc lieu de croire que le conseil des ministres est déjà saisi de l'affaire. Exécution sans délai.

Capitaine Weng.

Mercredi 18 mars. 6 h 30 — Cette nuit, 3 heures du matin, Hamilton appelle, encore heureux que mon téléphone ne sonne pas l'alarme, il était ivre. Octave a le vin triste, il avait besoin de réconfort, il tenait à me parler. Ça m'amusait médiocrement.

Je le lui dis, il me supplie de ne pas raccrocher. Résignée, je vais me passer un peu d'eau sur le visage, j'allume une cigarette, je m'installe. Octave est alcoolique. Huit ans que ça dure. Huit ans qu'il s'abandonne chaque soir aux torpeurs éthyliques, comme il dit. Cela m'amusait de moins en moins. Sauf que cette nuit, il ne sait pourquoi, crise d'angoisse probablement, mais carabinée, il ne parvenait pas à dormir. Ce qui décuplait son angoisse. La terreur de ne plus jamais trouver le sommeil. Drôle de lubie. On dit des ivrognes qu'ils se réfugient dans l'alcool. Ce n'est pas vrai, qu'il m'explique, plutôt ce n'est juste qu'en partie. L'alcool reste secondaire, seul importe le sommeil, vu comme une délivrance, comme substitut de la mort. Je ne savais pas si je désirais en entendre plus à ce chapitre, mais pour la seconde fois il m'a priée de l'écouter.

Autant l'annoncer tout de suite, je redoute, et ce n'est pas peu dire, je crains qu'Octave n'en pince pour moi, je vous épargnerais la description de ses états d'âme, vous avez mieux à faire, mais il faut que vous sachiez et ceci n'est pas négligeable. Je pensais en toute bonne foi qu'Octave disparaîtrait dans la nature après son petit succès d'estrade, ce n'est malheureusement pas ce qui se produit. Il s'est pris d'affection pour ma frimousse, et solidement. J'avoue que mercredi soir, durant le dîner au restaurant japonais, je sentais qu'il se tramait quelque chose, je ne vous en ai rien dit, je croyais que ça lui passerait dans la semaine. C'est plus grave. Je me retrouve ni plus ni moins dans la situation de non-assistance à personne en danger. Un alcoolique livré au démon de midi vous tire du lit à 3 heures le matin, vous mêle à ses projets d'avenir, c'est la poisse, la malchance force douze. D'autant plus que je ne pouvais pas le rembarrer comme ça, il connaît tout le monde, Sam, Fisher, il me fallait composer. Octave veut savoir ce que je compte faire lorsque ma situation sera régularisée. Il y avait dans sa voix une espèce de violence sourde, contenue mais tangible, je l'ai invité à me parler de son mal. Je n'ai pas l'expérience de ces choses-là, je vous préviens, à vingt-quatre ans, devoir soutenir un type qui en a quarante et quelques, non, je ne sais pas faire ça. Le pire, c'est qu'il est lucide, parfaitement conscient du caractère morbide et symptomatique de son état. Il sait qu'il fonce droit sur le mur de briques. Mais-il-s'en-fout. Enfin, d'habitude il s'en fout, la nuit dernière c'était une autre histoire. Vous en conclurez que je déraille – possible – mais je me suis senti une responsabilité. Octave me parlait de la mort, qu'il voyait jusque-là comme un asile, une immense paix qui glisse en nous, mais depuis que je suis entrée dans sa vie, au milieu de sa dérive, son âge, ses plans, son passé, tout se précipite. Si je me détourne de lui, il se laisse couler à pic. Non, je n'ai rien fait pour provoquer cela, vous le penserez, mais non. Il n'empêche qu'aujourd'hui je sais, de science certaine, que cet homme-là est capable de faire une grosse connerie. La dirigerait-il contre lui ? contre moi ? Je ne sais. Il en est capable, c'est tout. Pas fatalement le meurtre d'ailleurs, pas forcément le suicide, mais je n'exclus rien. Boit-on pour se suicider ou pour ne pas se suicider précisément ? Je vous laisse juge, en tout cas son ressort est brisé. Il n'a plus aucune confiance dans la vie et il s'imagine que je suis la seule personne capable non pas de soigner son alcoolisme, il se fout de son alcoolisme, mais la seule personne capable de « préserver ce qui lui reste d'humanité ». Je voudrais en rire, ça me prend à la gorge. Que penser ? Que répondre ? Et pourquoi faut-il que ça tombe sur moi, j'enrage. Tout allait pour le mieux, il va falloir jouer serré maintenant, parce que je ne peux pas le fuir – impossible – avec les relations qu'il a, il me retracerait dans l'heure. L'emmerdement intégral.

9 H 05 — Le rendez-vous avec les commissaires de l'immigration est repoussé *sine die*. Fisher me répète ce qu'il disait lundi. Tout cela lui semble très anormal. Quelqu'un freine les procédures. Il tâche d'en apprendre davantage. Moi ça ne m'inquiète pas outre mesure. J'espère seulement que le consul ne remettra pas le dîner de demain soir, j'en serais réduite à l'inaction et trop c'est trop, j'en ai marre, dix jours que je suis là, c'est assez, les expéditions autour de la chambre, ça suffit. Cet après-midi, audition devant les amis de Sam [Ford]. Et ce soir Hamilton m'emmène dans je ne sais quel vernissage encore, après ses appels nocturnes j'aurais volontiers décliné l'invitation, mais voilà, il a été payé, il veut me remettre le cachet promis pour l'article de samedi. À propos de fric, je retirerai tout à l'heure cinq cents unités avec la carte. J'oubliais de le noter. Les collègues de Sam [Ford] proposent, s'ils retiennent mes services, de m'avancer chaque semaine l'argent nécessaire pour me loger, en attendant que j'aie le permis. C'était assez chic de leur part, j'ai accepté, mais nous n'en sommes pas là, je préfère avoir du liquide sur moi en cas de coup dur, et puis je ne sais comment m'y prendre pour les rembourser. En espèces ? On verra.

Ce matin le ciel couleur de gruau plombe la ville, les trottoirs sont couverts de boue givrée, ça glisse, les gens se cassent la gueule comme dans les films muets. Irritation. En une interminable mélopée, la radio ressasse ses préjugés stupides contre la Chine. Ça me tombe sur les nerfs de plus en plus, pourtant dieu sait si je les connais, nos ridicules, comme je m'en moque et combien j'aime la satire, au début ça m'amusait même un peu, mais quand les reproches viennent de gens qui ne remettent rien en cause, à commencer par la haute opinion où ils tiennent leur démocratie d'opérette, ce n'est plus possible, ce n'est pas tenable. Corriger les Chinois, civiliser les Africains, tenir la bride aux Européens, dresser les Russes ! C'est simple, jamais je n'ai pu encadrer les évangélistes, ceux qui s'autorisent à donner des leçons de morale à tout le monde, qui prétendent vous sauver contre vous-même, au nom d' une morale qui préserve leurs intérêts, le moyen de croire ça. Non, ça part tout seul, j'attaque, je griffe, c'est plus fort que moi. Enrichissez-vous jusqu'à plus soif, ne venez pas soutenir devant les indigents que c'est pour leur bien. Ah, elle a bon dos la morale par ici, si vous saviez ce que je vois, ces gens-là portent la vanité en si grande estime que l'anonymat confine à l'humiliation. Au déshonneur. C'est tout de même énorme, je vous assure que c'est vrai. Sans reconnaissance publique, on est une loque ici, une moins que rien, une fille perdue, offensée par l'indifférence générale. Et si on ne fait rien pour y remédier, c'est encore pire, on est lâche. Absolument. L'autre soir durant le cocktail où Octave m'a emmenée, je bavardais avec ce reporter, vous savez, celui qui promène sa laideur comme une robe de bal.

— La célébrité vous impressionne tant que ça ?

— Bien sûr. Quelle question.

Je tombais des nues, cet homme n'a de considération que pour ceux qui perdent leur anonymat comme une garce balance sa virginité. Et peu importe la manière de s'y prendre. Songez que les garagistes fondent des revues, y publient vingt fois leur photo, s'attribuent des médailles, les limonadiers font pareil, les avocats, les poètes, c'est le festival du *Me, Myself and I* en mouvement perpétuel, où les femmes ne le cèdent en rien, je vous le garantis. C'est à qui sera la plus impudique, la plus sanglotante, la première à déballer sa morgue à l'antenne. Moi, assise en tailleur sur le lit, je pose un bloc sur mes genoux, je griffonne quelques notes, deux, trois pages de notes, et puis je tape. À l'orée du jour, dans le silence diaphane du matin, quand mon voisin ne ronfle pas, un parfait bonheur. Discipline ? Pas du tout. Il y en a qui picolent, moi je vous écris. Parfois je me reproche de vous parler de moi (que font les autres espionnes ? qu'est-ce qu'elles vous racontent ?), très vite je me rassure. Vous êtes assez grands pour retenir ce qui compte et sabrer le reste. Après je me sens légère. Légère et propre, comme au sortir d'une douche. Une fois j'ai lu que les catholiques éprouvaient un allégement identique en quittant le confessionnal. Possible, je n'en sais rien, en tout cas c'est la joie. Physique et cérébrale. Et cette joie, capitaine, c'en est une que les moralisateurs ne me terniront pas, quoi qu'il arrive.

Leur éthique, j'y reviens, ils n'ont que ces mots à la bouche. Morale, démocratie, repentir, compassion. Parlons-en de la compassion, une belle hypocrisie ça encore. Depuis quelques jours, je suis dans les journaux le récit d'un procès. Figurez-vous que le juge vient d'adoucir la sentence du coupable au motif que « l'accusé a reconnu ses torts ». On confond remords et circonstance atténuante. C'est dire qu'on punit sans pitié tel accusé coupable du même crime mais qui refuse de s'humilier. Je pensais avoir mal lu, non seulement cela se fait, on l'écrit dans les journaux comme une chose allant de soi. Tous les moyens sont bons pour dissimuler qu'on applique la loi du plus fort, rien d'autre. On se paie de mots. Compassion, charité, miséricorde. Qu'est-ce que la religion vient faire au tribunal. Un minable qui s'effondre à la barre serait plus honnête qu'un homme droit en règle avec sa conscience ? Pourtant rien n'est suspect, il me semble, comme de subites volte-face en échange d'une remise de peine. Rien de plus louche qu'un prisonnier politique renonçant à ses idées pour épouser celles de ses juges. Pas ici. Ces revirements sont bien vus au contraire, très appréciés. Pourquoi. Je me demandais pourquoi le juge accordait tant d'importance au repentir du coupable, je n'ai trouvé d'autre explication que celle-ci. Il se venge. Dans son for intérieur il sait que personne n'a le droit moral de juger. Il n'ignore pas non plus que le pouvoir juridique ne lui confère aucune supériorité morale. Ça le travaille. Ça le mine de condamner des gens accusés à domicile des mêmes crimes que commettent ses compatriotes à l'étranger au nom de la raison d'État. Mais si le prisonnier demande pardon, voilà qui change tout, s'il admet lui-même avoir eu tort, c'est que le juge était dans le vrai, et qui est dans le vrai obtient le droit moral de juger. Pareil soulagement de conscience vaut bien quelque indulgence. L'autre qui n'exprime aucun remords, qui écoute le verdict les dents serrées, sans baisser les yeux, rappelle qu'à la faveur d'un retournement de situation on inversera les rôles. D'où l'acharnement du juge. Un prisonnier politique admet qu'il a la force contre lui. En aucun cas il ne reconnaît à ses ennemis une quelconque autorité morale. Que le plus fort s'arroge le droit de juger, c'est dans l'ordre du monde, un peuple en écrase un autre, lui impose ses lois, sa politique, au vaincu de subir la sanction. Mais quand celui-là prendra sa revanche, le gagnant d'autrefois aura beau chialer devant la terre entière, ce sera son tour de trinquer. Ceux qui s'abaissent à faire amende déshonorable aggravent leur cas, c'est ce que j'ai appris. Estime-t-on que les hérétiques avaient raison de renier leur croyance pour éviter le bûcher ? C'est tout l'inverse. Ici on punit l'homme d'honneur. Les catégories morales servent quand elles font l'affaire des puissants, autrement on n'en parle jamais, les copistes à la solde de l'État récrivent l'histoire des idées afin qu'elles coïncident une fois pour toutes avec celles du gouverneur. On tord le cou à la logique, le bras au sens commun pour se donner bonne conscience et s'autoriser à casser du sucre sur son voisin. Mieux, les nouveaux rigoristes ne supportent pas qu'on fasse cas de leur intolérance. Sûrs d'incarner un courant progressiste, ils appliquent pour leur part la « tolérance zéro » et se persuadent que leurs adversaires, ceux qui les moquent, sont de sales réactionnaires. Intolérance maximale ? Jamais de la vie, taisez-vous, voilà qui sonnerait totalitaire, chinois, communiste. D'où la confusion qui règne dans les esprits. Chacun se convertit en délateur l'âme en paix, se porte garant du bien-être de son prochain, qu'il importe de protéger contre lui-même, en sauvant la patrie tout à la fois. Un exemple entre mille. La semaine dernière, poussée à l'avant-scène par une bande de libéro-rigoristes, une fillette de dix ans remettait au gouvernement des recommandations. Une fillette. Des recommandations. Recommandations visant l'élimination de la violence à la télé. Estomaqué mais ravi, le ministre, qui jamais n'aurait osé soulever une question semblable de crainte qu'on lui reproche d'esquiver les vrais problèmes, saute sur cette occasion inespérée (qu'il a peut-être induite, ça je ne le sais pas) « d'assainir les mœurs ». La suite ? Les adversaires du gouvernement, desquels on attendait une prise de position un chouïa plus laxiste, soit qu'ils s'élèvent contre cette recrudescence de la censure, s'indignent au contraire, trouvent que le ministre ne va pas assez loin et qu'il ménage l'industrie. Ils exigent qu'on interdise sans tarder toute image susceptible de faire impression sur un enfant de quatre ans. Clairvoyante, la presse juge que l'opinion se partage entre ceux qui réclament plus de censure et ceux qui en veulent encore davantage. Elle se fait le porte-parole des deux tendances, la rigide et la rigoriste, sans égard pour les voix qui, dans le public, rappellent les deux camps au sens de la mesure. Compromise par ses appels à toujours plus de contraintes, l'opposition s'aperçoit trois jours après qu'elle a trahi son électorat, hier le ministre se présentait devant la Chambre en se flattant de pratiquer une politique médiane, frappée au coin du bon sens. (De toute manière, comment prêter foi à un système juridique qui place dieu au-dessus de la justice – dieu, c'est quoi ?) Et voilà qu'il se remet à neiger de plus belle.

17 H — L'orchestre de Sam m'engage pour sa tournée. Je rentre à l'instant de l'audition, Octave doit passer me prendre, je change de robe, deux mots en vitesse. Le salaire, mille unités, ce n'est pas du pipeau, mille unités par semaine. Une somme que je ne toucherai jamais, pour cause de défection, tout de même, je n'en reviens pas. J'ai juré que le ministère me délivrera un permis avant le 15 avril, ils m'ont engagée sans discussion. En attendant, ils paient le coût de ma chambre et mettent de côté sept cents unités pour

moi tous les jeudis, faites la conversion en yuans, je suis sidérée.

Je persiste à croire qu'il est préférable vis-à-vis du ministère, de la police, et même du syndicat, que j'aie une place en vue, une promesse d'embauche, un poste stable. Fisher est inquiet ? Aucune importance. J'ai analysé la situation, je suis confiante. Plusieurs facteurs jouent pour moi, le fait d'abord que je parle la langue en usage ici, que j'aie profité des derniers jours pour me trouver du boulot dans mon domaine, la volonté dont je fais preuve de m'intégrer coûte que coûte, oh, j'en suis convaincue, ils ne m'expulseront pas. D'ailleurs, à moins qu'ils ne découvrent ma véritable identité, ils sont presque forcés de me garder. Il arrive qu'on ait des intuitions, qui ne sont rien de plus que des déductions, eh bien justement, c'est tout déduit. Ils ne renverront pas une artiste chinoise que les journalistes jugent condamnée d'avance par Pékin. Dans le pire des cas, ils feront traîner les procédures, c'est tout ce que je demande. Un petit peu de temps.

Lorsque les amis de Sam ont vu de quelle manière je me débrouille à la guitare, ils ont tous dit oui sans tergiverser. Répétitions trois fois la semaine. Évidemment je suis embêtée pour leur tournée, mais j'ai fait le calcul, en les prévenant au plus tard durant les premiers jours d'avril, ils auront le temps de trouver quelqu'un d'autre. Le chanteur n'était pas présent à l'audition. Il s'en remet à ses musiciens pour choisir un remplaçant. Si ce dernier fait leur affaire, il fait la sienne. Ce type est une idole dans le patelin, il sévit sur toutes les scènes depuis trente ans. On l'invite à la radio, sur les plateaux de télé,

sous n'importe quel prétexte. Il chante assis sur un tabouret. C'est du solide.

Demain soir je dîne chez Tong, taillez vos crayons, nous allons savoir enfin quel cabinet lui graisse la patte. C'est comme si c'était fait. Pour vous rassurer, je téléphonerai à Fisher, je lui demanderai où il en est de ses recherches, mais ne comptez pas trop sur lui, il est plutôt empoté. Consciencieux mais empoté, c'est mon avis. Il faut que je m'habille, je vous quitte, Octave doit m'attendre en bas depuis un quart d'heure.

> Capitaine, j'ai remis une copie des trois lettres que vous m'aviez commandées à votre secrétaire. Si vous êtes d'accord, leurs destinataires les recevront six heures après votre ordre. Il semble que notre agent prenne les inquiétudes de l'avocat Fisher trop à la légère. Aussi elle ne se méfie pas suffisamment de ce Sam Ford, qui peut fort bien travailler pour les services secrets depuis que les Nord-Américains embauchent des nègres pour ce genre de travail. NdC.

23 H — Je continue à recevoir des lettres d'admirateurs à raison d'une ou deux par jour. Pas de doute, ma popularité décline. À ce rythme, lundi ou mardi on ne m'écrira plus du tout. Je respire. À propos, le fakir ne réapparaît pas. Il doit marcher sur des œufs, je parie qu'il est à la recherche d'un vieil hébraïsant pour décrypter le sens de mon message. Grand bien lui fasse. Si j'avais eu des sous à jeter par la fenêtre, je lui aurais volontiers offert une écharpe de sconse, histoire de le mortifier [...] ai-je une responsabilité, ai-je la plus infime responsabilité là dedans. Non. Un type prétend qu'il vous aime, son problème, en quoi

cela vous regarde. En rien. Je ne me suis engagée à rien. À aucun moment je ne lui ai laissé supposer que mes sentiments répondaient aux siens. Il m'aime, c'est bien gentil, qu'aime-t-il au fond – lui-même. Nul autre. Un mec se noie, n'importe quelle bouée fera l'affaire. Quelle est ma responsabilité. Nulle. Porter secours à personne en danger ? Très bien. Lançons une bouée. Qu'il n'en demande pas plus. Qu'il ne m'accable pas de sa gratitude non plus. Et pourtant. Pourquoi ce sentiment de culpabilité qui me taraude depuis hier. Non. Ça ne me concerne pas. Qu'il se débrouille. S'il veut se suicider, ses oignons, jamais on ne me convaincra que ces tendances-là n'existaient pas chez lui avant de me rencontrer. Pourquoi faudrait-il que je m'en mêle. Pourquoi lui tendre la perche si je sais qu' il m'appelle non pas pour que je le tire de l'eau mais pour m'entraîner à mon tour. Au diable, ce n'est pas de mon ressort. On a des responsabilités envers ceux qu'on aime, point. Autrement, non, ce serait trop simple, on se noie, on voudrait que le monde entier coule avec soi, non, ce n'est pas logique.

> Un certain Chen Tao, batteur dans la formation musicale dont mademoiselle Ang faisait partie au début du mois, convoquait ce matin les journalistes pour démentir avec véhémence les propos tenus le week-end dernier par la chanteuse Hua Ju. Il soutient que la défection de notre agent est une prise de position politique qui regarde le gouvernement, et lui seul. Cela n'autorise personne, a joute-t-il, « surtout pas ceux qui saisissent toutes les chances de flatter les autorités », à salir sa réputation. Il somme la chanteuse de se rétracter publiquement, faute de quoi il menace de quitter Dazibao dans la semaine. En réponse aux questions des reporters, il a juré n'avoir rien observé de louche dans la conduite de mademoiselle Ang depuis qu'il la connaît. Des inconditionnels de la chanteuse, présents dans la salle de presse, l'ont raillé copieusement, laissant entendre que personne ne songerait à monnayer ses services à lui. Le jeune homme ne s'est pas démonté. Il a réitéré sa menace d'abandonner le groupe si la vedette ne se soumettait pas à ses exigences. À l'évidence le torchon brûle au sein de cette formation, à laquelle le sergent Kin ne donne pas trois jours. Bien que Chen Tao ne manque pas d'aplomb et fasse preuve d'une certaine intégrité, les arguments qu'il utilise pour défendre mademoiselle Ang ne pèsent pas lourd. Le sergent Kin estime qu'une fortune de dix mille yuans peut faire tourner la tête à bien du monde. N'êtes-vous pas d'avis, capitaine Weng, que nous enquêtions sur les allégations de la chanteuse Ju ? NdC.

Je vous le dis sans détour, caporal, et vous pouvez transmettre cette réflexion au sergent Kin si ça vous chante, on ne vivrait pas vieux si on prêtait foi aux supposées cabales que les intrigants fomentent à tout propos. Il en va chez les artistes comme chez les militaires, et nous passerions notre vie à créer des commissions d'enquêtes pour mystifier les naïfs. Que notre agent ait mis de côté cent, mille ou dix mille yuans, qu'est-ce que vous voulez que ça me fasse, il est des choses autrement graves que les petites combines d'une espionne en herbe qui fait ses premiers pas dans le monde moderne. Ce n'est pas cela qui m'empêchera de dormir. Laissez ces musiciens se déchirer entre eux, ils se débrouillent très bien tout seuls, et concentrons-nous sur l'essentiel, en commençant par ceci. Réservez-moi une place dans un vol pour le Danemark vendredi soir. Weng.

19 MARS. 13 H — [...] mais le plus sûr moyen de les tenir n'est-il pas encore de leur donner l'exemple de l'indignité. L'exemple. Parfaitement. Une stratégie à première vue curieuse, mais à l'évidence infaillible. Des comiques, de simples farceurs qui jamais n'ont rien fait, sans idées ni prestige, et pas même beaux, ayant pour seul avantage que le public les hêhêmme* obtiennent de telles audiences que les

ministres, à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit, les écrivains, les ecclésiastiques participent à des émissions du dernier commun afin de figurer à leurs côtés, telle ministre y donne son numéro de pétomane, tel autre sa recette de tarte à l'éponge, et comme si ce n'était pas assez drôle, on recycle, on ressort des archives les documents d'époque pour que les morts, privés en leur temps des familiarités du nôtre, puissent à leur tour se joindre aux réjouissances, ainsi Lennon vend des nouilles, Lénine des Buick et si des rabat-joie ont le mauvais goût de s'objecter à cela, ou seulement d'en rire, on braque aussitôt l'artillerie lourde contre eux : ces cryptofascistes, hostiles à toute marque d'humour et menaces pour la démocratie [...].

* Mot illisible. Croquis de mouton à la place. NdC.

23 H 30 — Qui sait si je ne cours pas à la catastrophe. Nous ne jouons pas sur du velours en tout cas. D'abord vous dire que je n'ai rien appris de probant, sinon deux ou trois niaiseries par définition secondaires. Mais je me suis fait un allié dans la place, un allié de choix et très imprévu, le fils de Tong, Mo Tong, un garçon d'une quinzaine d'années, celui-là même dont je recevais lundi une quasi-déclaration d'amour en mandarin, j'ai dû le noter, vous en retrouverez trace dans un précédent rapport. À l'heure dite, jupette simple et souliers plats, je me présente chez le consul, une vaste demeure en dur dans les beaux quartiers, pelouse à l'anglaise, conifères, arbustes devant le porche, grilles et nains de jardin, vous savez cela, je sonne. Tong ouvre lui même. Pourtant vous m'aviez dit qu'il engageait des domestiques, eh bien il leur aura donné congé, car c'est lui qui m'accueille, sa femme se tenant à l'écart, une toute petite bonne femme à peine plus grande que moi,

nous passons au salon. Le fils m'y attendait fébrile. Dégingandé, tétanisé par ma présence, il oscille entre l'envie très nette de me prouver qu'il sait tout de Dazibao – absolument tout – et une fascination visible, palpable, qui le paralyse un peu, mais pas longtemps. Jugeant que l'enthousiasme de leur fils est de nature à détendre l'atmosphère crispée des premières minutes, Tong et sa femme lui permettent d'accaparer la conversation durant l'apéritif. Le garçon m'interroge donc et, tandis qu'il s'embrouille dans ses phrases, je sens, il serait plus juste de dire que je vois le phénomène prendre graduellement forme devant moi, je constate qu'il transfère sur ma personne – stupéfiante mobilité des sentiments juvéniles – la curiosité qu'il entretenait pour Hua jusqu'à ce jour. On croise des fans dans les rues, nous ne leur parlons que rarement, mais ils savent, Mo en tout cas sait où nous étions il y a six mois, quels concerts nous avons donnés, quelles chansons nous avons interprétées, tel soir, dans l'ordre, autant de détails dont je me souviens à peine, il voulait que je lui dise de quoi nous discutons en coulisses, comment Hua se comporte dans la vie, comment elle marche, de quelle façon elle s'assoit dans l'intimité, ce que nous faisons après les spectacles, dans quels bars, dans quels studios on a composé tel disque ou telle chanson. Ses parents souriaient indulgents, amusés, comme s'ils avaient organisé cette rencontre pour lui faire plaisir, uniquement, pour son anniversaire par exemple. Je répondais aux questions sans y réfléchir, en sirotant mon alcool de riz et songeant à Hua si souvent distraite et décevante dans de semblables circonstances. (Pauvre Hua. Qu' elle se fasse à l'idée une fois pour toutes, on trouve invariablement plus sensible que soi. Elle saura toujours s'entourer d'hommes qui l'admirent ou qu'elle impressionne, mais à quoi bon – oui, à quoi bon, puisque ce sont les autres qui l'intéressent, ceux qui lui en imposent, ceux qui se foutent prodigieusement du cinéma qu'elle fait pour retenir leur attention. C'est vrai, dès lors qu'un type lui manifeste son désir, elle s'en détourne, elle se laisse faire dix minutes mais s'en détourne, et le cercle vicieux se met en branle. Poussée par son besoin de séduire mais contrariée par son insatisfaction chronique, elle échoue à troubler ceux qui l'inspirent et collectionne ceux qui déçoivent. C'est inévitable. Je me souviens de ce jour où elle nous a déclaré « avoir eu » je ne sais quel acrobate un peu célèbre, la vanité, le plaisir honteux qu'elle tirait à nous dire ça, mille fois plus vif que celui qu'elle avait pris dans son lit – et dont elle ne gardait aucun souvenir du reste. Yi, comment tu me trouves en rouge ? en bleu ? avec ces bas ? Ses petits sautillements lorsqu'elle me questionne, le besoin qu'elle a de sentir les queues se dresser tout autour d'elle, mais c'est par dix, par vingt qu'elle les empoignerait.)

Le consul avait passé le mot, lui et sa femme tiennent leur rôle de négociants prospères sans y déroger. Même l'ado observe la consigne tout le temps que dure l'apéritif, puis le repas. Je n'ai pas visité les chambres, je vous en informe tout de suite, je ne les ai pas vues. Le salon est décoré à la taïwanaise, avec goût et mesure. Madame Tong, effacée au possible, assure le service comme si elle faisait cela chaque soir. À table, le consul prend les commandes de la conversation et ne les lâche plus. Il réitère son désir de me venir en aide (dans le cas où le ministère rejetterait ma demande d'asile bien sûr). Il est habile et plus que je ne l'imaginais. Il étaye ses propos de paroles toujours rassurantes, il répète qu'on ne peut pas me renvoyer en Chine comme ça, que j'ai les meilleurs atouts de mon côté, la jeunesse, la célébrité (il a tendance à me confondre avec Hua, ce qui amuse beaucoup son fils mais soulève des quiproquos, ainsi il pense que c'est moi qui entraîne les spectatrices à balancer leur soutien-gorge durant les concerts), il soutient que le gouvernement sautera sur l'occasion de montrer aux Chinois de quel bois il se chauffe. Toutefois en fin de phrase, il n'oublie jamais de souligner que, dans l'éventualité bien improbable où on m'expulserait, j'aurais tout intérêt à m'appuyer sur lui, sur ses amis, lesquels peuvent m'héberger à Hong Kong et me fournir une nouvelle identité. Je l'ai remercié dix fois, en laissant poindre mon étonnement. Pourquoi courir ce risque, pourquoi m'aider, moi, pauvre gisquette ? Il a senti le terrain miné, alors il s'est fendu d'une explication assez peu crédible, selon laquelle son fils, qui avait quitté la table depuis quelques minutes, l'avait « sensibilisé à mon cas » (tu parles) et qu'en me reconnaissant l'autre jour au café il avait mesuré mon désarroi. Ses amis seraient des commerçants comme lui, habitués à rendre ce genre de service et prompts à le faire, du baratin, rien que du baratin.

Je me suis faite aussi vulnérable que vous me le conseilliez, démunie, ignorante des procédures à suivre, inquiète, mais confiante tout de même, grâce à Fisher qui assure brillamment ma défense. J'ai décrit la rencontre avec les agents de l'Immigration, Tong m'a suggéré de le tenir au courant, sans préciser ce qu'il comptait faire entre-temps. Je me suis extasiée devant le faste de son intérieur, tout de suite il m'a expliqué que cette villa ne lui appartenait pas, que lui et ses collègues la louaient à tour de rôle depuis des années, cela pour que je déduise qu'il n'est pas si riche qu'il en a l'air. Comme le repas tirait à sa fin et que Tong ne m'offrait aucune ouverture, j'ai fait un petit tour de reconnaissance sous le prétexte d'aller aux toilettes. Madame Tong se lève, m'invite à la suivre, elle m'indique une porte, j'attends qu'elle s'éloigne, je repère la cuisine, l'office, la véranda, l'escalier montant aux chambres. Entre les toilettes et la cuisine, un étroit couloir mène au cabinet de Tong, j'ai songé à m'y faufiler quelques instants mais c'était perdu d'avance. Alors j'entre dans la salle de bains, je me lave les mains, je ressors et tombe nez à nez avec le fils Tong, je ne sais pas ce qu'il foutait-là, redescendu en catimini. Fébrile, il me chuchote qu'il aimerait me revoir, qu'il a des tas d'autres questions à poser, qu'il voudrait se rendre utile. Soudain, c' est sorti tout seul.

— Mon père ne fait pas de commerce. Il est diplomate.

Ça, je le savais.

— Pourquoi le cacher ?

— Il craignait peut-être que vous refusiez de le voir.

Logique, j'en étais venue à la même conclusion.

— Alors, il veut me renvoyer à Shanghai ?

— Non, n'ayez pas peur. Il va vous aider. Moi aussi je veux vous aider.

De toute évidence il y avait quelque chose qui passait mal. Le gosse hésitait mais que faire, je ne pouvais pas le cuisiner, je lui ai filé l'adresse du Printania, sans plus, il la connaissait déjà, je suis retournée dans la salle à manger. Là, Tong me décrit les beautés de Hong Kong, la conversation s'étiolait, j'ai pris congé. Non sans promettre que je rappellerais s'il y avait du nouveau.

Bilan : médiocre. J'ai le fils de mon côté, mais on peut craindre que tôt ou tard la langue lui fourche et que son père comprenne qu'il m'a mise dans la confidence. En ce cas, si Tong sait que je sais et si je m'adresse à lui comme à un importateur, il sera sur ses gardes, il passera à l'offensive. Mais bon. Je pense que le gosse se taira. Du moment que je ne le repousse pas, que je lui accorde l'attention qu'il souhaite, il fera cause commune avec moi.

> Je bute ici sur une difficulté d'ordre grammatical. Il est au moins deux façons de décoder le dernier paragraphe et j'hésite à trancher. Qiu Ang écrit à peu près ceci : *Il sera sur ses gardes, il passera à l'offensive.* Mais nous pourrions lire aussi bien : *Il se passera d'offensive,* dans le sens de « se dispenser d'offensive », ce qui serait d'ailleurs conforme à l'attitude qui consiste à rester sur ses gardes justement. À quelle offensive fait-elle allusion ? Il m'apparaît que notre agent appréhende une attaque qu'elle prévoit redoutable, mais elle répugne à nous en faire part. NdC.
>
> Je prends note des doutes de l'honorable copiste, mais ne saisis toujours pas l'essentiel du propos. Il vous suffit de décoder, caporal ! puis de transcrire les renseignements contenus dans les rapports de Qiu Ang. Expliquez-vous. Weng.
>
> Malheureusement c'est là chose impossible, Capitaine. Je me trouve dans l'obligation de décrypter ce que mademoiselle Ang nous envoie. Sinon vous n'y comprendriez rien. Vous pourriez toujours lire les mots, vous en seriez quitte pour les décoder à votre tour. Je respecte autant qu'il est possible l'esprit de la lettre. NdC.
>
> Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? Si je comprends bien, le diligent copiste ne se contente pas de transcrire les rapports de Qiu Ang, il les rédige lui-même. À la limite il les inventerait ! C'est mille fois trop de zèle. Je vous somme d'oublier l'esprit et de vous en tenir au pied de la lettre. Il n'y a pas une minute à perdre. Je veux être prévenu dans les délais les plus brefs du moindre rebondissement de quelque importance. Weng.

Assurément vous l'êtes, capitaine. En raison du décalage horaire, je transcris jour et nuit afin que vous soyez informé de tout dans la demi-heure. Mais je travaille à partir de notes qui nous parviennent en pagaille. Mademoiselle Ang est la confusion même. Elle ne se soucie pas de l'ordre chronologique. Avec une liberté de langage peu orthodoxe et à peine recevable, elle mêle les observations douteuses aux renseignements avérés. Par chance il n'en va pas ainsi tous les jours, mais je dois reconstituer les faits, rétablir les dates, tenir compte de l'antériorité des événements qui s'entrecroisent sans cesse. Je vous assure que je reste aussi concis qu'il est souhaitable de l'être dans les circonstances, parole de copiste. De plus la communication n'est pas infaillible, elle s'interrompt de loin en loin, me laissant la patte en l'air au détour d'un paragraphe, que je raccroche tant bien que mal au train des phrases. Croyez que tout est fait pour vous soumettre des rapports complets dans les temps. NdC.

Oublions ces enfantillages pour aujourd'hui. Je reçois la réponse de l'ambassadeur qui cherche à gagner du temps. Comme mon objectif est précisément le même, le ministre de l'Industrie et des Grands Travaux l'informera que nos études tirent à leur fin. Selon toute logique, il en résultera pour notre agent un nouveau report de son dossier et ces délais lui causeront des inquiétudes supplémentaires. L'autre agent que nous avons sur place cherche à identifier la nature des pots-de-vin dont Qiu Ang nous a parlé. Il n'a encore rien trouvé de concluant, mais il est formel : Tong ne joue pas, ni aux cartes ni à la roulette. Weng.

20 MARS. 4 H 30 — *J'y suis retournée.* J'en reviens. Avec si peu de résultats et incapable de dormir de toute façon, je me sentais tenue en échec, neutralisée, dix jours à ronger mon frein, il ne suffit pas de tenir un double rôle, il faut en tirer des avantages, or qu'y avait-il à grappiller dans ce que je vous envoyais tout

à l'heure – trois fois rien, je ne m'y faisais pas. Je me suis donc réintroduite chez le consul. Pas de panique. Tout va pour le mieux. Le plus grand risque au fond était de troubler la quiétude schizophrénique de ce quartier cossu où on ne croise personne après 21 heures, ni piéton ni voiture, à l'exception d'une patrouille de flics de temps à autre, il y a une sorte de couvre feu tacite, souhaité par les résidents, toujours cette pathologie de l'insécurité, quand même il ne s'est jamais rien produit d'alarmant, pas un billet de métro ne traîne par terre, les ordures sont alignées religieusement au pied des sapins, quiconque circule là-bas le soir tombé est sitôt suspect, quasi coupable, comme un bolchevik aux abords du palais présidentiel. D'arbuste en arbuste je me suis rapprochée de la villa de Tong, on ne me suivait pas, j'ignore si on me surveille encore mais cette nuit, je vous l'assure, personne ne me suivait.

Aucune lumière au rez-de-chaussée ni dans les chambres, la maison figée dans un silence sépulcral, comme le quartier du reste, j'ai débranché l'alarme avec le code, crocheté la serrure sans qu'il n'y paraisse rien, je me suis faufilée à l'intérieur. Pour commencer, j'ai gagné le couloir menant au cabinet du consul, qu'il appelle sa bibliothèque, j'ai fouillé les tiroirs du secrétaire, tous bien rangés. Que des documents trop officiels pour présenter de l'intérêt, des notes de service, je n'ai pas pu lire tout, j'ai photographié trois lettres plus longues que les autres, je vous transmets ça, mais je serais surprise si vous y trouviez grand-chose. Après je me suis attaquée au coffre, un vieux coffre-fort vert olive, en plomb, pareil à ceux qu'on fabriquait jadis pour les navires au long cours. Un jeu d'enfant. Encore là, rien de probant, des reçus, des factures d'agences aériennes, Tong ne rate pas une occasion de voyager à l'intérieur du pays, je n'ai pas pris la peine de noter les destinations, non plus que les dates, j'imagine que vous êtes au fait de ces déplacements-là. Pas d'argent en espèces, que des titres de la Compagnie nationale des eaux, et quelques photos sans importance, madame Tong, son fils, Tong lui-même lors d'une réception à l'ambassade de France. D'autres notes encore dans la corbeille à papier, des brouillons de lettres, dont une, destinée au ministre de l'Intérieur, me concernait, une lettre de routine, Tong exige « l'extradition de notre ressortissante », le discours ordinaire, officiel, j'ai photographié la chose, vous verrez.

J'étais en train de tout remettre en place, je lève la tête. On marchait à l'étage. Comme je n'avais fait aucun bruit, j'étais sûre de n'être pas la cause de ce réveil, et comme je n'étais pas la cause de ce réveil, on ne venait pas vérifier s'il y avait un intrus. Restait la possibilité que Tong, ou sa femme, fût pris de la sotte envie de noter un rêve, les rideaux étaient tirés, je me suis glissée derrière. Les pas se sont rapprochés, hésitants, mal assurés, on se dirigeait vers la cuisine. Bruits de verre dans un placard, une faible ampoule s'allume au fond du couloir, celle du réfrigérateur. Bruits de verre qu'on pose dans l'évier, on s'éclaircit la gorge. C'est un homme. Tong ou son fils. Il retourne vers l'escalier. Il remonte sans hâte.

J'ai attendu quinze bonnes minutes pour quitter ma planque, quinze minutes durant lesquelles j'avais l'âme en paix, aucune angoisse. Nulle inquiétude. Tong m'aurait prise sur le fait, j'étais foutue et bien plus que cela. Vous me laissiez tomber pour de bon. Pourtant je me sentais hors de danger, ça ne s'explique pas, j'avais un quart d'heure à tirer, je le tirais, tout bêtement, sans crainte, ne redoutant rien de fâcheux, emmaillotée dans les rideaux, je laissais libre cours à mes pensées les moins raisonnables, me retranchais derrière des spéculations, supputations, calculs, l'amour inopiné d'Octave, son alcoolisme, ma responsabilité dans cette affaire – nulle. Nulle, ma responsabilité, quoi qu'on en pense, et ainsi, à mille lieues de Shanghai, allez savoir pourquoi, il me tardait de rentrer au Printania pour vous écrire ceci, qui ne nous avance en rien ou si peu (je me demande même si je ne suis pas retournée chez Tong pour me procurer le plaisir de vous écrire en pleine nuit, ce que je fais maintenant), je me suis prise à songer au capitaine Weng, comme ça, sans raison particulière. Quand j'étais petite, je me souviens, c'est un de mes premiers souvenirs d'ailleurs, le capitaine me gardait parfois dans son cabinet, juste lui et moi, porte close. Assise par terre, je feignais de jouer avec mes marionnettes en l'observant du coin de l'œil. De temps en temps il posait la pointe de son crayon, à la verticale, sur la feuille de papier devant lui, il glissait deux doigts tout du long, jusqu'à la mine, retournait le crayon d'un coup sec, posait l'autre bout sur la feuille et glissait de nouveau ses doigts jusqu'à l'extrémité. Durant ce manège, répété quatre ou cinq fois, il fixait du regard quelque chose dehors, de l'autre côté de la fenêtre. Ensuite il se ressaisissait, reprenait ses esprits et couvrait la feuille de sa large écriture. Depuis le début de ma mission je pense avoir entrepris de vous dire tout par le détail afin de voir à mon tour ce qu'il distinguait derrière cette maudite fenêtre.

Après quinze minutes, j'ai quitté ma cachette et suis repartie comme j'étais venue, sans histoire. Bien qu'il faille tenir compte de la fatigue, je suis persuadée que Tong ne se méfie pas de moi, je ne sais ce qu'il entend faire ni comment il va manœuvrer, mais pour l'instant c'est moi qui mène le bal (documents joints, logiciel photo, code 12) *.

* Le laboratoire vient d'analyser les photos en question et nous envoie ses résultats. La plus intéressante est celle qui reproduit ce brouillon de lettre trouvé dans la corbeille à papier. Comme l'écrit Qiu Ang, il s'agit d'un courrier rédigé à l'attention d'Abe Nivinjskî, ministre de l'Intérieur, dans lequel le consul demande l'extradition de « notre ressortissante, en vertu des accords signés à Genève l'an dernier ». Tong précise même qu'il attend de nous un rapport sur les activités illicites auxquelles se livrait mademoiselle Ang à Shanghai. Il se propose d'en faire tenir copie au ministre dès qu'il le recevra. Tout cela demeure très protocolaire, à l'exception d'un certain paragraphe où Tong fait état de « pourparlers avec vos collègues du ministère de l'Industrie à propos d'une affaire pouvant avoir les plus heureuses répercussions pour nos deux pays ». D'après le sergent Kin, ces « pourparlers » auraient eu lieu avant l'arrivée de mademoiselle Ang en Amérique, or, d'après le sergent Kin toujours, Tong n' avait aucune raison d'engager des pourparlers, puisque vous ne lui aviez pas donné votre aval. Je prends la liberté d'ajouter ici une observation personnelle, mais non pas insignifiante, vous me corrigerez si je me trompe. Tout porte à croire que notre agent a passé la journée du 19 mars en compagnie de Ford. Pourtant elle n'écrit pas une ligne à ce sujet. Comme moi, capitaine, vous l'avez vue trotter derrière ce grand singe, animée d'une pulsion libidineuse des plus manifestes, l'autre jour qu'elle se rendait avec lui au syndicat des musiciens. À l'imprudence, Qiu Ang mêle une bonne part d'inconscience de funeste présage. N'est-il pas souhaitable que nous l'engagions à rester dans les strictes limites de sa mission ? NdC.

Le caporal ne manque pas de suite dans les idées, je le remercie de ses commentaires. Je note cependant que tout consciencieux qu'il soit, notre copiste aurait intérêt à surveiller son langage et à garder son sang-froid. Je ne vois pas qu'il y ait d'inquiétude à concevoir dans le fait que Qiu entretienne de bonnes relations avec un batteur réputé excellent sur la scène du *rock'n'roll*. Maintenant, je vous prie d'interrompre vos transcriptions quelques minutes et d'entrer en contact avec le colonel Pong qui, comme vous devez le savoir, a pris là-bas l'identité du cordonnier Ping. Il ordonnera discrètement à Qiu de ne plus courir de risques inutiles comme elle l'a fait l'autre nuit en s'introduisant dans le domicile du consul. Tong n'est pas né de la dernière averse. Notre plan échouera s'il la surprend à rôder près de chez lui. Le colonel lui conseillera également de se tenir prête à quitter son hôtel au premier signal venant de nous.

Quant à moi, je m'envole dans deux heures pour Copenhague. J'y resterai trois jours. Ce voyage n'a rien d'officiel. Veuillez faire en sorte que les rapports de Qiu me parviennent par la même voie, comme si je n'avais jamais quitté mon bureau. À lundi. Capitaine Weng.

Midi — Le garçon n'avait pas même pris la peine de s'annoncer. Il a séché ses cours et s'est présenté ici à 9 heures sonnantes, je dormais ferme. Derrière la porte, l'hôtelier me prévient qu'un adolescent désire me voir et m'attend à la réception. Je le fais patienter un bon quart d'heure, le temps de me doucher, d'enfiler n'importe quoi, la première jupe venue, je le fais monter, il frappe. Il se tenait devant moi, dans le couloir, vibrionnant, deux tasses de café à la main. J'étais émue. Il avait acheté des cigarettes aussi, un paquet neuf pour moi, des Gitanes, il avait dû noter que je fume des Gitanes. Il était charmant, j'ai failli croquer.

Je l'ai invité à prendre le fauteuil, je me suis assise en tailleur sur le lit, le cendrier entre nous. Au début, il a eu un mal fou à dissiper sa gêne, bien plus lourde que celle de la veille. Les admirateurs me paralysent avec leur admiration. Leur formidable admiration. Elle est encombrante. Une vraie dalle de ciment qu'ils déposent à vos pieds, on sent leur émerveillement gros comme ça, massif, et leur désir cinglant, un désir de viol, oui, de viol, car ils craignent avant tout qu'on leur échappe, mais ce désir-là, il ne faut pas se le cacher, désir impératif... il est délicieux. À cause du ciment peut-être. Il paraît qu'il existe des particules si microscopiques qu'elles traversent un mur de plomb d'une épaisseur d'une ou deux années lumière. Le désir de l'admirateur est à cette image. Un mur se dresse, droit devant vous, et le désir passe au travers, non sans provoquer des picotements dans le bas-ventre – une volupté – mais je m'arrête. D'autant plus que le gosse m'a fourni une information capitale, je n'ai pas eu le temps de vérifier si elle est juste, je vous la communique sans plus tarder (transmettre ceci tout de suite au capitaine Weng) : Tong veut passer à l'Ouest. Avec sa famille. Je vous le dis carrément, le fils n'en sait pas davantage, sinon que Tong a déjà entrepris des démarches en ce sens auprès du ministère. J'ignore s'il se propose de jouer à l'agent double, toujours est-il que notre consul fait en sorte de passer à l'Ouest. Voilà qui change tout.

Mo me raconte ça le plus candidement du monde. Pour lui, c'est une aubaine cette histoire-là, nous pourrons nous revoir souvent, croit-il, puisque j'ai moi-même engagé des procédures similaires. J'espère m'établir ici, son père désire la même chose, ça crée des liens, mais il en existe des milliers d'autres, que Mo se prend à m'énumérer – j'étais à la torture. Il reste que je ne pouvais quand même pas le chasser. Patiemment (impatiemment devrais-je écrire) je l'ai laissé parler, posant çà et là des questions détournées. Si votre père veut s'installer ici, pourquoi ne m'en parle-t-il pas. Je pourrais prévenir mon avocat, il lui donnerait un coup de pouce. Mo ne savait que répondre, sinon ce qui tombe sous le sens. Son père est toujours en poste, on ne confie pas son projet de faire défection à des gens qu'on connaît de la veille. Moi, c'est normal, j'ai tout de suite annoncé mes couleurs. Pour un consul, c'est plus délicat. Les gouvernements se méfient des diplomates rebelles. Bref, des explications toutes également plausibles. Je suis persuadée que ce garçon est de bonne foi. Il n'a rien dissimulé. Il m'offre son admiration, son dévouement, n'ayons pas peur des mots, il me tend son amour de gamin sur un plateau. Tout juste, j'exagère à peine, s'il ne trahirait pas son père pour passer deux heures en ma compagnie. Évidemment il me tardait de vous transmettre la nouvelle, je lui ai dit qu'on m'attendait, que nous pourrions nous revoir bientôt, dès demain par exemple, à condition de prendre rendez-vous, de ne plus se présenter comme ça sans prévenir. Il était confus. Je l'ai rassuré. Bien entendu, je lui ai conseillé de rester muet, surtout de ne rien dire à son père. Sentant que notre entretien tirait à sa fin, il s'est levé, j'ai pris en note le numéro de son mobile en promettant de lui faire signe demain avant le déjeuner. Il a quitté la chambre sur un coussin d'air. Tenace, son désir planait encore dans la pièce quinze minutes après son départ.

14 H — Merveilles de la science. Des chercheurs américains viennent de localiser dans le cerveau le neurone qui inspire les sympathies communistes. Ils sont parvenus à l'isoler chez les loups vivant en bande, puis à le neutraliser, avec pour résultat que les bêtes se séparent, quittent le groupe et assurent seules leur subsistance. On souhaite, d'ici deux ans, mettre au point un médicament efficace dont l'inoculation aux enfants serait obligatoire dès l'âge

de trois ans. À nos chimistes maintenant de localiser la molécule capitaliste.

14 H 45 — Comment vérifier les dires de ce jeune homme et savoir où le consul en est de ses démarches. En retournant chez lui comme la nuit dernière ? Je pensais m'adresser à Fisher, qui en sait sans doute plus long qu'il ne le dit, j'hésite à l'attaquer de front. Il est serviable, c'est entendu, il ne faut pas rêver non plus. Laissez-moi réfléchir à cela quelques heures avant d'arrêter une décision, que je vous communiquerai dès qu'elle sera prise. Je confirme avoir reçu, il y a une quinzaine de minutes, un appel du cordonnier Ping. Nous avons rendez-vous tout à l'heure dans un square. Cela me fait drôle de sentir soudain votre présence après douze jours de soliloque. Ça galvanise. Mais. Si vous me faites signe, c'est que vous avez appris des choses, que les événements évoluent vite et pas forcément dans le sens que nous souhaitions. Je reste songeuse. Je vous signale aussi qu'une lettre, signée par le commissaire chargé de l'examen de ma demande d'asile, m'est parvenue ce matin. On me cherche des poux. Cet homme « admet » que le processus accuse du retard (ça, c'est un coup de l'avocat, moi, je ne me suis plainte de rien, Fisher a dû exiger des explications), retard causé par « certaines caractéristiques de votre personnalité qui contreviennent à la conduite que nous sommes en droit d'attendre d'un citoyen non encore régularisé ». En un mot on me reproche de fumer. Avant de poursuivre l'étude de mon dossier, on veut que je m'engage à renoncer au tabac et à suivre un traitement thérapeutique (traitement gratuit, je suis malade, on me soigne), afin que je me débarrasse de cette habitude « nuisible à la santé des autochtones et qui n'entre pas dans le cadre

des tolérances propres à notre communauté ». C'est évidemment un prétexte pour gagner du temps. Mais pourquoi veulent-ils gagner du temps ? Plus loin, à mots voilés, on me laisse entendre qu'un ressortissant étranger « non encore admis » s'abstient de faire des déclarations publiques et ne se prononce pas sur des questions qui relèvent de la politique intérieure du pays hôte. Vous pensez comme je m'occupe de politique intérieure depuis mon arrivée. Celle-là, elle vient de Kowalski, pour sûr, qui n'a toujours pas digéré la conférence de presse. Enfin je ne serais pas surprise d'apprendre qu'on pressent chez moi une tendance à me mêler de ce qui ne me regarde pas. Bon, j'ai signé oui partout, voilà. Ping, maintenant. Le temps presse, il faut que j'y aille.

> Notre agent, capitaine, ne se trompait pas sur toute la ligne et je m'empresse de lui formuler ici mes excuses. Si les renseignements contenus dans ce rapport sont exacts, et tout laisse croire qu'ils le sont bel et bien, Tong n'a pas marchandé avec un cabinet quelconque, mais avec le ministre en personne. Que ce dernier ait, dans la suite, approché une entreprise pour lui proposer un contrat mirobolant en échange d'une prime, c'est possible, mais ça ne présente pas d'intérêt pour nous. Compte tenu des derniers développements, je vous soumets une analyse en toute humilité. La situation se présente à peu près comme suit :
>
> a) Au début de l'année, Tong s'ouvre au ministre de l'immigration, Pedro Rodriguez, de son intention de passer à l'Ouest ;
>
> b) Rodriguez, qui a eu vent de notre projet de barrage, lui propose un marché. Des visas de dix ans, pour Tong et sa famille, contre l'embauche d'ingénieurs locaux (la raison pour laquelle le consul nous écrivait sans cesse) ;

c) cela fait, le même ministre informe telle entreprise qu'elle est pressentie pour réaliser de grands travaux à l'étranger. Alléchés, les directeurs de la firme promettent tant de milliers d'unités à Rodriguez en échange du contrat (ce point reste à prouver, d'après les lois en vigueur en Amérique, les hauts fonctionnaires reconnus coupables de pareilles manigances encourent une peine de prison de cinq années fermes ; mais pour une compagnie possédant des filiales dans trente-cinq pays, rien de simple comme de verser l'argent par une voie détournée) ;

d) là-dessus, arrivée de Qiu Ang, dont la demande d'asile perturbe les plans de tout le monde, puisque nous réclamons aussitôt son extradition et que Rodriguez n'entend pas créer un incident diplomatique avant la signature du contrat. Il cherche donc à gagner du temps (ces fameux délais que l'avocat Fisher estime à juste titre anormaux) ;

e) Tong promet au ministre de faire le nécessaire pour écarter la dissidente et se fait fort, en même temps, de tourner notre mécontentement à son avantage. Il s'engage donc à fournir un dossier criminel, émanant de nos services, afin que le gouvernement ait les meilleures raisons d'extrader mademoiselle Ang (on n'abrite pas des proxénètes). Il satisfait du même coup aux exigences de Pékin. En clair, vous avez fort bien fait de retarder l'envoi du dossier que Tong nous réclamait. Autrement, la police arrêtait mademoiselle Ang dans la journée. NdC.

D'une rigueur alphabétique, les déductions de l'impétueux copiste sont en outre persuasives. Nous vérifierons cela et j'en tiendrai compte. Mais l'heure est venue d'abattre les premières cartes. Suspendez tout et rédigez-moi une lettre destinée à leur ministre de l'Industrie, Tahar Dougou. Son gouvernement adopte en ce moment même une résolution de principe portant sur l'acquisition de trente hélicoptères de combat. La mesure vient d'être rendue publique. L'appel d'offres sera publié demain au journal officiel. Vous proposerez à Dougou notre modèle 112, de loin le plus moderne et le moins cher sur le marché.

Ensuite, vous expédierez dès ce soir à Tong un dossier écrasant sur Qiu Ang. Chargez la note. Activités clandestines, sédition, trafic de drogue, port d'armes, lesbianisme, tabagisme, exercice illégal de la médecine, hépatite C, mettez toute la gomme. Dans l'état où il est et du moment que ça sert ses intérêts, Tong n'y verra que du feu. Il ne s'agit pas de contrecarrer ses projets, nous devons les encourager au contraire et si bien qu'il se mouille.

Faites parvenir ce dossier par la valise diplomatique.

Juste avant de l'envoyer, lancez notre signal à Qiu. Elle doit quitter son hôtel dans la demi-heure.

Enfin, versez 2000 yuans dans son compte. Weng.

18 H — À vos ordres. J'ai vu le colonel, je ne commettrai plus « l'imprudence » de la nuit dernière. Je veux toutefois expliquer ma conduite ici et devant tous.

Comme le capitaine Weng m'avait remis lui-même le code du domicile de Tong, il était clair dans mon esprit que je devais m'en servir tôt ou tard. Deuxièmement je ne courais pas, comme vous le pensez, de risques considérables en pénétrant chez le consul à la faveur de la nuit, d'abord je n'aurais jamais tenté le coup si j'avais vu de la lumière au premier étage, à plus forte raison au rez-de-chaussée. Le fait qu'un des occupants descende à la cuisine pour boire de l'eau ou je ne sais quoi relève de l'impondérable. Encore là je ne risquais pas grand chose. Tong aurait consulté un dossier dans son cabinet, il n'y serait pas resté une heure, or j'ai suivi l'entraînement nécessaire pour demeurer immobile pendant une heure. En troisième lieu, les documents compromettants, pour peu qu'il en existe, ne peuvent pas se trouver au consulat, ils sont forcément chez Tong. (Je vous signale en passant que le consul est autrement plus imprudent que moi. S'il ne brûle pas le contenu de ses corbeilles, ses brouillons de lettres se retrouvent le matin dans le sac d'ordures que les services secrets subtilisent devant chez lui avant le passage des clochards.) Je vous concède que je ne rentre pas de mon équipée avec des révélations fracassantes. Mettez-vous à ma place. Treize jours que je suis ici – pourquoi ? Une misère. Tong veut passer à l'Ouest. Et alors. Je ne vais pas loin avec ça. Ce que j'aimerais, c'est recueillir une information qui vaille, un renseignement de taille, propre à servir la République et qui justifierait ma mission. Au lieu de ça, des fadaises. Je suis forcée de reconnaître que mon hypothèse de départ (des pots-de-vin contre la signature d'un contrat) ne pèse plus lourd. Je me retrouve le bec à l'eau. Le statut de réfugié contre une promesse de contrat ? Possible, comment voulez-vous que je le prouve. Non, je fais fausse route, c'est de plus en plus évident, mais suffit. J'ai assez mesuré le danger, je contacterai Fisher dès ce soir, je saurai s'il possède ou non des informations dignes de foi. Il y a Octave aussi qui me réclame, laissant message sur message au standard de l'hôtel, il veut que je le rappelle, il aimerait qu'on se voie, aujourd'hui, tout de suite, j'ai même l'impression qu'il me file un peu. La dernière fois que nous nous sommes parlé, il affirmait m'avoir vue l'autre jour dans la rue avec Sam Ford, ce qui n'est pas faux, est-ce une coïncidence ? On ne tombe pas justement et par hasard sur la personne qu'on souhaite croiser. D'ailleurs pourquoi n'est-il pas venu nous voir. Il connaît Sam, ils se connaissent même depuis des mois. Cela dit, je suis convaincue qu'il ne travaille pas pour la police ou les services secrets. Même si la presse grouille d'espions, la police ne confie pas de missions délicates à un homme réputé alcoolique. Quant au fils Tong, Mo, j'ai promis de le rappeler – qu'est-ce qui m'a pris. Décidément mon bilan est mince, capitaine, je m'en rends compte et n'en suis pas fière. Tenez, je lui proposerai de m'accompagner à la répétition qui aura lieu vers 13 heures au studio, puis je l'emmènerai boire une bière, ou un verre de lait, puisqu'on défend aux mineurs de mettre les pieds dans un débit de boisson. Je vous rendrai compte de cela demain.

20 H — J'ai bavardé une bonne demi-heure au téléphone avec maître Fisher, je raccroche à l'instant. Comme je le supposais, il mène ses petites investigations en douce. Mais en vain. Fisher est moins obtus que je ne le croyais, nous avons abordé des sujets très éloignés de ceux qui nous occupent, mais plusieurs de ses observations éclaircissent pour moi des choses qui me turlupinaient. Soyez sur vos gardes, il déclare, tout le monde ici se paie de mots. Sans blague. Je le verrai samedi, nous n'avons pas fixé l'heure encore, il fera le nécessaire pour se libérer en après-midi. Il présume qu'on nous convoquera lundi, mais en même temps il est persuadé que le ministère retardera les procédures une fois de plus, comme il le fait depuis le début. D'après Fisher, ces délais à répétition cachent des manœuvres pas nettes. Tout l'incite à penser que la commission reçoit ses ordres de plus haut. Je suis surprise que ça le choque. Il se cabre : c'est irrégulier. Moins obtus peut-être, crédule quand même. Il veut savoir si j'ai commis des « délits » dans le passé, insignifiants mais rédhibitoires, ivresse sur la voie publique, n'importe quoi qui expliquerait tant de réticence de la part du ministère. Tout juste s'il ne

m'invitait pas à me confesser à lui. Parce que si la commission déniche la plus infime incartade avant que lui, Fisher, ne soit prévenu, il ne répond de rien, il ne pourra plus assurer ma défense de manière efficace. Parole de juriste. J'ai répété le topo habituel. Orpheline, prise en charge par l'État vers dix-huit mois, aptitudes musicales, étude de la musique, préférence pour le rock, formation de Dazibao, non, il sait tout cela par cœur, il m'enjoint de passer aux aveux, il aimerait m'entendre dire que je suis portée sur la cocaïne, que je me laisse aller en public à des débordements inqualifiables, que j'entraîne des mineurs dans mon lit, le catalogue des lieux communs sur les groupes de rock, je n'ai pas cédé. Alors il a poussé un long soupir au bout du fil, avant de se lancer dans un discours plein de bon sens, mais insolite, comme quoi les déclarations des ministres, des députés, qu'ils soient de l'opposition ou de la majorité, celles des juges, des hauts fonctionnaires, de la police, que la grande affaire en somme dans ce pays, plus essentielle aux yeux de tous que n'importe quel principe, est de garder les apparences. Aucune valeur, aucune clause constitutionnelle ne tient ni ne vaut en regard du besoin de sauver la face. Jusque-là, je le suivais sans mal, mais je n'étais pas au bout de mes peines. Brusquement, il saute sur ses grands chevaux et s'avise de démonter pour ma gouverne « la plus formidable imposture de notre époque, la plus grossière duperie depuis celles de l'inquisition » et qui consiste, toujours d'après Fisher, à présenter des idées rétrogrades comme des concepts progressistes. Au fond c'est la fable de l'obèse, forcé de se mettre à la diète, qui convainc le famélique de suivre son régime. Que je vous explique. Étant entendu que le champ politique se partage ici entre conservateurs et réactionnaires, les premiers ont beau jeu d'affirmer qu'ils prônent des idées larges. Ce tour de passe-passe a pour but de brouiller les cartes, mais surtout les esprits des soi-disant socialistes européens qui gobent goulûment ces notions de droite et les inscrivent à leur programme. Pour mieux se faire comprendre, Fisher y va d'un exemple, je prenais des notes, je le cite : bigots et banquiers, chacun s'accorde là-dessus, sont d'irréductibles partisans de l'ordre, ils ne s'entendent pas sur tous les points, ils poursuivent néanmoins un même objectif fondamental qui est de conserver les choses en l'état. À l'occasion, le capitalisme sauvage sape les fondements de la morale (lorsqu'on abat une forêt vaste comme l'Allemagne, on porte atteinte à Dieu par l'entremise de la Nature), en ce cas le pasteur rappelle son frère banquier à plus de réserve, mais règle générale les deux lascars font bon ménage et nous garantissent que leurs bisbilles cimentent la démocratie – nouvelle religion, hors d'elle point de salut. La santé, l'écologie, la sécurité, qui s'y oppose. C'est comme la haine, le racisme, la violence, personne n'en veut chez soi Mais quand on dit d'une valeur dérisoire qu'elle est d'ordre moral et qu'elle a force de loi, on cautionne le recours à la force pour répandre sa doctrine. La tranquillité par exemple, au lieu de demeurer le simple bien qu'elle est, devient un dogme, c'est la raison pour laquelle les rigoristes, qui n'aspirent jamais qu'à contraindre la liberté individuelle et collective, déploient tant d'industrie à présenter leurs restrictions comme des valeurs morales de première importance. Je ne voyais pas bien où Fisher voulait en venir, mais son raisonnement commençait à prendre forme. Du jour où on parvient à faire passer un caricaturiste pour un révisionniste, on invite les forces de l'ordre à réprimer la moquerie.

Nous en sommes là. Pardon ? Oui, nous y sommes.

Les calvinistes n'ont jamais renoncé à propager leur doctrine, j'en sais quelque chose, je suis né calviniste. Ils y travaillent chaque jour et si bien qu'ils réussissent le tour d'adresse qui consiste à vous persuader qu'interdit rime avec délivrance, pas de l'oie avec sécurité. Avec évolution des mœurs. Du coup, ce qui échappe à l'interdit devient obligatoire. Quand un député vert s'époumone à la tribune de la Chambre ou vient me dire en pleine face qu'il se bat contre la prostitution pour défendre la dignité des femmes, je reconnais mon puritain à cent bornes, on ne me la fait pas. Bref, tout ça pour conclure que si jamais on me trouvait coupable d'entorses à la morale, on ne tarderait pas à me ficher comme criminelle. Car après ses beaux discours en faveur de la liberté d'expression, le ministère ne peut pas vous extrader sans offrir du même coup le spectacle de sa duplicité à la face du monde. En revanche on vous découvre un vice, un seul, votre cas est scellé. L'injustice, vous savez, est un sûr moyen d'éliminer les indésirables. Elle provoque la rage des insoumis, elle excite leur révolte, ce qui crée du grabuge, que tous s'entendent à réprimer. Il importe donc d'alimenter des foyers d'injustice un peu partout afin de débusquer les réfractaires et les briser, avec l'absolution de la presse.

Indésirable. Qui verrait en moi une indésirable, fussé-je dissidente ? Quel danger, quel risque court l'Amérique en accueillant une obscure guitariste de rock ? Fisher ne le sait pas non plus, mais il est persuadé qu'on enquête sur moi, raison pour laquelle il tient tant que je lui confie mes petits larcins. Il cherche, il ne trouve rien, mais répète que c'est anormal. Et moi je suis sûre qu'au poste qu'il occupe, il a eu vent des projets de défection du consul Tong. Avec tout ça, j'ai oublié de lui poser la question, mais je le vois demain, j'en saurai plus. Quoi qu'il en soit, Fisher devrait se méfier. Il a « découvert » qu'on ne traite pas les champions olympiques et les pianistes de concert comme de simples péquins, et que certains documents faisant jurisprudence ont disparu des archives du palais de justice. Il craint qu'on ne les ait détruits (il me chuchote ça sur un ton de conspirateur traqué). Il existe des lois claires contre la destruction des archives. On ne peut rien supprimer, même les notes de service. Or Washington, après l'avoir nié durant trente ans, reconnaît son immixtion dans les affaires du Chili, la CIA ouvre ses registres, deux mille pages manquent. Et trois enquêteurs. « Des lois, vous dis-je ! » Et moi, comme Gauguin, je réponds brigadier vous avez raison, pour avoir la tranquillité. Une chose est sûre : ils abandonnent la gouverne aux juges, qui les déchargent de toute responsabilité morale et les tirent du pétrin chaque fois qu'un scandale éclate, pas besoin d'être communiste pour comprendre ça.

21 H 30 — Radio d'État. Reportage d'une demi-heure sur les selles de vélo. À quelles horreurs ne s'expose-t-on pas. Inflammation du périnée, irritation du coccyx, déboîtement de la symphyse. Afin d'éviter ces désagréments, il convient de choisir une selle à mousse dense, surtout pas moelleuse, dense. Il est conseillé aux hommes de relever le bec de leur selle, aux femmes de l'abaisser. Pas pour plus de confort. Pour une meilleure hygiène. Et plus de sécurité. Le port d'un cuissard sans sous vêtements est aussi vivement recommandé, car les élastiques du slip, frottant sur la selle à travers un short ordinaire, sont susceptibles d'énerver les muqueuses, de tuméfier les bourses. Cinq millions de Pékinois qui négligent ces consignes risquent une dermatite. Après avoir parcouru cinq kilomètres à bonne vitesse, on doit

descendre de sa machine, souffler un peu, procéder à des flexions des membres inférieurs, à défaut de quoi une légère déformation du petit bassin menace. Cela fait, on peut remonter sur son vélo l'âme en paix. À chaque précision anatomique, l'animateur se pourléchait.

Attendez – un voyant s'allume sur l'appareil. Message reçu. Je déguerpis.

VENDREDI 20 MARS, 22 H 30.

> Notre agent quitte l'hôtel Printania pour une destination inconnue. La communication est coupée. NdC.
>
> Je signale que Qiu Ang tente en vain de nous joindre depuis quelques heures. Rapports illisibles. Rien à faire. Nos meilleurs techniciens ne parviennent pas à les décoder. NdC.
>
> Transcrivez-moi les mots qui traversent le brouillage. Weng.
>
> *07 : 32 : 33 PDT*
>
> *Reply Reply All Forward Delete Previous Next Close [...] ^voile ou ^vap [...] pas un rat [...} Hamilton arr [...]*
>
> *19mars/ [...] fils Tong [...] ffffffffffrrrrrffffff [...] Entre soixante et ... ans nÔest indiqu* nu part il faut*
>
> *le th*me*
>
> *bien s*r &*

21 MARS. 6 H — Bagages à la consigne de la gare. Stop. Mal installée pour vous écrire. Je sens que l'étau se resserre. Stop. Passé la nuit chez Hamilton. Q. A.

[...] Octave devait faire un article pour rendre compte d'une exposition. Nous étions convenus de nous retrouver sur place [...] musée d'art moderne *

* La date manque. Il s'agit vraisemblablement d'un rapport rédigé dans la nuit du 18 au 19 mars, faisant état des activités de mademoiselle Ang mercredi après-midi. J'ai eu un mal de chien à le reconstituer. Je présume que ce texte a transité par un relais inconnu de nos services. Il contient fort heureusement peu d'indications permettant de retracer mademoiselle Ang, mais si quelqu'un a repéré sa longueur d'onde, le pire est à craindre. Curieux. Mercredi, Octave Hamilton devait prendre Qiu Ang à son hôtel (voir le rapport du 18 mars), il est possible que j'aie mal décodé. Mais quand ? Aujourd'hui ou mercredi ? Aussi on peut supposer que, n'ayant pas trouvé Hamilton dans le hall de l'hôtel, mademoiselle Ang se soit rendue au musée seule. Dans ce cas, pourquoi dit-elle qu'ils étaient convenus de se rencontrer sur place ? À moins que ce ne soit sur une place, adjacente à l'hôtel. Autre possibilité : avant de le remettre en circulation, ceux qui ont intercepté ce rapport l'auront modifié intentionnellement. NdC.

Les jeux de rôle vous ont tourné la tête, caporal. Pourquoi voulez-vous que nos ennemis rendent un message qu'ils réussissent à intercepter, ça ne tient pas debout. Tout simplement, Qiu aura oublié de nous envoyer son rapport après l'avoir rédigé, puis, constatant sa bévue, elle l'aura formulé de nouveau, ne cherchez pas plus loin. W.

[...] une exposition de photographies réalisée par une artiste européenne de réputation modeste, Valérie Nachtwandler, qui imprime ses tirages en noir et blanc sur grand aigle, je sais peu de chose de cette femme, sinon qu'elle est à moitié folle, le catalogue fait état de nombreux séjours dans une maison de santé, en Bavière ou dans les Vosges, je ne me souviens plus. J'ai laissé un message à Fisher, il tarde à me rappeler, je trompe l'impatience en vous décrivant cette soirée. Toujours est-il que je me pointe là-bas (Octave m'avait prévenue, il n'y a jamais personne dans ce musée, sauf en de rares occasions, lorsqu'on remonte des caves, par exemple, les toiles de l'une ou l'autre célébrité locale qui eut jadis le mérite d'ouvrir l'esprit de ses compatriotes à l'art abstrait, vers le milieu des années 1950 donc), dès l'entrée un avis met les visiteurs en garde contre « le caractère saisissant de certaines œuvres, qui ne conviennent pas à tout public. Les enfants de quatorze ans et moins doivent être accompagnés d'un adulte responsable ». Un peu remuée quand même, je me dis que ce sont des choses qui arrivent, je respire un grand coup pour me ragaillardir, le préposé à l'accueil me toise comme s'il mesurait mon aplomb psychologique, il se résout à me vendre un billet et je pénètre dans la première des cinq salles, effectivement déserte, pas un rat. Hauts plafonds, sols de marbre, murs lambrissés de boiseries. Accroche-toi ma fille, ça va saigner. Sur les cimaises, de belles photos d'un mètre sur un mètre cinquante à peu près, pas plus d'une demi-douzaine par salle, chacune montrant un sujet unique, homme ou femme, surtout des femmes, saisi à son insu dans un intérieur ou conscient de la présence de la photographe et posant pour elle. Jusque-là, rien de bien terrifiant, j'avais vu pire. Ah oui. Les modèles sont nus, tous, et reproduits en pied le plus souvent. Pas de flou artistique, pas de mignardises. Du net, du précis. Pas de mutilations non plus. Aucune plaie, aucune blessure, ni sang ni pustule, des êtres en bonne santé, debout dans un salon ou penchés devant leur frigo. Regards généralement graves, mais sans chagrin particulier, grave comme on l'est dans la solitude de son logis, je pense que des surprises m'attendent plus loin, dans les autres salles, pour l'instant je ne distingue pas de scènes scabreuses, rien de scatologique, les mêmes modèles, au nombre de six, deux hommes et quatre femmes (un brin détenus d'Auschwitz, mais pas malades), une même esthétique aussi, plutôt réaliste, l'art occidental dans son narcissisme habituel, au demeurant efficace, remarquable en un sens mais plat, à plat, sans mystère ou, parfois, volontairement pathétique.

Après avoir fait le tour des salles, Octave n'arrivait toujours pas, je demande au gardien si l'exposition se poursuit à l'étage. Non. J'ai tout vu. Un doute me gagne. Prend-on de semblables précautions pour éviter aux enfants la vue de ces nudités-là. Impossible. Les rues du centre-ville regorgent de *sex-shops,* les revues n'exposent que des adultes à poil, à voile ou à vapeur. De plus personne, ou presque, ne vient jamais ici. Deux mille visiteurs la saison dernière. Ce n'est certes pas l'endroit idéal pour lancer une campagne d'assainissement des mœurs. Alors quoi. Je recommence ma tournée depuis la sortie, cette fois, jusqu'à l'entrée. Toujours seule. Ce faisant, je constate un peu tard que les six modèles sont plutôt âgés. Entre soixante et soixante-quinze ans. Ce n'est indiqué nulle part, mais le fil conducteur de l'exposerait, il faut le croire, la nudité des vieux. Pas leur sexualité, encore moins leurs pathologies, leur corps simplement, tel quel. Curieux thème, je me dis, et un peu faible que celui-là. Un des hommes, poilu comme un macaque, étale un ventre énorme, les seins de la plupart des femmes ressemblent à des sachets de coton, je note une certaine canitie des pubis, mais rien de morbide dans tout cela, rien qui n'ait été vu cent fois dans des reportages télévisés, diffusés à l'heure où les enfants rentrent de l'école. Octave rapplique soudain tout essoufflé, il s'excuse de son retard, me promet de faire vite et traverse les salles au pas de charge, son carnet à la main. En l'attendant, je feuillette le catalogue au guichet. J'apprends que l'exposition a été bannie de cinq villes américaines, Dallas, Denver, Saint-Louis, Lafayette et Philadelphie. Le conservateur fait grand cas de cette censure et rend hommage à « l'ouverture d'esprit des habitants de notre bonne cité ». Enfin Octave vient me rejoindre et lance tout à trac : Ça va faire du bruit. Je le dévisage.

— Oui, on peut s'attendre à des protestations.

— Protestations ?

— Pour qu'on ferme l'expo... Qu'on l'interdise.

Je n'en croyais pas un mot, mais le bougre voyait juste. L'exposition avait ouvert ses portes la veille, depuis ce jour, c'était quand déjà, mercredi, je feuillette les journaux, j'écoute les nouvelles, eh bien croyez-le ou non, la critique se divise en deux clans distincts, celui de ceux qui louent les qualités plastiques des photos sans écrire une ligne sur le thème, ou le sujet (procédé critique assez fréquent, devant les œuvres d'un érotomane on s'intéresse habituellement à la phénoménologie de ses ciels) et ceux qui reprochent à l'État de dilapider l'argent des contribuables en permettant qu'on montre des images dégénérées, dégradantes, mais de tout cela je ne vous parlerais même pas si ce matin deux cents personnes n'avaient le projet de défiler devant le musée d'art moderne pour exiger la démission du conservateur, deux cents personnes, j'en mets la main au feu, qui n'entrent jamais dans un musée ou dans une galerie. Comique. Comme si les Esquimaux manifestaient demain contre la nudité des Somaliennes. Vérification faite, les *Yeux sans visage,* ce film qui tant m'a troublée lorsque j'avais quinze ans, film réalisé par un Français, celui qui a fait le film sur Picasso, Cluzot, non, ce n'est pas lui, Franju plutôt, voilà, Franju, eh bien ce film est interdit aux moins de douze ans – et Fisher qui ne rappelle toujours pas.

22 MARS. 18 H — Dans un premier temps je n'ai pas compris pourquoi vous m'ordonniez de quitter le Printania. Vous aviez vos raisons, j'ai filé sans demander mon reste, puisque la chambre était réglée jusqu'à mercredi, mais vraiment je ne comprenais pas. Ensuite j'ai su que l'hôtelier avait été interrogé par les flics. Hier midi. Comme je ne l'avais prévenu de rien, il n'a pu leur signaler quoi que ce soit. Bon. J'ai passé la nuit de vendredi à samedi chez Octave. Je sais, je n'aurais pas dû y aller – mais. Personne ne s'est présenté chez lui, personne n'a téléphoné quand j'étais là et, que je sache, personne non plus ne s'est manifesté depuis. Samedi, 6 heures du matin, je me suis barrée avant qu'il se réveille. J'ai loué une petite voiture, une auto minuscule avec des vitres opaques, on ne peut me voir de l'extérieur. Depuis je roule sans but et je dors là-dedans, ça ne va pas trop mal. Façon de parler, parce que l'incertitude dans laquelle je me trouve quant à vos intentions me laisse pour le moins sur la touche. J'estime à douze heures l'avance que vous avez prise, c'est-à-dire que vous avez su douze heures avant la police que le ministère rejetait ma demande d'asile et entendait réclamer mon expulsion (je ne me trompe pas, c'est bien ce que vous avez appris, non ?). Mais qu'est-ce que ça changeait. Je pouvais interjeter appel, ce qui me donnait facilement deux semaines de plus. Bref. Durant quelques heures je ne savais pas si je devais rentrer à Shanghai sur-le-champ ou poursuivre la mission. J'ai pris un parti. À moins d'un ordre contraire, je reste sur place.

Samedi, j'avais rendez-vous avec Sam pour la première répétition. Je me méfiais. Bien m'en a pris.

Vingt minutes avant l'heure dite, je me suis planquée sous un porche à proximité du studio. Lorsque j'ai vu sa voiture tourner le coin de la rue, je me suis assurée qu'on ne le suivait pas, il s'est garé dix mètres devant moi, la rue était déserte, je lui ai fait signe. Deux heures plus tard, la police rappliquait au studio. (Cela prouve que si elle ne me filait pas à proprement parler, le ministère l'avait tout de même informée de mes démarches auprès du syndicat, et prévenue que le groupe de Sam me donnait du boulot. Autrement dit on accumule les preuves contre moi.) En peu de mots, j'ai expliqué la situation à Sam : le rejet de ma demande d'asile, ma fuite du Printania, l'impossibilité dans laquelle je suis de travailler pour lui et ses amis, il ne m'a posé aucune question, j'ai promis de le tenir au courant, enfin j'ai promis de lui faire signe de loin en loin ; après la descente de la police, il aura compris que je ne plaisantais pas. Mais Sam ne me dénoncera jamais. Quand même les flics le harcelleraient, il ne leur dira rien, pour la raison qu'il ne sait rien, et puis j'ai confiance, ne me demandez pas pourquoi, c'est ainsi.

Restait le fils Tong, Mo. C'est un gamin, nous sommes d'accord là-dessus. Non. Je ne vais pas m'en remettre à lui, non plus qu'à Sam ou à Octave, je n'ai pas perdu le nord. Mais chacun sa méthode. Tous les trois, ils ont pris mon parti, si je peux en tirer avantage, je ne me gênerai pas. Mo donc. D'une cabine, j'ai composé le numéro de son mobile, nous nous sommes vus tout à l'heure, cinq minutes, pas plus, à la lisière d'un parc. La police ne tardera pas à signaler ma disparition, tant qu'à faire, autant le mettre dans le secret. Tout de suite il m'a conseillé d'accepter l'aide de son père. À son air, j'ai mesuré ce qu'il lui en coûtait de me dire ça. Alors j'ai bluffé, je lui ai raconté que rien n'était perdu, que mon avocat allait intervenir, s'interposer, qu'il pouvait même faciliter les projets de son père. Pour cela, Fisher doit savoir où Tong en est de ses démarches exactement. C'était un peu hardi de ma part, ça demeure risqué du reste, mais fiez vous à mon intuition. Tout comme Sam, Mo ne se retournera pas contre moi si je le mets dans le coup. Et c'est chose faite. À la fin, je lui ai dit que je me donnais quarante-huit heures pour tâter le terrain, je le contacterai mardi soir.

Voilà pour l'essentiel où j'en suis ce dimanche – il est 19 H 30. J'ai récupéré mon sac, je crois comprendre que la communication est enfin rétablie avec vous, j'habite ma petite voiture, je roule au pas, je m'en tire plutôt bien pour le moment. Seul problème, le colonel Pong. Je ne sais comment le joindre en cas d'urgence, et lui non plus. Si vous avez une solution, faites-le moi savoir, j'attends des instructions. Qiu.

> Ce matin, le lieutenant Yun, le caporal copiste et moi-même nous sommes penchés sur les derniers rapports de notre agent. Ça sent le roussi, capitaine. Passons sur ces peccadilles, comme de perdre son temps dans les musées d'art moderne, il y a plus grave. Le petit réseau d'alliés que Qiu Ang s'amuse à tisser autour d'elle risque fort de lui causer des ennuis considérables. Ni le fils Tong, ni Octave Hamilton, ni surtout ce Noir, Ford, ne sont de taille à lui prêter main forte en cas de coup dur. Au contraire. Mo Tong est un enfant gâté pas même rebelle et qui dîne en famille, jamais il ne s'opposera ouvertement à son père. Le journaliste Hamilton est un ivrogne, qu'un petit inspecteur de quartier peut acheter avec une flasque de rhum. Quant à l'autre andouille, nous le savons aujourd'hui, il s'agit d'un immigrant, né en Jamaïque, condamné là-bas pour de médiocres activités subversives, on l'extradera au premier écart de conduite. La seule personne qui pourrait à la rigueur prêter secours à notre agent est l'avocat A. W. Fisher. Ses fonctions lui procurent certains privilèges, relatifs mais réels, et ses antécédents nous le rendent digne de confiance, or il se trouve que Qiu Ang se méfie de lui.

Dans l'état actuel des choses, le consul Tong voit probablement un avantage à nous livrer une dissidente, mais on y songe à deux fois avant de faciliter la fuite d'une trafiquante d'opium, surtout lorsqu'on sollicite un passe-droit, il n'aura peut-être aucun scrupule à la donner aux autorités locales contre un certificat de citoyenneté.

C'est la raison pour laquelle nous jugeons utile de vous soumettre cette « analyse » de manière officielle. Ce que je fais ici. Nous pensons que vous devriez rappeler Qiu Ang dès ce jour, elle court des risques qui dépassent de loin ceux qu'on rencontre habituellement lors d'une première mission.
Sergent Kin.

J'ai pris note de « l'analyse » que le lieutenant Yun, le sergent Kin et le caporal copiste ont transmise à mes services. Ces officiers me recommandent à la prudence, en quoi ils font preuve de la meilleure sagesse. J'accorde à leur mise en garde toute l'attention qu'elle mérite, d'autant plus que leurs observations tombent sous le sens. Un adolescent à peine nubile n'est pas un allié de poids. Le reporter Hamilton et le joueur de tambour Ford sont des fantaisistes, incapables de mettre en doute un simple bulletin de nouvelles, nous sommes tous en intelligence sur ce point.

Après y avoir réfléchi, je suis néanmoins d'avis que la situation exige plus d'audace. J'ai formé une espionne, pas un diplomate qu'on rapatrie à la première alerte. La mission de Qiu Ang n'a qu'une importance minime pour nous et pour l'État. Si je ne tiens pas à la perdre, j'attends tout de même qu'elle se débrouille, je mise sur son aplomb. Elle a du cran, c'est le moment de nous le démontrer. Dans l'immédiat, nous devons doubler notre vigilance à Hong Kong, car sauf qu'elle nous échappe, c'est là que nous remporterons la partie.

J'ai dit. Je transmets donc des ordres pour que nos agents sur place ne prennent aucun sommeil et s'assurent que Tong n'a pas contacté des agents de liaison dont nous ne saurions rien, ce serait le comble. Capitaine Weng.

Loin de remettre en cause le résultat de vos méditations, capitaine, je me permets – sans manquer une seconde au respect que je vous dois et réitère ici même – de vous signaler que le risque n'en vaut pas le profit. Nous n'aurons plus aucune difficulté à coincer le consul Tong, il est d'ores et déjà à notre merci. En revanche, et si ce n'est déjà fait, Qiu Ang tombera dans les heures qui viennent sous le coup d'un avis de recherche, lequel l'exposera à de sinistres périls. Si nous ne la rappelons pas dans les vingt-quatre heures, nous la sacrifions ni plus ni moins pour des gains très improbables. N'oubliez pas qu'elle est pupille de la République, en moins de deux années, vous avez réussi à faire d'elle une espionne promise à des missions autrement plus importantes que celle-ci, qui consiste, si je ne me trompe pas, à parfaire son apprentissage. Je propose une solution. J'ordonne au caporal de prendre le prochain vol pour l'Amérique. Dans trente-six heures, il a rejoint le colonel Pong, ensemble ils se chargent de rapatrier Qiu Ang. Sergent Kin.

Suffit. Personne ne bouge de son poste. Appelez de suite Hong Kong. Weng.

23 MARS. 9 H — Copie d'une dépêche publiée avant-hier dans les journaux. « Disparition de la dissidente chinoise qui réclamait le statut de réfugiée. AP. Après une enquête attentive, menée depuis dix jours par les agents du ministère de l'Intérieur, ces derniers ont découvert que Yi Ming, guitariste de *rock and roll,* se livrait à des activités illicites, notamment au proxénétisme et au trafic de l'opium.

Membre d'une société affiliée à la secte japonaise Aum, la présumée coupable profitait de son statut de starlette et de l'immunité très relative garantie aux communautés religieuses dans les pays communistes pour écouler sa marchandise et pour étendre son réseau de prostitution. Aujourd'hui, nos policiers s'apprêtaient à lui mettre la main au collet, lorsqu'ils se sont avisés qu'elle avait abandonné son domicile du centre de la ville sans laisser d'adresse. La brigade de lutte contre le banditisme croit savoir qu'elle s'est enfuie en province. Toute personne capable de fournir des renseignements sur la présumée coupable est instamment priée, etc. Le signalement et la photographie de cette femme paraissent ce matin dans vos quotidiens. »

Redoutant que Fisher ne s'affole et ne parte en guerre contre l'administration, la presse, la police et le ministre, je l'ai appelé d'une cabine avant le lever du soleil. Il est déjà au courant. Il n'a pas cherché à savoir où je suis, où je me cachais, rien. Il s'est contenté de me souhaiter bonne chance sans faire de manières. D'après lui, si les charges qui m'accablent sont fausses comme je l'affirme, c'est que ça se joue à un niveau qui lui échappe autant qu'à moi. Il ne pense pas que les flics l'auront mis sur écoute pour si peu, mais craint de se rendre coupable de complicité s'il me vient en aide, à moins que je ne retienne carrément ses services et que je me livre à la police en attendant ma comparution devant un juge. Ce qui n'entre évidemment pas dans mes visées. Avant de raccrocher, je lui ai demandé au vol s'il avait entendu parler des projets du consul Tong. Surprise. C'est un secret de Polichinelle, tout le monde sait cela dans les milieux juridiques. Le ministère va-t-il donner suite ? Fisher en doute. On se méfie trop des agents doubles.

Pas question que je revoie Fisher ou même que je le contacte de nouveau. Le brave homme. Il s'imagine qu'on ne le surveille pas. J'ai l'impression que la police a de petites nouvelles pour lui, moi.

En résumé, les intentions du consul sont pratiquement de notoriété publique (dites donc, le colonel Pong, il s'est pris de passion pour son rôle de cordonnier ? Pourquoi ne m'en a-t-il rien dit ?), on le file sans doute depuis des semaines, par conséquent il est possible qu'on m'ait vue entrer chez lui l'autre nuit, pourtant personne, je suis formelle, ne rôdait dans les parages ce soir-là. De toute façon, si les flics ne m'ont pas cueillie à l'hôtel vendredi, c'est qu'ils ne possédaient alors assez de preuves contre moi, mais ils les avaient réunies dix ou douze heures plus tard. Qui a pu leur raconter que je dirigeais un réseau de prostitution. Fisher ? C'est insensé. Non. Le ministère avait décidé de rejeter ma demande d'asile dès le début, il aura chargé les flics de constituer un dossier en ce sens. Je m'en tiens à cette hypothèse pour le moment. À moins que Tong n'ait lui-même alerté la police. Douteux. Il veut que je retourne en Chine, non pas qu'on me garde ici, même en prison. Quel que soit le cas de figure, j'adopte dès ce matin un nouveau déguisement. Perruque rousse, lunettes noires, tailleur Chanel. Et puisque seuls fument ceux qui ont la conscience tranquille, je double les doses.

11 H — Qu'est-ce que je vous disais, Hamilton pète les plombs, un vrai délire, dans sa colonne hebdomadaire il s'en prend aux « termites » du ministère de l'Immigration, il écrit que cette bande d'hypocrites est au service de la gendarmerie, aux ordres de la Défense nationale, à la botte de tout le monde. Il prétend que ces gens-là passent leur vie à parler de confidentialité mais refilent leurs

dossiers à la police, qu'on me condamne avant procès, qu'on désire m'extrader pour complaire à Pékin, c'est l'horreur, il va tout faire échouer, par sa faute, sous le prétexte de prendre ma défense en plus. L'ai-je noté ? Octave veut changer de vie, s'amender, repartir sur des bases solides. Mais avec moi ! L'autre soir, vendredi, lorsque je suis allée dormir chez lui, il s'est campé au milieu du salon pour me déclarer sa « flamme ». À son âge. C'était grotesque. Ridicule et grotesque. Comment peut-il ignorer qu'une femme n'aime jamais par pitié. Amoureux, amoureux, c'est vite tranché, il disjoncte, point à la ligne. Depuis qu'il a trois poils au menton, il me l'a dit, Octave fantasme sur les Orientales, une lubie comme une autre, qui ne dérange personne, qui ne l'empêche pas de passer aux actes d'ailleurs, mais la toquade est tenace, j'ai beau lui conseiller de faire un saut à l'hôpital de Shanghai, question de se remettre les idées en place, c'est plus fort que lui, il en pince pour les Asiatiques, sa libido est binaire, attirance immodérée pour l'autre sexe et, dans une même mesure, fascination pour notre race, comment voulez-vous que je compose avec ça. Et comme si ce n'était pas assez, voilà que, pour me faire la cour, il s'attaque aux hypocrisies de ses compatriotes, il se propose de les dénoncer toutes, quelles que soient les conséquences, mais je les connais, moi, les conséquences, il prend les moyens de se les mériter les conséquences, avec des articles pareils c'est la porte vite fait, voilà le vrai. Un type collabore vingt ans avec ceux qu'il méprise, mais c'est écrit, c'est forcé que le dégoût lui monte à la gorge un beau matin. Que suis-je pour lui. Un déclic, un prétexte, Hamilton veut s'amender, laisser la bouteille, se châtier d'abord, puis se racheter, au fond il a besoin de réaliser le plus commun des fantasmes, celui de repartir à zéro. À quarante-cinq ans, c'est du suicide, symboliquement c'est un suicide, pas autre chose, et moi, tout prétexte que je sois, je n'ai rien à faire là-dedans, je m'en tape, le suicide du reste, il ne s'en cache même pas, ça l'attire terriblement. Quand on pense, il m'a dit, quand on pense le contraire de tout un chacun, lors que l'écœurante unanimité vous enferre dans vos convictions, on se trouve dans la position du soldat enrôlé de force qui souhaite ardemment la victoire de l'ennemi. Alors il n'est plus d'échappatoire autre que celle-là, le suicide, la mort, on prétend que l'envie de mourir est le signe d'un déséquilibre mental, on dit des conneries, il y a le suicide d'honneur, du bras d'honneur, le suicide de qui se détourne du genre humain, s'enferme chez lui, avale de l'or.

15 H — J'ai jugé prudent de ne pas prendre rendez-vous, il m'aurait fallu attendre jusqu'à ce soir, l'appeler chez lui, délais sans fin, je me suis présentée au restaurant vers 12 h 15. Au bar, je lui tournais le dos et pouvais l'observer dans la glace tout à loisir. Comme à son habitude, Tong mangeait seul, sans hâte, il sortait de temps à autre un petit calepin de sa poche, notait une réflexion, puis rangeait le carnet en balayant la salle d'un regard vague. Restait bien sûr la possibilité qu'un espion soit attablé dix mètres plus loin, mais quand on prend quelqu'un en filature, me suis-je dit, on le guette, on consigne ce qui se passe, on n'intervient pas soi-même. Chacun son métier. Les flics rappliquent plus tard. J'avais donc au bas mot vingt minutes devant moi. De toute façon je n'ai pas le choix, il me faut un passeport. Un verre à la main, j'ai quitté mon tabouret comme une entraîneuse et pris le fauteuil devant lui. Tong ne m'a pas reconnue avant que j'ouvre la bouche.

La police me colle aux fesses.

— Je sais, j'ai lu les journaux. On vient d'arrêter votre avocat.

— Quoi ? Écoutez, je ne m'en tirerai pas seule. Votre proposition tient encore ?

— Il me faudra quelques jours.

— Combien de jours ?

— Vous avez des photos d'identité avec ce déguisement ?

— Sur moi.

— Dans ce cas, je peux vous faire partir vendredi soir. Avant, ce serait difficile.

— Quatre jours.

— Fabriquer un faux passeport, réserver un billet, prévenir mes gens. Impossible d'agir plus vite. Nous nous revoyons vendredi midi, vous décollez le soir même, un ami vous accueillera dès votre arrivée. Je lui donnerai votre signalement.

— Combien ?

— Oubliez cela pour le moment. Mes collègues vous trouveront un petit poste en province. Vous me rembourserez plus tard.

— Pourquoi faites-vous ça ?

— Chose promise... Tout de même. Je suis surpris que votre demande ait été rejetée. Ah oui, vous vendez de la drogue, ou plutôt, vous faites la traite des blanches, c'est bien ça ?

— Vous en connaissez beaucoup de trafiquants d'opium auxquels Pékin délivre des visas de sortie ?

— Alors ça vient d'ici. Je m'en doutais. Terre d'asile, droits de l'Homme, toujours deux langages. Cela dit, ne vous inquiétez pas, j'ai déjà fait passer la frontière à d'autres. Ça présente des obstacles, bien sûr, mais restez cachée jusqu'à vendredi, je me charge du reste.

Déjà j'étais debout, je lui ai remis les photos en promettant de le contacter moi-même, vendredi, il n'a pas protesté. J'ai filé par une sortie de secours. Reconnaissons qu'il joue bien sa partie, même pris au dépourvu, il ne se découvre pas. Rien d'autre à signaler.

Si. J'ai réussi à subtiliser son calepin. À première vue il n'offre pas grand intérêt. Des adresses, des rendez-vous, des numéros de téléphone, celui de Valérie Nachtwandler notamment. Tiens donc, notre consul songerait-il à se faire tirer le portrait ? Je confie ce carnet à la poste ordinaire, il vous sera plus utile qu'à moi *.

> * À propos de Valérie Nachtwandler. Notre agent de Strasbourg confirme que cette femme passe le plus clair de son temps dans une maison de repos des environs de Saverne, dans le Bas-Rhin. Aucun lien apparent avec Tong. Nous poursuivons les recherches. NdC.

19 H — Eh bien voilà, Octave est muté, j'ai revu Sam entre deux portes, Octave est muté, du pupitre « Art et culture » il glisse à la chronique télévisuelle, déjà qu'il ne supporte pas la télé, il devra se farcir cinq heures de programmes par jour, donner son avis sur les quiz, les pubs, les spectacles de variétés, et quand j'écris donner son avis, c'est tout l'inverse, il a intérêt à le dissimuler son avis, pas question de critiquer ces émissions-là, les lecteurs du journal en raffolent. Pourquoi ce changement. Son dernier article ? Pas du tout. Octave picole, vous le savez, ses collègues le savent, son chef de service a le foie gros

comme ça, pourquoi cette mutation ? C'est qu'en laissant la bouteille comme il vient de le décider, Octave « s'expose à une dépression nerveuse ». Officieusement, il est en repos, on attend quelques semaines, au cas où il retomberait dans son vice. Sam est certain qu'il ne tiendra pas le choc, il va démissionner, mais le plus drôle vient ensuite. Son collègue immédiat, un homme convaincu de penser droit depuis qu'il pense comme tout le monde (je vous ai parlé de lui, beau comme un dogue, il publie sa photo en couleur sur deux colonnes en tête de chaque article, on a bien besoin de ça, Octave est allé au collège avec lui), bref ce type prend sa place, officiellement cette fois, au pupitre « Art et culture ». Sam est furieux, c'est peu dire, il est hors de lui. Et Octave qui me confiait la semaine dernière avoir toujours eu le sentiment qu'il serait puni s'il écrivait ce qu'il pense. Le voilà renseigné. Puni, mais c'est bien sûr, c'est certain qu'on est puni lorsqu'on dit ce qu'on pense, il est con ou quoi, il n'a pas compris qu'on l'autorisait à écrire n'importe comment à partir du moment où il ne déviait pas de la ligne tracée. Mais bien sûr qu'il sera puni, et vertement, il l'est déjà du reste, on lui cède une petite rubrique pour faire le pitre, ça ne durera pas dix jours. Quelle idée aussi. Écrire des choses pareilles dans une gazette où, lundi, on honore le prix Nobel de la paix et où, mardi, on parle de pacifisme pathologique (tenez, cette notule sous l'article d'Octave samedi matin, « la rédaction n'est pas responsable des opinions émises par ses collaborateurs », histoire de rappeler que tout autre article les exprime docilement les opinions du journal), il en connaît, Octave, des gens qu'on félicite après ça ? Il affiche des idées contraires au sens commun pour me prouver son attachement, mais ça me rend malade, non seulement il va trinquer, il l'aura mérité, tout juste, tant pis pour sa pomme, et moi qui sème les âmes en peine dans mon sillage, il est grand temps que je hisse les voiles.

Nous y sommes. Le consul Tong vient de prévenir nos agents de Hong Kong que l'avion transportant Qiu Ang se posera à l'aéroport de Chek Lap Kok, dimanche 29 mars, vers minuit, heure locale. Elle voyagera sous une fausse identité, celle de Li Xixi, représentante d'une maison de prêt-à-porter. Son passeport, numéro 56544328, fourni par le consulat, sera donc réglementaire, à l'exception du nom bien sûr. Il est clair à cette heure que le consul Tong n'entend pas livrer notre agent à la police, il reste que cette dernière peut fort bien la coincer avant son départ.

Autre chose, suite à votre lettre concernant la vente de nos hélicoptères, nous recevons à l'instant un « accusé de réception », signé Tahar Dougou, ministre de l'Industrie. Il nous signale qu'une réponse officielle devrait normalement par venir à Pékin sous peu. Toutefois, avant d'aller plus loin, le ministre Dougou dicte une condition sous la forme d'un désir, je le cite : « Compte tenu de la réaction hostile que notre entente ne manquera pas de soulever dans les rangs de l'opposition, il serait souhaitable que les honorables représentants du peuple chinois s'engageassent en même temps à retenir les services de nos ingénieurs pour la construction du barrage hydraulique sur le fleuve Bleu. Nous sommes certain que les respectables membres du Comité central saisiront les raisons qui nous poussent à formuler cette demande, qui vise à balayer une fois pour toutes les objections des anticommunistes, fâcheusement nombreux sur notre territoire. » NdC.

Parfait, ils croient nous forcer la main, empressons-nous de leur donner satisfaction. Maintenant, caporal, tenez bien compte du décalage horaire, je ne veux pas entendre parler de bourde sur ce coup-là.

Tong doit voir Qiu vendredi matin et lui remettre ce maudit passeport. D'abord vous allez lui présenter nos remerciements les plus émus. Soyez aussi laudatif qu'il est possible de l'être. Dites que nous sommes enchantés de la tournure des événements, que nos hommes arrêteront la criminelle comme prévu dès son arrivée à Hong Kong. Vous ajouterez que nous sommes tout aussi enchantés de la conclusion prochaine de l'accord sur le barrage, qu'il a lui-même rendu possible. Précisez que le premier secrétaire du Parti désire le remercier en personne. Je veux qu'il saute sans hésiter dans l'avion que nous lui désignerons. Ajoutez qu'il s'agit là d'un voyage éclair, qu'il sera rentré en Amérique au début de la semaine prochaine, faites-lui parvenir un billet que vous aurez réservé pour vendredi.

Ensuite, une autre lettre, dans laquelle vous remercierez cette fois le ministre Tahar Dougou de sa diligence. Bien sûr nous comprenons son embarras tout naturel vis-à-vis de l'opposition. Pour montrer sa bonne foi, le Comité central se propose donc de ratifier l'embauche des ingénieurs en question lors de la grande séance plénière du 29 mars prochain, à Pékin. Vous glisserez la phrase suivante : « Aussi le Comité central comprendrait que, dans cet esprit de concorde et de conciliation, votre gouvernement entérinât l'achat de nos hélicoptères le même jour. » Pas un mot de plus. Surtout, pas un mot sur la dissidente en fuite. Notre police contactera la leur à ce propos. Weng.

Mardi 24 mars. 6 h — On aura beau dire, c'est pénible. J'espérais que vous m'indiqueriez le moyen de joindre le colonel Pong, pas un signe. Ni de lui ni de vous, cela depuis vendredi soir que j'ai quitté le Printania. Je commence à redouter la panne, le problème technique, l'appareil fonctionne normalement, les messages décollent, que se passe-t-il après. Ça manque de répartie. L'impression d'écrire dans le brouillard, mais je tiendrai le coup. À moi de jouer. Malgré le froid qui emplit la voi-ture, je serre les dents. J'ai fait un curieux rêve la nuit dernière. Je me réveillais à l'aube dans mon studio de Shanghai, j'allais vers la fenêtre et je surprenais là, dans l'appartement voisin plutôt, un homme complètement nu, assis sur son lit, de trois quarts dos, un bloc posé sur la cuisse gauche, qui écrivait avec grande facilité. Je trouvais surprenant qu'il dispose de toutes ses facultés dès son réveil, qu'il puisse écrire ainsi, sans rature, avant même d'aller pisser. Mais le plus désarmant, j'en prends conscience à l'instant, je savais, intuitivement je savais, que cet homme écrivait pour lui seul. Il n'exécutait pas un travail en souffrance, il écrivait pour lui, juste pour lui et son plaisir. Ça le prenait comme ça, en pleine nuit, il se blottissait sous la lampe, ouvrait son bloc et laissait courir le stylo sur le papier. Vous pourriez croire qu'il transcrivait un rêve. Non. Il ne s'agissait pas de notes ni de bribes de pensées, à cette distance j'étais incapable de lire les mots, mais les phrases s'alignaient rondes et régulières sous la bille du stylo. En même temps, je tenais pour une certitude que ce jeune homme, tout à fait bien de sa personne, n'avait aucun remords, aucun lecteur, à plus forte raison aucune lectrice, sinon à venir, puisque j'aurais donné gros pour lire ce qui était écrit. Cela qui infirme l'hypothèse selon laquelle les individus qu'on aperçoit dans les rêves sont autant de projections de soi-même, jamais il ne me viendrait à l'esprit d'écrire comme ça, sans tirer les rideaux. Pour tant je me sentais complice de ce jeune homme, je partageais sa joie et son bonheur de remplir au réveil quatre ou cinq pages d'un trait. (Trait de plume ? Hum. Au clair de la plume, mon ami Tao, et tout ?)

Là-dessus je me suis vraiment réveillée. Un type, les mains en coquille autour des yeux, cherchait à voir ce qu'il y avait à voler dans la voiture. Il a senti que ça bougeait, il s'est éclipsé. Que faire. Garder le moral. Trois jours que je roule et deux jours à tirer. Misère. Si le colonel pouvait me filer un passeport, je me passerais de revoir Tong. Je me mets à sa place. N'a-t-il pas intérêt à me livrer aux flics ? Ne vaut-il pas mieux qu'il agisse en loyal diplomate de la République ? Comment raisonne-t-il. Le sait-il lui-même. Pas sûr. D'autre part, s'il me balance, les autorités lui en sauront gré, simple logique. Supposons qu'il me croie, c'est-à-dire que je sois bel et bien à ses yeux une petite rockeuse sans importance contre laquelle la police a constitué un dossier de toutes pièces. Quel parti prendra-t-il. Si Tong facilite ma fuite, ça peut se savoir. Ça se retournera contre lui. S'il me livre à la police chinoise en revanche, il ne fait que son travail. Je m'y perds, pour être franche, je m'y perds. En attendant, afin de garder la tête froide, je vais aller tourner autour du square où j'ai vu Ping la semaine dernière. Si vous communiquez avec lui, il s'y rendra peut être. J'apprends que Fisher vient d'être relâché après interrogatoire. Lui qui s'imaginait qu'on ne le mettrait pas sur écoute pour si peu, il doit en faire, une tête.

8 H — Vous m'ordonnez de quitter le Printania. Le lendemain la police est sur place. C'est donc bien (je ne me goure pas ?) que vous saviez d'avance qu'elle voulait m'arrêter. « Sont inadmissibles les personnes considérées comme des éléments subversifs dans leur pays et qui, en conséquence, représentent un danger pour l'intérêt national. » N'est-ce pas justement parce qu'on est un élément subversif chez soi qu'on demande le droit d'asile ailleurs ? Il reste que celui qu'on rejette « dispose de trente jours pour partir de son plein gré ». J'avais donc tout le temps qu'il fallait devant moi. En outre le ministère m'expulserait-il si

la police m'arrêtait. Rien n'est moins certain. Trafic de drogue. Secte Aum. C'est Tong qui leur aurait conté ça ? Possible. En tout cas vous aurez appris une chose que je ne devine pas et je m'y perds. Mais que le capitaine se rassure, je saurai leur damer le pion.

8 H 45 — C'est fait, je suis garée en bonne place devant le square. Si le colonel se pointe, je l'épingle, trop c'est trop, je le séquestre. Il n'empêche que ma position demeure précaire et que les chèvres attachées au pieu ne rédigent pas de rapports très utiles. À qui la faute. Tong. Quatre jours pour me fabriquer un passeport, je le retiens. Dehors, les piétons pataugent dans la gadoue, le ciel est bas, lourd et maussade, la radio diffuse en continu ses messages d'hostilité. Les Chinois ne sont pas des partenaires, mais des concurrents, des rivaux, pas question de leur ouvrir notre marché. Toutefois nous obtiendrons d'eux qu'ils suppriment leurs intolérables mesures protectionnistes, lesquelles menacent la paix du monde, l'ordre planétaire, qui sont un frein au commerce. Ça me fait penser à l'article d'Octave, celui de samedi, plus j'y songe, plus je suis persuadée qu'Octave travaille à sa perte, il s'immole sur la place publique pour me porter secours, ça me tue. « Le droit moral, le droit moral, entendez-les, un pays qui rétablit fièrement la peine de mort, où on exécute cent personnes par mois la conscience tranquille, reproche à Pékin de ne pas respecter les droits de l'Homme. De qui se moque-t-on. N'attend-on pas du moine paillard qu'il réforme sa conduite avant de nous servir son prêche sur les forfaits du monde. Et nos représentants, tous, ceux qui gouvernent comme les autres, de se dresser derrière leur pupitre, l'écume aux lèvres, suffoquant d'indignation : Il fallait ! Il fallait ! Nous ne pouvions pas laisser faire ! Ces chiens d'Asiatiques étaient

sur le point de se munir de la bombe, pensez-y, la bombe. Ne sommes-nous pas les seuls qui puissions garantir une utilisation morale de la bombe. Mais nos adversaires sont des racistes, des fascistes, la preuve, ce sont des nationalistes. À l'école, chaque matin, nous forçons nos enfants à prêter serment au drapeau, mais nous avons l'obligation morale d'éradiquer le nationalisme partout ailleurs. N'importe quel mouvement de résistance est un vivier d' ultra-nationalistes. Cent millions d'Arabes, deux cents millions de Russes, deux milliards d'Indiens et de Chinois se trompent, s'enlisent, sont dupés par leurs dirigeants. Nous seuls possédons le monopole de la raison, nos bombes sont justes, nos mines sont éthiques, il nous faut délivrer les peuples à leur corps défendant, l'impératif moral guide notre conduite, la force est nécessaire, salvatrice, la tuerie inévitable, parce que la guerre, ma foi, nous la faisons par amour – parfaitement – par amour pour ce peuple que ses chefs trahissent, nos frappes sont celles de la justice en marche, l'ennemi salue le combat que nous menons à sa place, mille sondages orchestrés par le ministère de la Défense le confirment, les peuples brimés savent que notre cause est noble et nos mobiles irréprochables, à tout le moins ils finiront par en convenir, puisque les hommes, au fond, dès lors qu'on les instruit, reconnaissent le Bien. Ah, le Bien. Nous sommes tellement forts, tellement justes, tellement riches, les guerres sont toutes de religion. Curieux comme ceux qui se réclament du parti de la liberté ne songent qu'à raffermir l'ordre. Curieux comme ceux qui bombent le torse au seul mot de démocratie sont les premiers à donner libre cours à leur haine et à leur fanatisme quand de petits malins contrarient leurs intérêts. Comment s'y prendre pour infirmer une valeur comme la démocratie lorsque celle-ci menace nos bénéfices ? Mais c'est tout simple. Par une loi qui restreint l'exercice de la démocratie. Nous sommes dans un État de droit (tu parles, de droit divin, oui), il existe toujours un principe supérieur et providentiel qui permet de suspendre l'exercice de la démocratie le temps qu'il faut. Suffit d'affirmer que les droits de la majorité navrent ceux de telle minorité, on rétablit les privilèges. Pourquoi certains partis ne remportent jamais les élections. Parbleu, ils veulent changer le régime. Et si d'aventure ils le prenaient, le pouvoir, à la faveur du scrutin encore. Sophisme ! Méfiez-vous ! Avec des raisonnements comme celui-là on en viendrait à croire que les électeurs se placent au-dessus des lois. Or personne n'est au-dessus des lois, pas même les peuples, que les juges rappellent à l'ordre. À la raison d'État. On déclare que l'adversaire est intraitable, incapable de compromis. Compromis ? Mais ils le sont jusqu'à la garde. Qu'est-ce qu'un homme incapable de compromis, sinon un réfractaire qui ne se soumet pas à votre volonté. Un homme qui vous crie en pleine face : « Écrasez-moi, vous n'obtiendrez pas mon consentement. » La force prête le flanc à la critique ? Donnons-lui un masque honorable, celui des croisés fait bonne figure. Et nous voilà repartis en guerre contre les peuples de la terre, afin que leurs chefs promulguent chez eux les mêmes lois qui s'appliquent ici, au nom toujours de la morale. »

Autant signer soi-même son billet d'entrée pour la maison d'arrêt.

[...] Vendredi, je me disais, dans le cas où Tong avertirait la police, qu'est-ce qui m'arrive à moi. On a beau servir la République, on ne se sacrifie pas pour rien. Nous n'avions pas prévu que je serais recherchée. Il me faut impérativement un nouveau passeport. Le colonel peut m'en procurer un. Pour cela il a besoin de photos et de quelques jours. Au moins de deux. Je dois prendre un parti. S'il ne paraît pas d'ici trois heures, le temps pour vous de le prévenir et de me l'envoyer, j'abandonne cette solution. Mais j'y pense, le passeport que Tong m'a promis sera tout ce qu'il y a d'authentique, tandis que celui d'un cordonnier, fabriqué à la sauvette, il n'est pas sûr que les douaniers n'y décèlent rien. C'est dit. Trois heures. Passé ce délai, je m'en remets à Tong, ce qui est peut-être plus sage. Je pense avoir attrapé un rhume avec tout ça.

> Capitaine, nous ne pouvons plus douter, c'est bien là un appel de détresse. Je me porte volontaire. Je débarque là-bas muni d'un passeport valide et je ramène Qiu Ang à Shanghai avant lundi. C'est plus qu'une prière, capitaine, c'est la voix du bon sens. NdC.

> Voulez-vous bien me lâcher avec vos projets de mission. Le passeport que Tong lui remettra sera parfaitement légal. Vous le savez comme moi. Il n'est pas question d'exposer le colonel une nouvelle fois. Nous ne pouvons pas nous permettre de perdre deux agents du même coup. Alors écoutez-moi bien, caporal : au prochain caprice, je vous démets de vos fonctions. Ressaisissez-vous, transcrivez scrupuleusement, n'omettez pas un mot et tout ira pour le mieux. Capitaine Weng.

11 H 15 — Pom, pom, pom, pim, pom pom. *I'm a spy, in the house of lie.* Le fait est – qu'est-ce qu'on n'inventerait pas pour se rassurer – le fait est qu'on me recherche très mollement. Une visite au Printania, une petite descente au studio, une autre chez Hamilton (encore que je n'en sache rien), cette gamine, après tout, ne menace personne. Pas même l'ordre public. Du moment qu'il ne lui vient pas la fantaisie de s'exhiber au grand jour, de laisser

libre cours à son égotisme, laissons tomber. Elle se piégera bien toute seule et dès cet instant, hop, on la coince. J'ai dû quitter le square avant l'heure dite. L'air n'était pas sain. Deux voitures de flics patrouillaient dans le secteur. En plus que j'éternuais toutes les trente secondes. Tant pis pour Pong.

La neige s'est remise à tomber, le vent se lève, le mercure dégringole. Partout en ville les poètes célèbrent l'arrivée du printemps par des réjouissances. Tout à l'heure, j'ai tenté en vain de retirer trois cents unités au guichet automatique. Mes réserves diminuent, l'essence coûte cher, il va falloir songer à d'autres solutions. Je ne peux pas laisser le moteur tourner nuit et jour dans un parking désert, et puis l'incident de ce matin, le voleur d'autoradio, me donne à réfléchir. S'il avait fracassé le pare-brise, il piquait mon portable. Exit Qiu. Portée disparue. À l'instant même, un groupe de débiles légers défile sur le trottoir d'en face. Une promenade de santé. Hagards, l'air radieux, ils agitent de petits drapeaux du pays. Tachetures rouges dans le blizzard. Décidément, ma vieille, la fièvre monte.

> Priorité : Dites à nos agents de Hong Kong que nous prenons désormais les choses en main. Rappelez-moi l'heure exacte de l'arrivée de Tong. Weng.
>
> L'avion dans lequel le consul Tong doit prendre place se posera dimanche à Pékin, vers 8 h, heure locale. Je lui ai moi-même envoyé son titre de transport, accompagné d'un billet de retour pour ne pas éveiller ses soupçons. C.
>
> Valérie Nachtwandler. Âge : trente-cinq ans. Profession : photographe d'art. Il y a une dizaine d'années, elle fut mêlée de loin à une affaire de mœurs pas nette, mais définitivement classée. Rien ne permet de croire qu'elle ait été la maîtresse de Tong. D'après les renseignements obtenus ce jour, la seule fois où ils se sont croisés remonte à l'été dernier, lorsque Tong, en vacances, assistait au vernissage d'une exposition d'autoportraits à la maison de la culture de Saint-Dizier, en Haute-Marne. En qualité d'exposante, Valérie Nachtwandler était présente ce jour-là et s'est entretenue quelques minutes avec le consul. Cette exposition n'a fait l'objet d'aucune recension dans les organes de presse officiels. Seul un écrivain réfractaire la mentionne en passant dans son journal : « La nuit dernière, en sortant de la librairie *le Lieu du livre,* la pluie, chaude, et comme je l'aime. Alors que je marchais à la gauche de Michel, je me suis revu traversant le parc des Trois fontaines, avec Romain et Colette, un après-midi de juin dernier. Nous venions de voir une exposition de Valérie Nachtwandler, un truc archicérébral avec des tas de madames toutes nues, l'air était doux, il y avait des ombrages, je me suis penché vers Romain. Le beau sourire qu'il a eu à cet instant, celui d'un gosse absolument. Onze, douze ans maximum. » Informations communiquées par nos services secrets de Strasbourg. Sergent Kin.

Dites donc, sergent, vous vous foutez de moi ? Mobilisez immédiatement une compagnie de gendarmerie pour arrêter Tong dès son arrivée. Weng.

[...] Je m'en fais trop. Jusqu'à la pharmacienne qui ne me reconnaît pas. Je me glisse en douce dans sa boutique, elle lisait en bâillant derrière son comptoir, esseulée, en manque d'interlocuteur bien plus que de clients. Toujours la même bouille de lit en bataille, la même allure de tenancière, pas rébarbative du tout, maternelle plutôt, maternelle en diable, pour un peu je déballais mon histoire depuis ma première coqueluche jusqu'à ma dernière salpingite, je me suis dominée. N'empêche qu'elle m'a tenu la jambe un bon moment. J'ai dû attendre une demi-heure avant qu'elle consente à me filer des antibiotiques,

non pas qu'elle s'y refusait, mais comme je répondais laconiquement à ses questions, elle s'est mise en frais de confidence, me contant sa vie depuis les origines. Elle est Hongroise, mère de deux fils qu'elle a élevés seule. Elle se demande pourquoi elle a choisi de s'établir ici. Elle ne parvient pas encore à se faire une raison. « À cette époque, vous savez, la Hongrie, les Hongrois me tapaient sur le système. J'avais pas de mots assez graves pour éructer la répulsion qu'ils me causaient. Leur sottise. Leur suffisance plus encore que leur sottise, non, c'était pas supportable. À Budapest, vous savez, une poète de chez nous l'a bien noté, « même les moineaux parlent de BMW ». Ça me fichait le dégoût. Je serais allée n'importe où ailleurs, c'est vous dire. N'importe où. J'y suis du reste. Mais l'Amérique, vous connaissez le topo, les grands espaces, les gens ouverts, j'ai vite déchanté. Que voulez-vous, c'est fait, c'est fait. Ma sœur, elle, s'est installée dans un bled du sud-ouest de la France, j'aurais pu la suivre, j'y suis jamais allée. Mais je me disais : l'Europe, c'est moche, c'est vieux, partout pareil... Je sais même plus ce que je pensais. Toujours est-il que je me retrouve ici avec ce temps dégueulasse, vous savez combien il fait dans le sud-ouest de la France ? Vingt-deux. Vingt-deux degrés. Ah, vous seriez pas en train de tousser comme une pauvresse. Regardez dehors. On en a encore pour un mois. Vous venez d'où, vous, ma petite dame ? Du Japon, du Viêt-nam ? Pensez-y bien, j'ai pas de conseil à vous donner, mais moi, je serais à votre place, j'y songerais à deux fois. On se dit : l'Amérique. On se retrouve à soixante ans les deux pieds dans la gadoue. Vous avez pas d'ordonnance ? Vous en faites pas, faut s'entraider, je vais vous donner un truc pas mal. Si jamais ça marche pas, revenez me voir, je trouverai autre chose. » Je lui aurais tenu compagnie tout l'après-midi. J'ai esquissé un geste, elle l'a interprété de travers. « Me faire la bise ? Pourquoi pas. À mon âge, on craint plus rien. » Je me suis exécutée. Ça m'a fait drôle.

En sortant, je jette un coup d'œil sur ce qu'elle lisait en bâillant : l'article d'Octave. Comme quoi, ceux qui se ressemblent... Article d'où je tire encore ceci : « De l'ordre ? On sait bien qu'il en faut. Qui songe à s'insurger contre le système de canalisation, l'hygiène publique, les campagnes de vaccination. Mais le reste. Contrôle. Cafouillage. Cafardage. Abus de pouvoir. La paix chacun la veut, surtout celle qui consiste à ce qu'on la lui foute, l'ordre c'est une autre paire de manches. Nos chefs et leurs valets ont au ventre la haine de toute forme de changement. Ils veulent de l'ordre, et pas qu'un peu. Le savoir, la connaissance, c'est déjà trop de désordre. Rien ne les abomine comme une modification de la donne, alors ils freinent, s'ingénient à freiner tout et n'importe quoi. Tel parti, tel autre, ils s'en tapent, du moment que rien ne bouge. Je force le trait ? Ouvrez le journal. Rubrique culturelle, première page. Un hurluberlu prend Pécuchet au mot et décrète que la transcription de copie confine à l'œuvre d'art. On le nomme à l'Académie, on le presse d'en briguer la présidence. Page deux. Un lascar part en chamaille contre ceux qui ne lisent pas ses essais, il les fustige, on lui décerne la croix d'honneur. Sur six colonnes, on interroge un dramaturge qui a vendu cent exemplaires de sa dernière pièce. Au garde-à-vous devant les diktats de la morale courante, il les décline dans l'ordre, l'un après l'autre : Quiconque a jadis hasardé une blague contre les Noirs, les femmes ou les pédérastes est tout juste bon pour le four.

Ainsi Shakespeare. Boccace. Le Tintoret. Page trois. Hans Müller publiera demain la première partie de ses annales sexuelles. Un peintre brésilien a trouvé le moyen de se débarrasser de son épouse, il a jeté dix-sept anguilles électriques dans sa baignoire, la pauvre femme est restée sous le choc. L'artiste a passé la nuit aux cellules. Page trois toujours. Dans telle bourgade, la cheffe pompière, qui comptait douze années d'expérience comme pompière, a cassé sa pipe. Comme disait l'autre, ceux qui rédigent ça mériteraient qu'on leur en fasse lecture. »

Je n'ai pas tout noté. Dimanche, Mo, le fils de Tong, lors que nous nous sommes vus au jardin, comment vous expliquer ça. Il a fallu que je paie un peu de ma personne. Voilà. Rien de douloureux, au contraire, mais comme je le priais de me rendre service, bonne fille, je me suis prêtée au jeu des gratitudes. Ma foi, au bout du compte, je ne m'en porte pas plus mal.

Je n'estimais pas indispensable que ça figure au rapport, mais je viens de retrouver Mo dans le même jardin et il m'a remis des documents, un petit dossier d'une quinzaine de pages qui dépasse un peu nos espoirs et de loin mes compétences, un dossier renfermant la correspondance de Tong avec Abe Nivinjski, ministre de l'Intérieur. Ne jubilez pas trop vite. À première vue, tout ceci est très protocolaire. Mo désirait que j'en prenne connaissance sur-le-champ, il a chipé la chemise à midi, il voulait la remettre en place dès ce soir, avant le retour de son père, c'est à peine si j'ai eu le temps de l'ouvrir. il s'agit pour l'essentiel de bricoles sans grand intérêt, que vous connaissez déjà. Nous sommes entrés dans une papeterie, j'ai télécopié le tout au lieutenant Yun, il doit dormir à cette heure, si vous recevez mon rapport avant son retour, allez jeter un coup d'œil dans son bureau, il devrait y avoir seize pages sur le télécopieur.

Minute. Ne me faites pas la gueule. Ce gosse, il était entendu que je l'appellerais avant demain. Si j'avais omis de le faire, qui sait ce qu'il aurait inventé pour me venir en aide. Autant ne pas y penser. Il aurait alerté son père, les flics, la police fédérale, non, il faut savoir ce qu'il trame. En le quittant, je lui ai dit que maître Fisher s'occupait très bien de mon affaire, que je devrais pouvoir réintégrer mon hôtel dès vendredi, lorsque les charges retenues contre moi seront levées. Il m'a crue sur parole. Comme ça, il se tiendra tranquille quelques jours. Non. Il n'est pas monté dans ma voiture. Il ne l'a pas même vue. Il est reparti avec son dossier sous le bras, persuadé que je venais de le télécopier à Fisher. Ça vous rassure ? Maintenant il commence à faire pas mal froid, j'ai des frissons en rafales, je vais avaler un morceau.

23 H 47 — Ça va mal. Je suis en nage malgré la neige et l'air glacial, je pique du nez, la tête me tourne, je tousse, je me mouche. J'ai la crève. En plus, l'impression que les flics prolifèrent autour de moi, probablement un effet secondaire des antibiotiques. S'ils m'avaient repérée, ils m'embarqueraient sans cérémonie. N'empêche que je ne peux pas continuer comme ça. Je vous écris depuis un parking souterrain, je suis toujours dans l'auto, mais je l'abandonne ici, trois jours, c'est beaucoup trop long, faut changer de tactique. Pour la deuxième fois, je laisse mes affaires à la consigne de la gare, ne gardant avec moi que le minimum, un sac, un pull, mon manteau, le portable.

Minuit — Si vous voulez me faire signe, c'est le moment. D'ici là, je tente le tout pour le tout, je saute dans un taxi, je vais dormir chez Sam. Qiu.

Le caporal a quitté son poste, capitaine. Ça ne répond pas chez lui ; depuis hier, personne ne l'a vu au mess des officiers.

Le lieutenant craint que, voulant prêter main-forte à Qiu Ang, le caporal n'ait décidé de se rendre là-bas de son propre chef, puisque vous avez jugé bon de ne pas donner suite à ses requêtes.

On ne signale la disparition d'aucun véhicule au garage central, mais par mesure de précaution j'ai ordonné une surveillance des gares et des aéroports. Lorsque nous rattraperons le caporal, je le défère immédiatement à la justice militaire, à moins que vous ne songiez à des sanctions plus expéditives. En attendant que vous nous désigniez un nouveau copiste, le lieutenant Yun, qui connaît les codes, se chargera de transcrire les rapports de Qiu Ang. Il me demande toutefois de vous signaler que personne ici n'est mieux qualifié que le caporal pour effectuer ce genre de travail.

J'ai moi-même exécuté vos ordres. Dès samedi soir, cinquante tireurs d'élite cerneront l'aérogare de Pékin.

Enfin les documents annoncés par notre agent ont été remis en main propre à votre aide de camp. Sergent Kin.

À l'attention du Général Yimou.

J'ai pris connaissance du dossier expédié par Qiu Ang. Il ne présente effectivement aucun intérêt particulier, à l'exception d'une lettre, datée du 23 mars, dans laquelle le ministre Nivinjski suggère à Han Tong de laisser passer une semaine avant d'agir.

« Si, comme vous l'affirmez, le gouvernement de Pékin ratifie la nomination de nos ingénieurs avant la fin de la présente semaine, au matin du 5 avril, une voiture de la gendarmerie nationale passera vous prendre, vous et votre famille, pour vous emmener dans la capitale, où nous mettrons une résidence à votre disposition durant quelques jours. Vous recevrez là des visas en échange de vos passeports chinois. Dans un premier temps, il est nécessaire de vous garder au secret, ensuite, il sera préférable que vous vous établissiez dans une petite localité de la côte ouest, que nous déterminerons ensemble. »

Pour finir, Abe Nivinjski remercie Tong de son aide. Bien que ce document ait toutes les apparences d'une lettre officielle, il renferme assez d'éléments pour justifier les mesures que nous avons arrêtées, vous et moi, lors de notre dernière rencontre. Cap. Weng.

25 MARS. 5 H 30 — Il faut décidément que je fasse gaffe. Sam. Hamilton est allé lui faire une scène lundi midi, une scène de ménage avec menaces, hauts cris, le cirque complet. Jamais Sam n'avait vu son ami dans un tel état de surexcitation (en pleine crise, pour parler net). Ce doit être le sevrage. Octave le soupçonne de me couvrir. Et de coucher avec moi par-dessus le marché, ce qui n'arrange rien. Sam est assez grand pour se défendre, ils se sont expliqués du reste, sans que ça serve à grand-chose. Sam lui a conseillé de se « ressaisir ». C'est manquer de psychologie. Octave n'a pas l'intention de se ressaisir, il se saborde ! Sam lui a fait remarquer que ma tête étant quasiment mise à prix, je ne vais pas réapparaître pour ses beaux yeux, Octave ne veut rien entendre. Bon prince, Sam lui a ouvert ses placards, l'autre est reparti en claquant la porte.

Lorsque je suis arrivée, passé minuit, mon bel amant ne dormait pas encore. Comme je le souhaitais, il m'a proposé de coucher là, c'était risqué. Il est à peu près certain qu'on sur veille son immeuble, du moins pendant la journée. Mieux valait filer avant le lever du soleil, ce que j'ai fait.

Je me suis assoupie sur le canapé du salon. La sonnerie du réveil m'a délivrée d'un cauchemar absurde (poursuivie par un fakir, je courais en petite tenue dans les rues de la ville, malgré la neige, je vous épargne les détails). J'ai repris mes affaires, je me suis enfuie par le garage du sous-sol, qui communique avec celui de l'immeuble d'à côté.

Encore une journée. Je ne pense pas m'en tirer sans aide. Plus ça va, plus je crains de tomber dans un guet-apens. Il a cessé de neiger, la ville se mure dans une immobilité hostile, je me suis réfugiée dans une église, le cliquetis des touches de mon davier se répercute sous la voûte.

Tout entrain m'a quittée, tout enthousiasme, mon seul attribut. L'impression d'avoir quarante ans. Le sentiment d'être coincée entre l'hiver et une quinte de toux, je me traîne, tout part en eau de boudin. Je sais, il ne faut compter que sur soi, mais seule, traquée comme je le suis, sans ressort, avec je ne sais combien de fièvre, non, c'est un ratage sur toute la ligne. Deux ans à l'école d'espionnage, la formation de Dazibao, la mise au point de cette tournée, tout ça pour rien. Pas même foutue de remplir une mission de débutante. Et cette machine, marche-t-elle encore. Plus de goût pour quoi que ce soit, plus de joie de vivre, même la plus élémentaire. La certitude profonde que je cours à ma perte, tout comme Octave, ça crève les yeux, et si je m'en tire, si je m'en tirais, oserais-je me représenter devant vous.

J'aurais tant aimé vous offrir la tête de Tong sur un plat, du moins vous porter la preuve irréfutable de sa duplicité. Au lieu de ça, je suis à sa merci, je me livre à lui vendredi matin, sans défense, j'ai tout faux. C'est la honte, la honte intégrale. La plus spectaculaire humiliation des services de renseignements, c'est moi qui la subis. Chen. Où est-il, mon bon Chen. Les délicatesses qu'il avait pour moi. Je serais bien incapable de lui rendre ses sourires à cette heure, et Sam, et Octave qui – ça commence à bouger dans la sacristie, j'arrête-là.

> Qu'est-ce que c'est que ces histoires, lieutenant ! Vous vous croyez où ? Êtes-vous sûr d'avoir bien lu ? Ce genre de considérations n'a pas sa place dans un rapport de contre-espionnage. Un peu de circonspection. Je ne reconnais pas là mon élève. Qiu garde habituellement ces choses pour elle, que je sache. Cette déprime exposée sans réserve, ces lamentations en boude, non, mille fois non, ça ne lui ressemble pas. J'attends vos explications. Weng.

> Ce sont pourtant les mots exacts, mon capitaine. Si ça vous amuse, je peux toujours paraphraser notre agent, supprimer les passages plus choquants. Il me vient d'ailleurs l'idée que c'est peut-être à quoi s'est attelé le caporal durant trois semaines. Paraphraser Qiu Ang. Ça s'est vu. Vous vous souvenez de ce copiste qui gardait par-devers lui les nouvelles percutantes pour nous informer lui-même et gagner notre estime. Je suis d'avis, quand nous en aurons le temps, de reprendre un à un ces rapports et de les déchiffrer à nouveau, au cas très plausible où le copiste y aurait mis sa patte. Une question, capitaine. Comment pouvez-vous être sûr que le consul ne livrera pas Qiu Ang à la police locale ? Lt Yun.

> Pour la raison bien simple, lieutenant, que Tong n'a plus le choix. Soyons clairs. Tong veut que nous engagions ces maudits ingénieurs dans les meilleurs délais. Son passage à l'Ouest en dépend. Tant que ce n'est pas chose faite, il est prêt à se fendre en quatre pour nous montrer son dévouement. Bien sûr qu'il pourrait donner Qiu à la police locale, ça lui servirait à quoi. Nous serions en furie, nous différerions notre décision pendant des mois. Dougou, Nivinjski, tous ces gens-là dans le fond ne tiennent pas à capturer Qiu Ang. Si elle tombait dans leurs filets avant lundi, ils en seraient embarrassés. Pardi, nous réclamerions son extradition, ils le savent fort bien, nous en ferions une condition pour la ratification des accord. De plus Tong connaît l'existence du colonel. Il doit bien se douter que celui-ci garde l'œil ouvert. Si le consul balançait notre agent, il aurait des comptes à nous rendre, ce qu'il redoute par-dessus tout. Lieutenant, soyez sûr d'une chose : vendredi midi, Tong remettra un passeport en règle à Qiu Ang et nous appellera pour nous confirmer l'heure de son arrivée. Weng.

Développement extraordinaire. Après avoir forcé la porte de son domicile, nos hommes ont trouvé le caporal sans connaissance sur le lit. Il avait ingurgité un mélange d'alcool et de barbituriques, un plein flacon. Je l'ai fait transporter à l'infirmerie de la base, où les médecins ont pratiqué un lavage d'estomac. Sa vie n'est pas en danger. Il semble que ce garçon ait été pris d'un accès de démence. Je vais aux renseignements et je vous fais rapport. Sergent Kin.

16 H — Le copiste est sous bonne garde à l'infirmerie, chambre 2024. Il n'a pas encore retrouvé ses esprits, mais le médecin pense que nous pourrons l'interroger avant ce soir. Comme il s'agit de l'un de vos officiers, le lieutenant Yun est curieux de connaître le sort que vous lui réservez. Sgt Kin.

18 H 30 — Le copiste s'est prêté à notre interrogatoire avec une docilité parfaite, « franchise et simplicité », note le médecin. Pas une seconde il n'a cherché à justifier son comportement, s'estimant passible des mesures disciplinaires les plus fermes. Il explique avoir été victime d'une saute d'humeur incompréhensible (le lieutenant préfère qualifier cela de folie caractérisée). Il reconnaît avoir gauchi les rapports de Qiu Ang, sans modifier les faits toutefois, qui correspondent point par point aux activités de notre agent, mais l'esprit, le ton, la part sensible, les niveaux de langue exigent une relecture, des rectifications. Ensuite, il s'est enfermé dans une

mélancolie qui faisait peine à voir. Nous ne serions pas surpris que le psychologue diagnostique chez lui un cas de cyclothymie manifeste.

J'ouvre ici une parenthèse, capitaine, pour vous faire part de certaines circonstances que vous jugerez peut-être atténuantes. C'est mon devoir de vous révéler qu'un vent de réprobation balaie le secrétariat depuis quelques jours. À l'encontre de vos directives. Avec plus ou moins d'acrimonie, le personnel se demande pourquoi vous abandonnez Qiu Ang à sa bonne étoile, alors qu'il serait simple de la tirer d'embarras. Ce n'est pas une question que je pose, notez-le bien, je m'empresse d'ajouter que vos ordres ont tous été suivis à la lettre, en aucun moment cette « acrimonie » n'a pris un caractère séditieux, j'y veillais. Je constate seulement que Qiu Ang est parvenue à tenir en haleine tout mon service. En treize ans dans l'armée, jamais je n'ai observé un phénomène semblable. Figurez-vous que le matin, les dactylos se présentent avec une demi-heure d'avance pour connaître la suite du feuilleton. Je veux croire que le caporal était, plus que d'autres, sensible aux déboires de notre agent. Je me suis laissé dire qu'il vous avait confié ses états d'âme à quelques reprises et vous aurait proposé de voler lui-même en première ligne, ce à quoi vous auriez naturellement opposé une fin de non-recevoir. Je n'ai pas pris la peine de vérifier ces rumeurs de bureau, vous pensez bien, mais si elles sont justes, elles expliqueraient en partie, et en partie seulement, la conduite inqualifiable de notre premier copiste. J'ignore si le caporal connaissait Qiu Ang, mais il y a lieu de croire qu'il s'est pris d'un attachement démesuré pour elle, au point de manquer à l'obligation de réserve exigée de tous nos officiers. Même supérieurs.

D'après le lieutenant Yun, pareille conduite entraîne au moins la rétrogradation, sur quoi nous sommes d'accord lui et moi.

Toutefois, si vous nous autorisez à nous immiscer dans une affaire qui vous regarde, nous aimerions intercéder ici en faveur du caporal.

Après une lecture attentive de son dossier, nous pouvons vous assurer que ce copiste s'est toujours acquitté de ses fonctions avec enthousiasme et célérité. Il possède en outre des qualités de cœur et une loyauté que chacun apprécie à leur exacte valeur. Vous êtes seul arbitre, bien entendu, et votre verdict sera sage, mais si on sévissait contre le caporal avec la rigueur qu'il mérite et qu'il en perdît ses galons, je ne vous cache pas que nous éprouverions tous une grande tristesse. Je vous concède que ce jeune homme souffre d'instabilité, c'est l'évidence, sa tentative de suicide le prouve assez. Cette fragilité demeure surmontable à notre avis. C'est la raison pour laquelle le lieutenant et moi-même en appelons à votre clémence. Sergent Kin.

Sergent. J'ai reçu le compte rendu signé par le médecin major qui corrobore point par point le vôtre, sauf en ce qui a trait à la mansuétude. Je ne prendrai pas le temps de relever chacune de vos assertions, encore moins de commenter vos accès de clémence, disons qu'à mon tour je serai sensible à cette bienveillance qui vous porte tous deux à la défense d'un simple copiste, quelque peu fragile sur le plan psychologique, mais qui possède, j'ai eu l'occasion de le constater, à défaut de jugement, un certain esprit d'analyse. Dès qu'il aura obtenu son congé de l'infirmerie, mettez-le aux fers pour la nuit. Le lendemain, réintégrez-le à son poste. Weng.

10 H — Sam est adorable, dévoué, attendrissant, mais de quelles carences ne souffre-t-il pas. Il se damnerait pour un mot dans le journal (à propos de journal, il voyait juste, Octave vient de donner sa démission, effective dès aujourd'hui). Sans cesse il a besoin qu'on le rassure. À son âge, il quémande des notules aux reporters, c'est pitoyable. La moindre allusion à sa personne prend pour lui l'allure d'une couverture de presse internationale. J'en suis mal à sa place. Mais ça le contente, c'est bien le pire. Quand il paraît un entrefilet, Sam se porte mieux,

comme un gamin s'émerveille de l'élastique qu'un caïd lui lance avec mépris. Il pense que je réagis de cette façon parce que j'ai vu la gloire de près, j'ai beau le détromper, il n'en démord pas. Hua encore, malgré ses défaillances, on peut dire qu'elle y touche au feu, mais moi, mais Chen – des ombres, juste des ombres. Non, je ne suis pas fière. Sam voulait s'établir ici, il lui restait quelques semaines à tirer avant de recevoir ses papiers définitifs. Une fille croise sa route, il lui donne un coup de pouce, elle ment du soir au matin et les flics rappliquent chez lui, comme ils ne manqueront pas de le faire avant longtemps. D'accord, je suis recherchée, Sam le savait, son problème. Il n'empêche. Je n'aurais pas dû l'entraîner dans cette galère si peu sûre et qui coule par ma faute. Je laisse tout le monde sur la touche sans une explication. Le scrupule n'est pas de bon conseil. Quand même. Ça pèse. Les gens s'ouvrent à moi en toute confiance, prêts à gober n'importe quelle salade pourvu qu'elle vienne de moi, je peux les faire tourner en bourriques si ça me chante et du moment que je les laisse jouir de ma présence. Et Tong. Que ferez-vous de lui ? Un beau matin le cordonnier Ping se présente au consulat, poli, courtois et tout. On l'introduit, il salue bas, s'approche de Tong. Délicatement il dépose une capsule de cyanure sur le bureau. Chacun son destin, chacun son boulot. On ne passe pas impunément à l'ennemi, ceux qui collaborent avec lui seront destitués.

26 MARS. 20 H 30 — Intense perplexité. J'essaie d'imaginer ce que ferait le capitaine Weng s'il se trouvait dans ma position. Je l'ai observé assez souvent, je sais comment il procède. Logique, mathématique, géométrie dans l'espace. Je pousse ma tour, je l'expose o-s-t-e-n-s-i-b-l-e-m-e-n-t à un pion, mais l'adversaire ne peut la prendre sans

se mettre en échec. Voilà le raisonnement. Allécher l'autre, lui donner l'impression qu'on se livre et l'immobiliser pour le prendre à revers.

Je ne suis pas plus avancée. Tong me remet un faux passeport. Qu'est-ce que je fais avec ça. Je le présente béatement au douanier qui en possède l'exacte description ? D'un autre côté... Pourquoi Tong ne vous préviendrait-il pas, vous. J'ai piégé la petite dissidente, je l'emballe et vous l'envoie par le prochain vol. Mouais. Je tourne la question dans tous les sens, je me retrouve rigoureusement au même point.

Quatre jours. Tong se fout de moi. Un consul ne met pas quatre jours à remplir un passeport. Un négociant plus ou moins mafieux, oui, par exemple. Misère. De toute manière le passeport est déjà prêt, Tong l'a en poche, il attend vendredi pour ajouter de la vraisemblance à son scénario.

Toujours pas plus avancée.

23 H 45 — Thème de chanson à retenir : *Ténu le fil / à rompre / Tout juste s'il te rattache encore / à quoi bon. Do, la, sol. À quoi bon.* Pom, pom, pom. C'est la nuit, la fièvre l'emporte sur le reste, je note ce qui me passe par la tête pour tromper l'infortune, vous en avez de la chance. Des images de fin de concert me reviennent en désordre, les ados, massés dans les coulisses, hilares, extatiques, ignorent que ce cirque, ce sont eux qui le dirigent. Ô combien. Morrison demandait parfois : Qu'est-ce qu'ils attendent de moi ? Que veulent-ils que je leur donne ? On lui aurait répondu, il s'exécutait. Ce qu'il a fait d'ailleurs. Le don de mort. Jusqu'au meurtre de beauté fautive. Je me trouve dans un restaurant du dernier commun, où le thé sent le gras de porc. Aucune idée de l'endroit

où je dormirai tout à l'heure. Pour la dixième fois, je viens de consulter l'annuaire téléphonique à l'entrée. Il existe des centaines de cordonniers, dont une bonne trentaine portent des noms chinois. La pharmacie est fermée, j'y suis passée. Porte close jusqu'à mardi. Ne devrais-je pas plutôt quitter la ville par le premier car, mais ce serait m'éloigner du seul aéroport de la région. En plus j'ai froid, je frissonne, soupirs, gros soupirs.

Pendu au plafond, un poste de télé diffuse en silence une émission sur les crocodiles dans les marais de Louisiane. Assise dessous, la serveuse à longue natte brune se cure les ongles. Ça remonte le moral. Pas le mien. Nous sommes seules dans la place, elle attend que je règle ma note pour rentrer chez elle. Et si la police faisait irruption, là, tout de suite (non, la police occidentale ne fait pas irruption dans les cafés pour arrêter une gamine coupable de pas grand-chose). Si jamais. Le portable. Je devrais peut-être m'en départir. Au point où j'en suis, plus besoin de ça. Mais sans portable, c'est l'angoisse, je n'existe plus, tant que je le garde il subsiste un espoir, on se dit qu'il suffit d'une personne, une seule, un doux copiste, et rien n'est perdu.

Sans portable je sombre aussi sec dans la neurasthénie d'Octave.

Je ne me suis jamais attachée à quoi que ce soit. Des amis, oui, sans doute, quelques-uns, trois ou quatre, plus ou moins perdus de vue, à l'exception de Chen. Mais les choses. Je ne possède presque rien, un peu d'argent à la banque. Un millier de yuans tout au plus. Depuis deux ans, depuis les succès de Dazibao, je me suis acheté quoi, des babioles, des jupes, deux tuniques, un ensemble, des boucles d'oreilles, quelques disques. On m'apprendrait que tout ça est parti en fumée. Pas un pli. Maintenant, à cette minute précise, dans ce café sinistrissime (la serveuse n'est pas si pressée que je le croyais, elle attend quelqu'un et ce n'est pas gagné, si vous voyez ce que je veux dire, oh, les crocodiles se hissent sur le rivage), pelotonnée dans mon manteau, je me revois sous la couette, dans ma petite chambre du Printania, j'étais bien dans cet hôtel. Pas plus en sûreté qu'ici, mais bien, vraiment chez moi. Brisons là. J'ai repéré un cinéma ouvert la nuit, tout près du syndicat des musiciens, je vais m'y faire déposer en taxi. La salle d'attente de la gare n'est pas assez sûre. Encore que. J'y ai croisé des putes l'autre soir. Pas bête ça. C'est bien le diable si je n'en trouve une qui me logera. Un coussin. Juste un coussin par terre pour la nuit.

> Faites savoir au ministre des Grands Travaux que je désire le rencontrer avant la séance plénière de dimanche, en présence du général Yimou. Demain, si possible. Il sera de passage à Shanghai, c'est l'idéal.
>
> Qiu n'est pas sotte, pourtant. Nous lui avons ordonné de quitter cet hôtel, elle pouvait s'inscrire dans un autre, cent mètres plus loin. Versez mille yuans dans son compte. Ils ne l'arrêteront pas. Weng.
>
> Visiblement, elle ne partage pas votre quiétude sur ce point. Ils se croient très forts. Ils nous achètent trente hélicoptères pour trois milliards d'unités et nous vendent la compétence de leurs ingénieurs pour vingt milliards de yuans. Sur l'entrefaite, nous demandons l'extradition d'une trafiquante d'opium, ils nous jurent de l'arrêter, ils pourraient la pincer facilement, ils s'en gardent bien, ils attendent que nous ayons validé les ententes, dès lors que ce sera fait, ils épingleront la petite, lui accorderont le statut de réfugiée politique en clamant à la tribune de l'ONU que leur pays est une terre d'asile et le nôtre un nid de despotes.

Ils nous prennent pour qui. Les Américains n'ont d'autre visée que celle d'asseoir leur hégémonie. Ils ne s'en cachent même pas. Nous interviendrons par la force là où quiconque menace nos intérêts et nos valeurs. Boursières. Avec des principes semblables, on se conduit partout comme chez soi. Vous verrez, ils dénigreront la Chine sous le prétexte que nous servons notre pays. La bonne blague. Canadiens, Américains, Britanniques, Japonais, Israéliens, vous en connaissez, capitaine, des tribus chauvines dans l'âme ? aussi gagas devant leur drapeau ? plus éprises de consanguinité, prônant chez elles un patriotisme aussi fervent et belliciste ? Et ça se mêle de nous faire la leçon. Yun.

Prenez garde, lieutenant, vous vous faites l'ambassadeur de la crapule. Discours factieux, raisonnement scélérat, antiaméricanisme primaire. Primate. Cela dit, gardez votre sang-froid. Le général et moi perçons fort bien leur jeu. Encore ce matin, le ministre Rodriguez appelait Yimou pour nous prier de ratifier l'embauche des ingénieurs dès vendredi, si possible. Comme vous pensez, le général lui a répondu que nous ne pouvions pas avancer la séance plénière du 29 mars à vingt-quatre heures d'avis. Nous attendons 12 000 délégués venant de toutes les provinces, c'est complètement irréaliste. D'autant plus que d'ici là, nos principaux ministres sont à pied d'œuvre, qui à Nankin, qui à Canton. Rodriguez s'est tout de même rendu à nos raisons. Le général n'a rien ajouté, sauf de laisser entendre que cette demande inopinée risquait de soulever chez nous des doutes considérables quant aux intentions de l'autre gouvernement. Nous étions convenus de procéder le même jour, comme ils en avaient formulé le désir. Ne tente-t-on pas de nous jouer dans le dos ? D'après le général, Rodriguez était dans ses petits souliers, il a reconnu tout cela, s'est excusé, puis il a promis que nous aurions pleine satisfaction. Bon. Je ne présume de rien, ils se méfieront peut-être à la dernière minute, mais le général et moi-même attendons tout bonnement qu'ils tombent dans le panneau. En janvier dernier, nous n'avons pas fixé la date de la séance plénière au petit bonheur. Les parlements occidentaux ne siègent pas le jour de Pâques. À mon avis, ils ne courront pas le risque de perdre un contrat comme celui-là. W.

27 MARS. 3 H — La gare. J'y rôdais en somnambule. Les voyageurs se déplaçaient par grappes, descendaient du train, encombraient les quais, se dispersaient petit à petit, j'avais l'impression que personne ne me voyait, que j'observais la foule sans en faire partie, que chacun aurait pu traverser mon corps, comme une ombre. La grippe aidant, mon esprit planait au dessus du quai et en retrait. Des agents faisaient le pied de grue le long des murs, deux par deux, le regard lointain, je me sentais invisible, pas invulnérable, immatérielle. L'activité ambiante, le bruit des pas, l'entrechoquement des valises, tout m'abritait comme une coquille ou une cabine de décompression. J'étais absente, incapable de me concentrer sur quoi que ce soit. Serrant mon sac contre mon ventre, je cherchais des yeux quelque pute à l'écart, il n'y en avait pas une. Était-ce la présence des flics qui les effrayait. Probablement.

Alors j'entends, et pour la deuxième fois (la première je n'avais pas prêté attention, les mots s'étaient confondus avec le brouhaha, j'en avais eu vaguement conscience mais sans les identifier), j'entends une voix flûtée, menue, haut perchée, une voix d'enfant : Regarde, maman, c'est la dame qui m'a ramenée. C'était de moi qu'on parlait. Coup de poignard entre les seins. La panique. De celles qui glacent et tétanisent. Comme si un flic avait lancé : Arrêtez-la.

Elle m'avait reconnue. Non seulement je n'étais pas invisible, non seulement chacun pouvait me voir et m'attraper, mais elle m'avait reconnue malgré mon déguisement, la petite fille de l'autre jour, celle qui était perdue. Deuxième coup de poignard.

Comment est-ce possible. Sa mère qui lui tenait la main cherchait à l'entraîner vers la sortie, la fillette pointait un doigt dans ma direction, je devais avoir l'air de qui n'a pas dormi depuis dix jours, la mère se penchait vers la petite, qui refusait d'avancer.

— Mais qu'est-ce que tu veux ?

— Regarde, maman, c'est la dame qui m'a ramenée.

Elle ne savait dire que ça, ne trouvait pas d'autres formules pour s'expliquer. Perdue, police, non, ça ne lui venait pas. Elle n'y arrivait pas. Interdite, la femme se redresse, me dévisage. Et tout à coup elle a compris.

Pire : en un éclair, elle a tout compris. La Chinoise qui a conduit sa fille au commissariat, celle qui est recherchée, ma photographie dans le journal. J'étais cuite. Cette étrangère déguisée. Les flics à trente mètres. Son désarroi. Tout de suite elle a su que je n'attendais personne, que je ne descendais pas du train, que je ne prenais pas le suivant, aussitôt elle a soupesé ce qu'il fallait faire et ce qu'elle allait faire. Doucement elle s'est approchée de moi, j'étais vissée au sol, elle m'a prise par le bras, la petite souriait, les yeux plissés, elle m'a serrée contre elle, sans malaise, sans fausse gêne, elle m'a chuchoté à l'oreille : Venez.

Sa voiture était garée au parking. Nous y sommes allées, toutes les trois, en silence, la petite trottinait entre nous et souriait toujours.

Maintenant je suis chez elles, allongée sur un lit trop court, au chaud, à côté de Yian, dans sa chambre, il y a des tas de peluches autour de moi. La gamine dort

dans le lit voisin, elle respire bien, elle rêve. Elle est heureuse. Tout ce bonheur-là. Pour moi. Sans qu'il soit besoin de question. Sans un mot.

27 MARS. 10 H — J'ai le passeport, c'est toujours ça. Et curieusement, je ne suis plus grippée. Ou presque plus. Vous le savez, je l'ai noté, les services secrets subtilisent les ordures de Tong à 7 h 30 précises chaque matin. À 6 h 15, j'appelle Mo sur son mobile, Su-Yien, la mère de la petite, m'accompagnait et tenait le volant. Mo dormait, comme tout le monde dans la maison, je lui demande de me passer son père, deux minutes après, Tong était en ligne.

— La police m'a repérée. Elle me serre de près. Si vous voulez vraiment m'aider, glissez tout de suite le passeport dans un sac-poubelle et déposez-le sur le trottoir devant votre porte.

— Je pensais qu'on se voyait tout à l'heure au restaurant ?

Ce n'est pas ce qui était convenu ?

J'ai raccroché. C'était pas convenu du tout. Évidemment, s'il avait gardé le passeport à son bureau pour me le donner à midi, c'était foutu. Pas question que je remette les pieds dans ce resto. Un transfuge, à plus forte raison un diplomate en instance de défection, on le place sous surveillance. J'ai réussi à leur glisser entre les pattes jusqu'à maintenant, il ne faut pas faire exprès non plus. Mais ça a marché.

À 6 h 25, Tong est sorti en bras de chemise, un grand sac de plastique à la main. Il neigeotait. L'air pas rassuré, lançant des regards à gauche et à droite, il a posé le sac par terre, il est revenu sur ses pas. Nous étions garées soixante mètres plus loin, du même côté de la rue. Su-Yien a attendu pour démarrer que Tong ait refermé la porte derrière lui, elle a longé le trottoir à faible vitesse, j'ai entrebâillé la portière, saisi le sac, à 6 h 45, on était rentrées.

Le passeport était dedans, avec un billet pour Hong Kong, départ ce soir, 20 h 10. Comme on ne tente pas le diable deux fois le même jour, je déchire le billet.

Petit déjeuner en famille. Yian n'a pas connu son père, mort au Viêt-nam peu après sa naissance. Je sais ce qu'il en coûte. Elle me regarde d'une manière complice. Elle a senti que nous partagions une forme de secret. Mon déguisement ne l'intrigue même pas. Au travers, elle revoit la dame de l'autre jour, point à la ligne, ce qui ne me rassure pas des masses, comme vous pensez. Sa mère, question de laisser retomber la poussière, m'a proposé de loger quelques jours chez un oncle, en province. Ce n'est pas que je me méfie d'elle, mais non. Assez d'angoisse comme ça. Tong passe à l'Ouest, ses démarches vont bon train, il a dû marchander un visa d'immigrant, je n'apprendrai rien de plus. Pas dans la situation où je me trouve en tout cas. À vous de jouer. À défaut d'être remplie, mission terminée, voilà, c'est dit. Je rentre par le prochain vol pour l'Asie quel que soit le tarif. Tout à l'heure je tire de l'argent au guichet automatique. J'espère que j'en trouverai cette fois-ci.

Maintenant. Comment savoir si Tong n'a pas falsifié mon passeport de manière à déclencher une sonnerie au comptoir de la douane. Tout est possible. Il aura prévu que je lui échapperais, que je saurais semer les flics, je ne sais pas, on glisse une puce ultra-plate sous la photographie ou dans le cartonnage, plus jamais le titulaire ne passe de frontières. Non, douteux. Même pour arrêter des criminels, un consul en poste ne révèle pas à la police qu'il confectionne de faux papiers. Dans un cas comme dans l'autre, je dois faire avec. Au mieux vous obtiendrez mon extradition, sinon, eh bien, *basta,* vive la République populaire.

Quant à mes affaires, je les abandonne à la gare. Une chemise, un pull, une paire de chaussures, ma trousse de toilette, trois fois rien. Il s'agit de voyager léger. Je m'y emploie.

> Confirmé : l'avion transportant le consul vient de décoller, à 20 h, heure locale. Tong est accompagné de son secrétaire. Yun.

Vendredi. 17 h — Su-Yien insistait pour acheter le billet à ma place. Je lui ai remis l'argent, elle s'est fait passer pour moi ; plutôt elle a donné le nom qui figure dans le faux passeport, les dés sont jetés. Un groupe de Japonais rentre à Tokyo dans le même avion, lequel fait escale à Lisbonne. Je descendrai avec eux et prendrai là un autre vol. Départ demain, 8 heures, arrivée à Shanghai dans la nuit de dimanche à lundi.

Au sortir de l'agence, pour les remercier, j'ai invité Su-Yien et sa fille à manger une glace au bar de l'hôtel Windsor. Yian a choisi une bombe au café et sa mère un sorbet au fenouil. On se souriait en silence, tout était dit. La mère pense que c'est folie de ma part de retourner en Chine, mais elle ne pose aucune question. Elle sait. Elle ne comprend pas mais sait qu'il est des choses qu'il vaut mieux ne pas connaître, alors elle ne dit rien, ça me rassure.

18 h 10 — Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? La radio annonçait à l'instant, vendredi 18 heures, que le Parlement ajourne ses travaux pour Pâques et ratifie en ce moment même un accord sur l'achat de trente

hélicoptères de combat de fabrication chinoise. On leur vend des hélicoptères à présent ? C'est à n'y rien comprendre. Je ne suis plus dans le coup, il est temps que je rentre.

Rapport final par Wang Weng

Premier point. Samedi 28 mars, nos hommes interceptent le transfuge Tong dès son arrivée à Pékin, avant de le conduire au bagne de Yan'an, comme nous en avons donné l'ordre. Il n'offre aucune résistance.

Deuxième point. Sa femme et son fils sont rapatriés dans la semaine.

Troisième point. Tong comparaît devant le tribunal militaire mardi matin. Les minutes de son jugement sont portées aux archives du ministère de la Défense. (Dossier 23199.)

Quatrième point. Nomination du colonel Pong, qui assume les fonctions de consul par intérim, durant un mois.

Cinquième point. Lorsque le capitaine, commandant la compagnie de tireurs d'élite, nous a confirmé l'arrestation du renégat Tong, nous avons tout de suite communiqué avec le chef du gouvernement étranger pour lui signifier que nous possédions un document officiel, signé par son collègue Nivinjski, prouvant que ce dernier a offert l'asile politique à Tong, en échange de sa trahison. De tels agissements, inqualifiables, rendent évidemment caduque l'entente de principe passée avec son gouvernement.

Sixième point. Nous lui avons signalé que le consul Tong, rappelé vendredi pour consultation, est passé aux aveux devant le conseil disciplinaire.

Septième point. Nous lui avons signalé qu'après de houleuses délibérations les membres du comité central sont disposés à garder cet incident secret, afin de ne pas envenimer davantage les relations diplomatiques entre nos deux pays. Toutefois, la plus timide tentative de démenti, de leur part, entraînerait automatiquement, de la nôtre, le dépôt d'un blâme formel au conseil de sécurité des Nations Unies. Avec obligation, pour eux, de présenter des excuses à la République de Chine, accompagnées d'un dédommagement, fixé par nous. À défaut de quoi, Pékin annulerait dans l'heure la commande de cent mille tonnes de blé passée l'an dernier.

Huitième point. Pour se défendre, le chef du gouvernement fait remarquer que la Chambre vient d'entériner, par trois cents voix contre cent, l'achat de nos appareils de combat. Nous le laissons en plan sur ce point.

Neuvième point. Dimanche 29 mars, les 12 000 délégués réunis à Pékin votent en faveur de ma proposition, laquelle visait à retenir les services d'un cabinet d'ingénieurs danois pour la construction de notre barrage sur le Yiang-tsê.

Dixième et dernier point. Au début du mois d'avril, une rumeur circule dans les milieux diplomatiques, selon laquelle les ministres Nivinjski, Dougou et Rodriguez s'apprêtent à remettre leur démission (ce qui aurait déstabilisé le gouvernement au point de l'obliger à déclencher des élections sur-le-champ). Avant la fin du même mois, le chef du gouvernement met fin à ces rumeurs de couloir et procède à un remaniement ministériel. Les trois ministres conservent leur portefeuille respectif. À moins d'un revirement extraordinaire, le général Yimou juge que cette affaire s'achève à notre avantage. Signé : capitaine Weng.

Shanghai, le 2 mai.

Annexe 1

(Ce rapport est parvenu à nos bureaux, dimanche 29 mars au matin. NdC.)

Contrastes, couleurs (surtout le vert chaud), douceur inouïe de l'air, volupté, quelle lumière, quelle clarté, une suave nostalgie me pénètre, comme le soleil imprègne la peau et réchauffe l'intérieur de la pulpe. Une forge d'orange crépite au fond des organes, le plein été, rond déjà, profus, qui me gorge. Ah, que ne me nommez-vous ici pour les quinze prochaines années. Que n'avons-nous besoin d'une taupe sous les tropiques, je serais la plus assidue des espionnes, le plus sagace de vos agents. Promesse. Quelle ville et combien différente de l'autre, de quelque angle que je l'observe, climatique, esthétique, social, un peu la Chine déjà, moins le nombre, sans la multitude. Je vous écris d'un petit bistro, désuet à l'envi, face au fleuve. Je reviens d'une promenade avenue de la Liberté, l'impression d'être libre justement, après dix mois de réclusion, jeune et libre, comme un poète ignoré des gazettes, heureuse, légère à souhait. Contre toute attente et même si je ne dois rester ici que quelques heures, je me suis d'emblée sentie chez moi. Le site, l'air, la retenue des commerçants, leur réserve, leur mélancolie, qui s'exprime par une sorte d'appréhension pudique, la crainte que je sois insensible au charme voluptueusement triste de leur nature, de leur habitat, de ce qui les touche, eux, et qui les constitue. Leur discrétion, diamétralement opposée à la vanité de ceux que je laisse derrière, persuadés ceux-là qu'on bave d'envie à leur approche (il fallait que les Européens fussent bien pauvres et misérables pour s'établir en Amérique). Partout des nappes de chaude humidité marine, partout des pâtisseries. À l'instant, la lumière oblique détoure les édifices et trompe ma myopie. Du regard, j'embrasse tout et mieux. Langueur aussi, vague à l'âme sous le soleil, comme par un bel après-midi de septembre, aucune pompe nulle part, rien de tape-à-l'œil, de la retenue au contraire. De la dignité. À midi, une centaine de personnes descendent d'un bac, en bleu de travail ou en costume trois pièces, leurs serviettes et leurs outils à la main, l'air soucieux. Elles longent d'un même pas les arcades de la grand-place dans la lumière nacrée, battant le trottoir, formé ici de petits pavés beiges et plats à peine plus larges que des talons de chaussure, battant le trottoir, dis-je, comme une troupe, avant de se disperser dans les rues de la basse ville, idéalement ombragées. Sur la place, des enfants jouent au ballon comme dans un conte médiéval. L'eau derrière le bac, la lumière encore, l'espace agrandi de la grand-place, tout cela vibre, tremble au rythme de ce groupe en mouvement et tout à son affaire. Shanghai au XIIe siècle. Si vous saviez comme on s'ennuie en Amérique et quelle mauvaise conscience on y cultive. Cultive, parfaitement, un vrai confort spirituel. Ils savent dans le fond qu'ils n'ont pas le droit pour eux. Ils profitent de la situation. Tant qu'elle est favorable, pourquoi se priver. Nouveau Monde – baratin. Combien s'étiolent de ne pas réaliser leur idéal. À qui la faute. Ce premier contact avec l'Europe, la vieille Europe, presque arabe, enchante le plus profond de moi-même. Il faudrait vivre plusieurs vies en toute connaissance de cause, une à Shanghai, une en Europe, une troisième dans l'océan Indien peut-être. Mais les femmes n'en ont qu'une et je dois rentrer. Quant aux hommes, ce contingent d'hommes graves, convaincus d'évoluer dans le vrai, le juste, l'espace moral, ils me désolent, c'est bien simple, ils ne tolèrent pas qu'autrui jouisse des plaisirs qu'ils se défendent, il leur faut porter la guerre aux antipodes pour y dicter les lois qu'ils s'imposent à eux-mêmes et à l'insu du peuple, oui, car enfin de quel droit, de quelle autorité se réclament-ils ; est-il une seule de leurs lois qui ait été soumise à l'approbation de tous, non, que des promesses de lendemains meilleurs, suivies de décrets en rafale.

Tout compte fait, je laisse ma compagnie dans un sale état. Mo, Sam, Octave – Octave c'est sa faute, je ne lui avais donné aucun espoir, pas même un baiser, il s'est imaginé des choses et comme il voulait rompre avec son milieu, ses amis, leurs idées, il a saisi l'occasion que je représentais de tout envoyer au diable. Son affaire. Au fond, il a joué de malchance. Je n'en suis pas fière pour autant, mais c'est à lui qu'incombe la responsabilité de ce gâchis. Il pensait que la liberté de presse avait un sens, il l'a prise, je l'avais mis en garde, il a pris cette liberté à bras-le-corps – il en paie le coût. Aujourd'hui sa vie se déglingue. Qui blâmer ? Mo ce n'est pas pareil, il est jeune, il s'en sortira. Encore que la fourberie de son père ne lui assure pas un avenir reluisant. Qu'allez-vous faire de Tong ? Le coup du cyanure ? J'ai agi comme j'ai cru bon devoir agir, j'étais seule, traquée, on se débrouille. Il reste qu'à cette heure, tirée d'affaire, et si je pèse de quelque poids pour vous, il ne me déplairait pas de rendre la réciproque à ceux qui m'ont aidée. En commençant par Mo sur qui vous avez tous les droits. Il se réjouit à l'idée de passer à l'Ouest ? Exact. Et c'est incriminant. Même pour un mineur. Mais pourquoi se réjouit-il ? Mo n'a jamais vécu qu'à l'étranger, *a fortiori* en Amérique. Il ne sait rien de notre monde, les journaux, pour peu qu'il les lise, offrent de la Chine des descriptions semblables à celles qu'un chef mongol donnait de ses ennemis. Informé du contexte, plongé dedans, ce garçon fera la part des choses, j'en suis certaine, et si Dazibao existe toujours, je serais d'avis qu'on l'engage comme ingénieur du son, ou comme éclairagiste dans un premier temps. Il ferait une excellente recrue. En définitive je collectionne les petites morts, par petites morts j'entends les souffrances, plus morales que physiques, humiliations, injustices, ruptures sentimentales et amoureuses que j'encaisse année après année. C'est chaque fois un choc, il y a lésion, blessure, je ressens cela comme une amputation, à laquelle s'ajoutent d'autres mutilations toujours plus cruelles, jusqu'au jour où, regardant par dessus l'épaule, je verrai s'allonger derrière moi un champ de ruines. Il me semble que, durant la première moitié de ma vie qui s'achève avec cette infortunée mission, je me suis attachée plus ou moins consciemment à des hommes de taille à me détruire ou qui m'étaient funestes. Octave n'agit pas autrement. Pourquoi s'expose-t-il de la sorte, sinon pour se donner des raisons de quitter la vie sans regret. Après tout, pourquoi pas, comme tout un chacun il négocie les termes de sa reddition. Et pourquoi maintenant je tire un trait, définitif et libérateur.

C'est ainsi.

Quant à Sam, c'est encore une autre histoire. Vous ne pouvez rien pour lui. Et moi donc. Dans le pire des cas, ils le renverront en Jamaïque où on aura oublié ses méfaits – gravissimes, les méfaits.

Insurrectionnels. Il désirait mettre sur pied un regroupement de musiciens de rock indépendant du syndicat officiel. On y songe à deux fois. Il n'empêche, je me fais du mauvais sang. L'autre soir, mardi, avant que je ne m'endorme au salon, Sam m'a fait part de son désarroi. Peine perdue. Le mal est fait. Octave est, que je sache, le seul chroniqueur qui ait fait état de son talent dans une revue. Sam lui vouait une gratitude sans mesure, il aurait tout pardonné, tout, mais à quoi bon pardonner puisque ce n'est pas à lui de le faire et puisque Octave n'oubliera jamais que nous avons couché ensemble. Croit-il. Triste soirée quand même. Pendant qu'il se douchait, je me suis faufilée dans sa chambre pour feuilleter ses papiers. La vie des gens se résume à peu de chose. Sam tient un agenda rétrospectif. Tout y est consigné, demi-heure par demi-heure. Il le rédige après coup, tôt le matin. Les flics mettraient la main dessus, croyez moi, ils ne trouveraient rien à lui reprocher. Pas ça. Un type comme Fisher tremble qu'on cite ses paroles dans un écrit. Il en ferait une jaunisse. À force de se retenir de cette façon, de ne jamais donner son avis sur quoi que ce soit, il en vient à se méfier de ses propres pensées, il m'en a fait l'aveu. Hygiène et rétention, voilà ce que la prudence lui laisse en échange. Sam aussi, mais pas à ce point. Dans son agenda, les phrases se résument souvent à de petites notes sans queue ni tête, mais lorsqu'elles sont complètes, ses phrases, parfois de simples descriptions du temps qu'il fait, je touche et retrouve l'homme dessous les mots, celui là même que je connais, tendre et solide, déconcertant de franchise, chaud jusqu'au bout des orteils, crédule comme je les aime, mais rongé, littéralement miné par son anonymat, est-ce assez bête, une vraie maladie, j'en viens à croire que seul mon statut de vedette retient son attention, pauvre Sam. Et pauvre moi, car enfin qu'est-ce à dire, vedette, vedette, que suis-je au fond, l'apprendra-t-il un jour, je suis une taupe, une femme sans qualité, une misérable espionne qui échoue à sa première mission, la môme vert-de-gris dépourvue d'intuition. Ça me fait penser, mes règles, un retard d'une semaine. J'aurais l'air fin. J'ai tout donné à Su-Yien, tout, sauf le portable, un pull et mon imper. J'ai même offert à la petite la seule bague que j'aie jamais portée, une améthyste. Une fois glissée dans une chaînette, ça lui fera un collier, en attendant que ses doigts se forment. On se fait un sang d'encre pour pas grand-chose, je suis montée dans l'avion quasiment les mains dans les poches, au moindre accroc je me trouvais laissée-pour-compte dans le vaste monde. Rien de tel, j'ai franchi les douanes mêlée au groupe de Japonais en goguette, Chinois, Japonais, vacances de Pâques, circulez. Pour n'être jamais déçue, me disait le capitaine Weng, ne force pas les événements. Ne les contrarie même pas. Tu notes l'inclinaison qu'ils prennent, tu la tournes à ton avantage, c'est tout. Comment souscrire à ça. Non, ou plutôt si, je veux bien y croire, mais les jeunes haïssent ceux qui renoncent, tout comme les vieux détestent ceux qui se butent, on n'en sort pas. Cela dit, avec le recul, et connaissant le capitaine, votre silence, j'essaie de me faire une raison. Si l'appareil tombe en panne ou si on nous le vole comme il a failli se produire l'autre nuit, on boucle ce qu'on a commencé, on rentre par ses propres moyens. Il n'empêche. Ne rien savoir du tout, c'est imaginer jour après jour que le monde tourne à l'exception de soi, que des événements bouleversent les plans, et tant pis pour ceux qui restent à la traîne. Ne rien savoir du tout, c'est vivre dans l'angoisse que le contact ne soit rompu à jamais et à nos dépens.

Depuis dix jours, depuis que j'ai quitté le Printania, j'avance dans l'obscurité totale, ni plus ni moins, celle de la nuit en forêt. J'ai beau me raisonner, me dire que la police s'en fout, que je suis le dernier de ses soucis et que je dispose d'une marge bien plus large que je ne le pense, non, c'est plus fort que soi, on se méfie même à tort. Vous m'auriez dit : À toi de juger. J'aurais compris. J'aurais su comment m'y prendre. Dans le fond ce ne sont pas les directives qui manquent. On s'en passe, des directives. Je sais fort bien que personne n'est mieux placé que moi puisque je me trouve en première ligne, c'est l'évidence. Même que vous m'auriez conseillé ceci ou cela, au bout du compte, c'est à moi de trancher, je ne m'en prive pas, jusque-là nous sommes d'accord. Un signe, un simple voyant pour indiquer : Message reçu, à toi de jouer. Alors très bien, j'en fais mon affaire. Sans aide, sans argent, là n'est pas le problème, on se démerde toujours. C'est la raison pour laquelle, au chapitre des conditions de travail, j'estime que l'ajout d'un voyant lumineux, intégré à l'appareil, ferait toute la différence.

En solo dans l'appareil d'État,
roman de François Tétreau,
a d'abord paru en coédition
aux éditions de l'Hexagone, à Montréal,
et Le Castor astral, à Pantin, (France), en 1993.
ISBN : 2-89006-660-6 (Hexagone)

ISBN : 2-85920-451-2 (Castor astral)

La présente édition numérique porte le numéro
ISBN : 978-2-89816-659-4
© Chantal Bouchard et Vertiges éditeur, 2022

Dépôt légal – BAnQ et BAC : troisième trimestre 2022

– 1660e lecturiel –

Lecturiels
www.lecturiels.org